PLAISIR de FRANCE

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
OCT 23 1957
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

M. E. Santhoux

OCTOBRE 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

OCTOBRE 1957 — N° 228

Éditorial — Pages

BONNES NOUVELLES, par Olivier Quéant. 1

Une grande étude historique

LES TUILERIES (1re partie), par Philippe Erlanger. 2

Un reportage

LES ÉCHECS, JEU DES ROIS, par J.-E. Hallier.. .. 10

Vacances d'automne

UN MOIS AU ROYAUME DES DEUX-SICILES (2e partie) : LA SICILE, par Jean-Louis Vaudoyer, *de l'Académie française*.. 18

Une actualité : la chasse

DIX MILLE RÉSERVES EN FRANCE.. 28

De la décoration

LA PRÉFECTURE DE LILLE VIENT DE FAIRE PEAU NEUVE 34

DE FENÊTRE EN FENÊTRE : LES RIDEAUX, par Jean-Pierre Guérin.. 40

L'itinéraire chez l'antiquaire

LE STYLE NAPOLÉON III (1re partie), par Saint-Sère 44

A propos du Salon

AUTOMOBILE 58 ET LA HAUTE COUTURE AU VOLANT, par Roger Baschet 50

L'album de mon père 54

Rythmes du mois

LE THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française* 56

LA MUSIQUE, par Claude Baignères 58

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 59

LES EXPOSITIONS, par René Barotte 60

LES LIVRES, par Yves Gandon.. 62

LE RALLYE-BOUTIQUE 63

LES ÉCHOS ET INFORMATIONS 64

LES DISQUES, par Gustave Samazeuilh.

LA PHILATÉLIE, par André Prejbiano.

C'est au peintre Sarthou que nous avons demandé notre rose de couverture. Basque de naissance, mais amoureux des paysages de Provence et de Camargue, il a deux couleurs de prédilection dans sa palette, le bleu et le jaune. Remarqué au Salon de mai de 1949, il obtient en 1955 le prix de la Critique et présente l'année suivante un portrait d'André Chamson à l'exposition des Peintres Témoins de leur temps. Puis il expose à la Galerie Gérard Mourgue. En novembre prochain, la Galerie Marcel Guiot présentera ses dernières toiles.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

DRAEGER

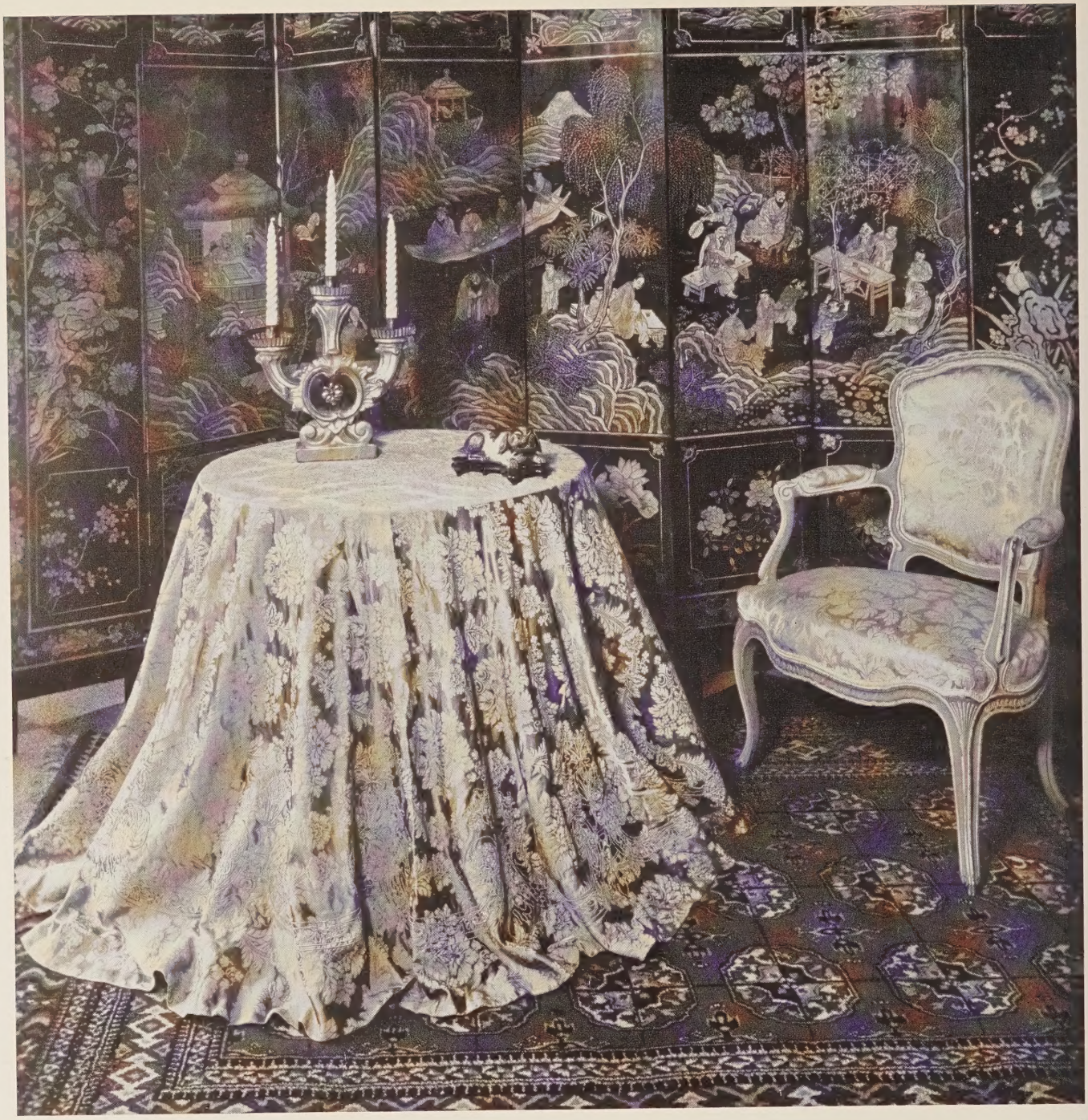
A tous les âges de la beauté

PRODUITS DE SOINS ET DE MAQUILLAGE

Guerlain

PARIS

68, CHAMPS-ÉLYSÉES — FRANCE ET ÉTRANGER : CHEZ DÉPOSITAIRES AGRÉÉS — 2, PLACE VENDÔME



MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT - DÉCORATION

ANTIQUITÉS

100, FAUBOURG SAINT-ANTOINE • PARIS XII^e

DID 89. 20-21-22

Pub. A. Préaux

FLÈCHES D'OR

LANCÔME

PARIS

parfum étincelant
comme une pierre taillée

Préparez le Printemps !

Plantez en automne vos tulipes de Hollande

et aussi vos jacinthes, narcisses et crocus.

Aux premiers jours du printemps, les tulipes enchanteront votre jardin de leurs couleurs radieuses : en massifs somptueux, en plates-bandes éclatantes, ou parsemées sur un gazon.
Les oignons hollandais, de nature rustique, auront traversé aisément l'hiver.

A votre fenêtre, une tulipe fait le printemps ! Plantez-les dès maintenant dans une jardinière ou un simple pot.
Les oignons hollandais s'accommodent des terres les moins riches.

Vous savez planter les tulipes ! Retournez la terre (30 cm en jardin) et enfoncez les oignons à 10 ou 15 cm de profondeur, espacés de 10 cm environ.

TULIPES DE HOLLANDE

ELVINGER 663F

Beauté et qualité

PHOTO MOURETTE

LES APPAREILS SANITAIRES
Standard
se réalisent dans les teintes suivantes

Blanc
Vert-Jade
Coralline
Bleu-Azur
Gris-Platine
Ivoire-Médicis

IDEAL-Standard
149, BOULEVARD HAUSSMANN - PARIS (VIII^e^)

SAINT-LOUIS

Cristal de France

Ces Services en Cristal de SAINT-LOUIS couronneront le décor de votre Table. Vous trouverez chez tous les spécialistes du Cristal ces ensembles dont le succès va grandissant car ils répondent à votre goût.

SALON D'ÉCHANTILLONS - 30, RUE DE PARADIS - PARIS-10e - CRISTALLERIES A SAINT-LOUIS-LES-BITCHE - MOSELLE - DEPUIS 176

CRISTAL DE FRANCE - 15, EAST 26th STREET - NEW-YORK - 10

Jolie Madame

PLUS QU'UN
PARFUM
UNE PRÉSENCE

BALMAIN

HERMÈS

24, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

BIARRITZ - CANNES - DEAUVILLE - LILLE - MONTE-CARLO

DRAEGER

ÉTATS-UNIS / ANTILLES – VENEZUELA

ALGÉRIE – TUNISIE / MAROC / CORSE

PARIS 6, RUE AUBER OPÉ. 02-44 ET RIC. 97-59

Grands Noms

de

BOURGOGNE

BOUCHARD Aîné & Fils, a BEAUNE

J. FAIVELEY, a NUITS-SAINT-GEORGES

GEISWEILER & Fils, a NUITS-SAINT-GEORGES

POULET Père & Fils, a BEAUNE

Antonin RODET, a MERCUREY

ROPITEAU Frères, a MEURSAULT

Charles VIÉNOT, a PREMEAUX par NUITS-SAINT-GEORGES

Négociants-Eleveurs

en Grands Vins de Bourgogne

représentent des siècles de tradition

HAVAS Du

SERVICE POLIGNAC

CHAQUE PIECE EST GRAVEE A LA MARQUE

Quand la FRANCE reçoit

A VERSAILLES AU LOUVRE

Déjeuner
offert en l'honneur
de sa Majesté la Reine Elisabeth II
dans la Galerie des Glaces à Versailles
le 9 Avril 1957
Service Polignac

Baccarat

CRISTAL DES ROIS

SERVICE HARCOURT

Dîner du Louvre
le 10 Avril 1957
Service Harcourt

GALERIE D'EXPOSITION ET MUSÉE : 30 bis, RUE DE PARADIS, PARIS-10e — PRO. 64-30
NEW YORK, 55 EAST, 57th STREET, N. Y. 22 — MONTRÉAL, 8355 BOULEVARD SAINT-LAURENT

LES ÉLÉMENTS AM 55

m. flachet
DÉCORATEUR
6, Bd MALESHERBES
PARIS

ENSEMBLE DE SALLE DE SÉJOUR EN FRÊNE MARQUETÉ ET SYCOMORE VERNI NOIR

Opé. 53-32

Ameublement Décoration
5, Rue Boudreau, PARIS-9e

MAPLE

CATALOGUE sur demande

PORCELAINE DE MEISSEN

Deux Siècles et demi de Tradition

LE BLASON AUX DEUX ÉPÉES BLEUES
VOUS INDIQUERA NOS DÉPOSITAIRES

AGENT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE
ETS VANGERDINGE
80 RUE BANASTERIE AVIGNON TÉL. 32-24
SALLE D'EXPOSITION A PARIS
8 RUE MARTEL — TÉL. PRO. 51-38

OPF

Peugeot

ROBUSTESSE
SÉCURITÉ
CONFORT
ÉCONOMIE

... Qualités maîtresses qui font le succès des modèles 203 et 403

•

BERLINE LUXE 203
Moteur 7 45 ch. 4 vitesses synchronisées. 118 km h. 8 à 9 litres aux 100 km. 4 places, 4 portes. Avec ou sans toit ouvrant. Sièges avant séparés réglables transformables en couchettes. Chauffage-dégivrage. Lave-glace.

•

BERLINE GRAND LUXE 403
Moteur 8 58 ch. 4 vitesses synchronisées. 130 km h. 9 à 10 litres aux 100 km. 5 6 places. 4 portes. Avec ou sans toit ouvrant. Sièges avant séparés réglables transformables en couchettes. Chauffage-dégivrage. Climatisation. Lave-glace.

Peugeot

VOITURES DE QUALITÉ

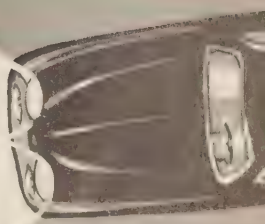
VENTE A CRÉDIT PAR LA Din

LA PUBLICITÉ FRANÇAISE 07

AUTOMOBILISTES...

pensez Sécurité

ADOPTEZ
Le nouveau
"CODE-EUROPÉEN"
ASYMÉTRIQUE



Lors des croisements de nuit le "Nouveau Code Européen Asymétrique" (faisceau européen unifié) qui a une portée beaucoup plus grande sur le côté droit de la route que l'ancien code, permet de voir tous les obstacles (piétons, cyclistes, voitures à l'arrêt) sans éblouir l'automobiliste venant en sens inverse. Montage instantané chez votre réparateur habituel.

Renseignements franco sur demande :

MARCHAL B.P. 111 Neuilly

"FANTASTIC"

exigez
MARCHAL

CHAMPION DU MONDE

Présence...

Tout l'attrait, tout le charme du Nouveau Monde - sa jeunesse, son éclat, sa vigueur, son efficience, l'hospitalité sincère et expansive de son peuple - vous entourent dès que vous montez à bord de l'UNITED STATES ou de l'AMERICA les deux navires prestigieux de la United States Lines.

Non seulement les cinq ou six jours de la traversée de l'Atlantique se déroulent dans un cadre somptueux où les derniers perfectionnements du confort sont appliqués avec un luxe raffiné ; mais encore vous trouvez, à bord des paquebots de la UNITED STATES LINES, une ambiance tout à fait américaine qui fait de votre voyage un enchantement, une évasion ... et une merveilleuse initiation à la vie d'Outre Atlantique.

Voyage d'affaires, voyage d'agrément - quel que soit le motif qui vous mène au Nouveau Monde, vous y êtes en réalité avant même de quitter Le Havre - dès que vous franchissez la passerelle de l'UNITED STATES ou de l'AMERICA.

CONSULTEZ VOTRE AGENCE DE VOYAGE OU **United States Lines**

INTERCONTINENTAL PUBLICITÉ - PARIS

10, Rue Auber - PARIS - Tél. OPÉ 89-80

JUSQU'AU BOUT

du monde

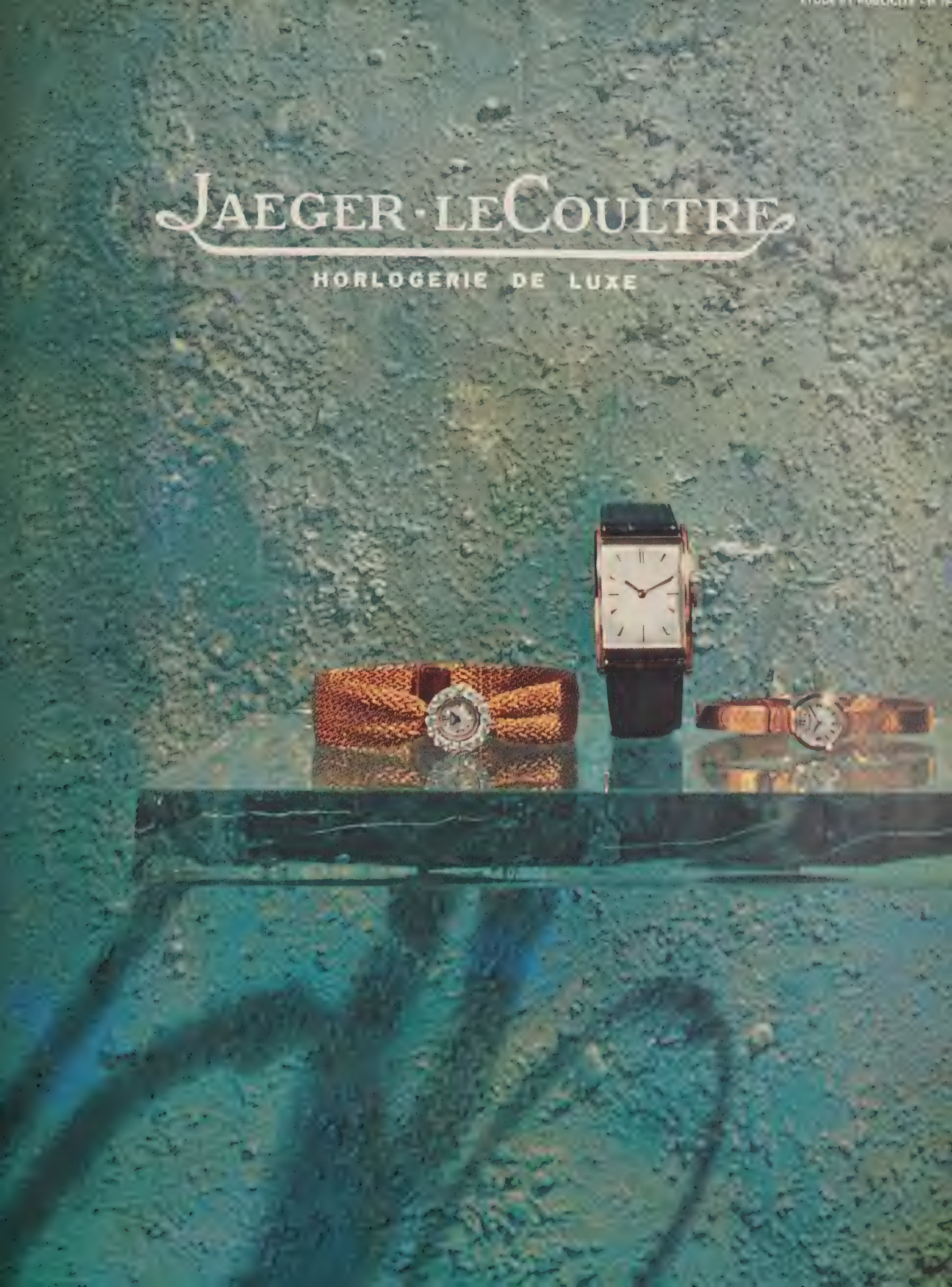
Service

SOLEX

25 millions de Carburateurs depuis 1910

SOLEX — NEUILLY-S-SEINE (FRANCE)

Quillery
MATIÈRES PLASTIQUES
A. CHADEFAUX


JAEGER·LECOULTRE
HORLOGERIE DE LUXE

Plus de 10.000 heures de vol !
Plus de 80 millions de km passagers,
telles sont ses références !

ILS ONT ÉPROUVÉ CETTE MONTRE POUR VOUS !

C'est la Polarouter UNIVERSAL-GENEVE que portent tous les chefs-pilotes de la SAS.

Le succès de la montre POLAROUTER commence le 15 Novembre 1954. La SAS ce jour-là inaugure ses vols polaires intercontinentaux. Ses chefs-pilotes étaient équipés de montres POLAROUTER pareilles en tous points à celle que nous vous proposons. Insensible aux influences du climat, précise en toutes circonstances et sous toutes les latitudes, elle se révèla d'une telle qualité que la SAS la choisit alors comme instrument auxiliaire de vol pour ses chefs-pilotes.

Une telle référence est votre garantie.

Demandez à votre horloger de vous la montrer, et de vous dire avec quel soin elle a été étudiée et construite dans les ateliers d'UNIVERSAL-GENEVE, dont la manufacture est l'une des plus modernes du monde.

1954

Le premier service transpolaire assuré par la SAS est inauguré le 15 Novembre, joignant l'Europe à la Californie en survolant le Groenland.

1957

Le premier service survolant le Pôle Nord joindra l'Europe à l'Extrême-Orient. Ce nouvel itinéraire ramènera de 52 à 30 heures la durée actuelle du trajet.

La montre qui contrôle officiellement les vols de la **SAS**
Scandinavian Airlines System

"POLAROUTER"
UNIVERSAL
GENÈVE

Protection totale !
La POLAROUTER est équipée du mouvement automatique UNIVERSAL-GENEVE. Anti-choc, anti-magnétique, étanche aux poussières et à l'eau, elle existe en 3 exécutions :
acier chromé inoxydable ; acier avec couverture or de 300 microns (1/3 de mm) ; or 18 ct.

PUB. J. BROCHARD

SANYAS ET POPOT
Ébénistes de père en fils

AMEUBLEMENT
DÉCORATION
TRADITION
QUALITÉ

prix étudiés
choix immense, dans une magnifique exposition.

210 Fb St-Antoine Paris 12e - DID 21-21
Métro : Faidherbe-Chaligny.

PARFUM - EAU DE TOILETTE - EAU DE COLOGNE - ATOMIZERS - ROUGE A LÈVRES - POUDRE - HUILE POUR BAIN - TALC - SAVON

MARCEL ROCHAS

UN
BOURGOGNE
EXCLUSIF

BOUCHARD PÈRE & FILS
PROPRIÉTAIRES ET NÉGOCIANTS
Depuis 1731
LE CHATEAU - BEAUNE - CÔTE - D'OR

DOCUMENTATION
ET TARIF
SUR DEMANDE

Net

CRÉDIT LYONNAIS

Siège central à PARIS : 19, boulevard des Italiens

FONDÉ EN 1863

CAPITAL :
SIX MILLIARDS

RÉSERVES :
UN MILLIARD
500 MILLIONS

1.500 AGENCES

EN FRANCE, EN AFRIQUE DU NORD
DANS L'UNION FRANÇAISE ET A L'ÉTRANGER

●

BANQUES AFFILIÉES

CRÉDIT FRANCO-PORTUGAIS
BANCO FRANCES E BRASILEIRO
BANQUE G. TRAD (Beyrouth)
BANCO DE LIMA
BANCO PROVINCIAL DE VENEZUELA
BANQUE DE LA RÉUNION
&
Cie BOURBONNAISE DE CRÉDIT RÉUNIES

●

BANQUE
BOURSE
CHANGE

OPÉRATIONS SUR TITRES
SOUSCRIPTIONS
PAIEMENTS DE COUPONS

CHÈQUES DE VOYAGE
AVANCES SUR TITRES
LETTRES DE CRÉDIT
COFFRES-FORTS EN LOCATION

BUREAU DE TOURISME
19, boulevard des Italiens — PARIS

Location de places dans les Chemins de fer, Avions, Paquebots, Hôtels, Théâtres, etc.

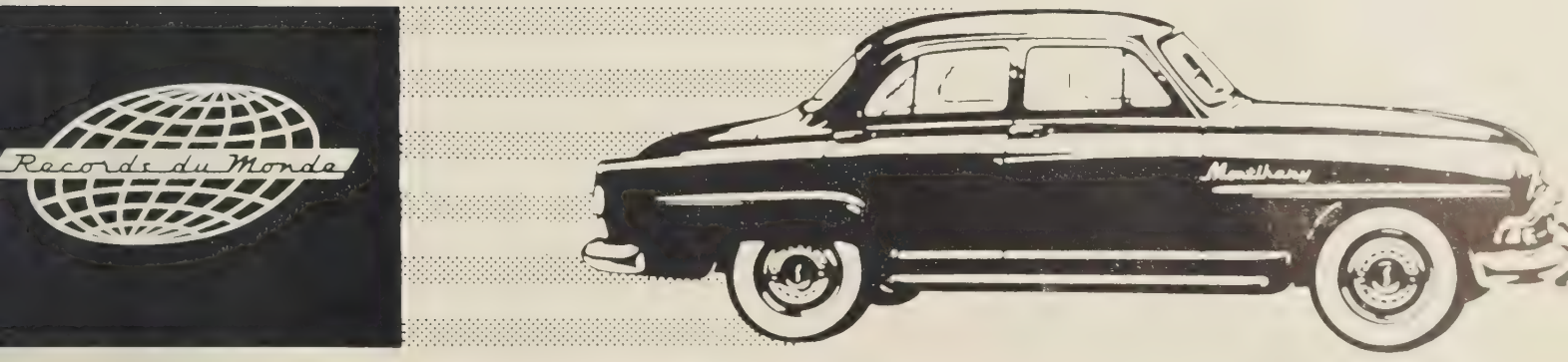
Guichet du Touring-Club de France

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

Arondes "58

14 records du monde

100.000 km à 113 de moyenne
avec une Aronde comme la vôtre ont apporté
une nouvelle preuve de la robustesse des Arondes 1300.
Jamais aucune voiture n'a été à la fois aussi vite, aussi loin.
Arondes "58 : 12 modèles, 8 coloris,
décorations intérieures assorties.
Nouveau confort : la banquette 3 D se transforme en couchette.
Un modèle nouveau : la Montlhéry.



modèle Deluxe **595.000** frs. T. L

Encore moins cher à *Precredit*...
et un nouveau modèle, la Monthléry "58.

Dès maintenant, chez votre concessionnaire Simca-Aronde.

POUR LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE

ROMANEX "MEXICO". Loge de Monsieur André FALCON Sociétaire de la Comédie Française

LES TISSUS D'AMEUBLEMENT

ROMANEX

ROMANEX super cretonne St-Germain. Meubles de SEMAIL antiquaire.

rajeuniront votre maison quels qu'en soient l'architecture et le mobilier. Tendus sur le mur, en rideaux ou dessus de lit, ils apportent toujours la note de gaieté qui convient à chaque style.

ROMANEX, bénéficie de la "Garantie totale BOUSSAC". Vous serez donc "satisfaits ou remboursés".

AVON

Tricots de luxe pour homme et femme

Chaussettes pour homme

P. CELLI – MILANO - VIA A. BONO CAIROLI 17 • **NEW YORK** - 16, N. Y. 104 EAST 40th STREET

DUGRENOT

ANTIQUAIRE *DÉCORATEUR*

DÉCORATEUR-CONSEIL

MAISON FONDÉE EN 1856

Phot. Rossignol.

DUGRENOT vous propose sa nouvelle formule :
devenir, si vous le désirez,
votre Décorateur-Conseil

Étude et surveillance de tous travaux de construction,
transformation et décoration par les entrepreneurs de votre choix.

107, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS

Ély. 33-84 Ély. 64-[illegible]

•

Achat de tous meubles et objets anciens d'époque

« Grand Cachemire »
inspiré d'une indienne 1800

« Karabagh-Blanc »
dessin d'un Caucase XIXe

« Moire »
transposition d'une soierie XVIIIe

« Aigue Marine »
interprétation pour Jansen
d'un de ses documents du XIX

« Delft »
copie d'un petit point XIXe

« Floride »
d'après une savonnerie XIXe

Quelques nouvelles créations de "La Boutique de LA PLACE CLICHY"

Planche nº 3

Ces nouveaux tapis peuvent s'assembler en carpettes ou se poser "en plein" comme de la moquette. Ils sont d'un prix très abordable.

La Boutique rend le tapis de qualité accessible à tous les gens de goût. Elle édite à tirage limité des tapis et moquettes de tous styles, crée et fait tisser sur demande tous tapis originaux, rassemble des tapis anciens intéressants.

En liaison avec votre décorateur ou sur vos indications, La Boutique peut étudier votre problème de décoration du sol et vous proposer des solutions neuves et toujours à l'échelle de vos moyens.

La Boutique

au 1er étage des magasins
LA PLACE CLICHY
36, rue de Léningrad,
93, rue d'Amsterdam, Paris 8e
Europe 54-20

Distributeur pour les États-Unis : Stark Carpet Corporation, 509, Madison Avenue, **New-York**

pour l'Italie : M. Marco Brunelli, 22, via San Pietro all'orto, **Milan**

Baguès
57, Avenue Raymond Poincaré Paris.

SI MON PÈRE AVAIT SU...

UTRILLO, Rue à Sarcelles.

Ce tableau qu'Utrillo peignit en 1909 fut vendu à l'époque pour quelques dizaines de francs. Le 4 avril dernier, Me Rheims en obtint en vente publique 9 200 000 frs, soit plus de 11 millions de francs avec les frais.

Seuls, les amateurs ayant de très gros moyens peuvent encore s'offrir les chefs-d'œuvre de Cézanne, Gauguin, Monet, Renoir, Sisley, etc. Mais, bien conseillé, vous pouvez acquérir les peintres d'aujourd'hui qui seront les maîtres de demain.

CHRISTIAN CAILLARD, né à Clichy en juillet 1899. Etudes scientifiques abandonnées en 1920 pour la peinture. Voyages à travers le monde de 1929 à 1931. Prix Blumenthal en 1935. Prix Hallmark en 1950. Toiles dans de nombreux musées de France et à l'étranger. Prépare une importante exposition de son œuvre à la Galerie Romanet en 1958.

CAILLARD, L'Arlequin, huile de 90 sur 63,5 cm.

GALERIE ROMANET

« LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS »

18, AVENUE MATIGNON

ÉLYSÉES 98-11

ÉCHOS et INFORMATIONS

Le Gala de la Rose à Châtelguyon.

Châtelguyon a battu cette année son record d'affluence et le « Gala de la Rose » qui a eu lieu le 22 juillet au Splendid-Hôtel, sous le patronage habituel de *Plaisir de France* a été un grand succès.

A la table de notre directeur, de gauche à droite, de face : Mme Gaussen, M. Olivier Lesourd, Mme Silhol, M. Giraudon, Mme H. Morel, M. Olivier Quéant, Mme Jacques,

Phot. Jean Merger.

M. Reyl, Mme Robert-Houdin, Dr Marquinie; de dos : M. Gaussen, consul de France, Mme du Chanoy, M. P. Sion, baronne S. de Lopez, M. Jacobson, Mme Roman, Mme Sulitzer.

Le Cantal.

A propos de notre article sur le Cantal paru dans le numéro de juillet, nous nous excusons auprès des habitants de Salers d'avoir, sans aucune intention péjorative, qualifié dans une légende de « village » cette cité qui fut jadis le chef-lieu du bailliage des Montagnes et qui, comme l'a écrit *l'Auvergnat de Paris*, à propos de notre article, « reste une vraie petite capitale, toujours vivante ».

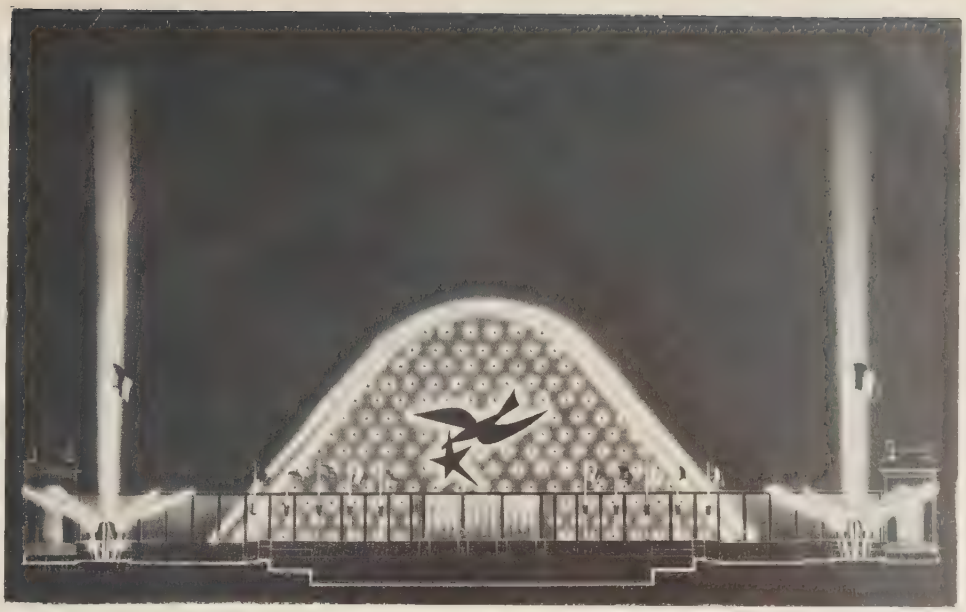
Par ailleurs le comte Jean de Miramon-Pesteils précise : « Le château de Pesteils, à Polminhac, n'est pas une autre propriété des seigneurs de Tournemire. Depuis 1608, les Cassagne-Miramon le possèdent par suite d'une alliance avec les Pesteils qui le tenaient eux-mêmes des Montamat depuis 1510. »

Les bonnes adresses.

A titre spontané et gracieux, nous signalons ici des hôtels ou des restaurants qui méritent un hommage et une escale.

Sur la route Bleue (la N. 7) entre Montélimar et Orange, à Pierrelatte (Drôme), l'hostellerie Tom où, lorsqu'on interroge le patron, M. Bodinier, sur ses grillades, il répond : « Je ne travaille qu'avec le charolais. »

Sur la route de Dinard (la N. 808), près de Domfront, il vaut la peine de faire un crochet de quelques kilomètres pour déjeuner ou dîner à l'Hôtel du Cheval Blanc, à Passais-la-Conception (Orne), où R. Arnoult vous propose un menu gastronomique à 1 250 frs mais aussi un repas à 900 ou à 600 frs, ce dernier encore excellent. Car il n'y a aucun mérite à donner, comme certains restaurants de Paris, un bon repas en échange de 2 000, 3 000, voire 4 000 francs.



Maquette du palais V, dit Palais de l'Accueil, dont la façade est faite d'immenses panneaux émaillés. Une colombe en cuivre repoussé, de 20 mètres d'envergure, évoquera l'espoir de paix que représente l'Exposition.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION DE BRUXELLES 1958

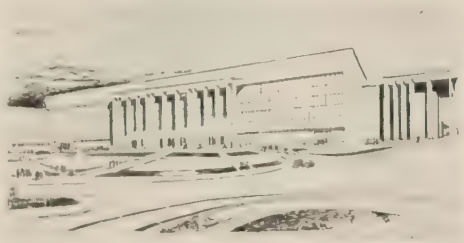
Le Palais de l'Accueil.

Le Palais de l'Accueil servira de centre de réception aux visiteurs qui seront assurés d'y trouver tout ce qu'ils désirent, tant pour la visite de l'Exposition que pour leur séjour en Belgique. Des employés prendront les bagages en consigne, délivreront des billets de chemin de fer ou d'avion pour toutes les destinations. Des cabines téléphoniques, blanchisserie, cordonnerie, douches, salles de repos, salon de coiffure, bar, restaurant, seront à la disposition du public.

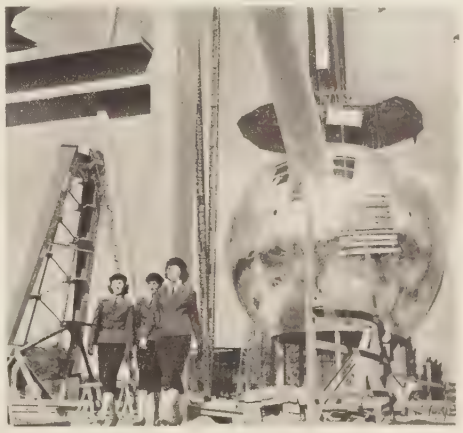
Cet ensemble sera l'œuvre de l'architecte Dupuis ; il s'appuiera sur un immense arc à rotule de 50 mètres de haut et 120 mètres de large, le plus grand qui ait été jamais construit. La façade sera couverte d'un panneau d'abest-ciment émaillé comportant des étoiles de bronze avec éclairage indirect et une grande colombe en cuivre repoussé.

L'Atomium.

Cet étrange édifice, comportant neuf salles en forme de sphères de 18 mètres de diamètre, aura 110 mètres de haut et ne pèsera pas moins de 1 200 tonnes. Les visiteurs y découvriront successivement les grandes réalisations scientifiques du siècle de l'atome,



Le Palais de l'Élégance, destiné aux grandes réceptions officielles et grands dîners de gala.



L'Atomium, chef-d'œuvre de la technique belgo-luxembourgeoise, est en construction. La boule qui servira de socle à l'édifice — dont le poids sera de 1 200 tonnes — est presque achevée.

la gastronomie belge (restaurant à 100 mètres du sol) et un panorama exceptionnel de l'Exposition de Bruxelles. La colonne centrale sera parcourue par un ascenseur rapide qui conduira à la sphère supérieure en moins de 25 secondes.

Cette construction, qui est un symbole de notre époque, sera réalisée d'après le projet initial de M. Waterkeyn, ingénieur civil, sous la direction de l'architecte M. A. Polak.

Le Palais de l'Élégance.

Le Palais de l'Élégance sera érigé en face du grand auditorium. Œuvre de l'architecte Philibert Schomblood, il ne couvrira pas moins de 1 400 mètres carrés. Il comportera un foyer de 400 mètres carrés et une grande salle d'un millier de mètres où les commissaires généraux, belges ou étrangers, pourront donner des fêtes ou des réceptions. De nombreuses vitrines permettront d'exposer les produits des industries de luxe, de la parure et de la fantaisie.

COUP DE FOUET
CARON
EAU DE COLOGNE POIVRÉE DOUCE A LA PEAU
CARON

BONNES NOUVELLES...

Après une période de vacances au cours de laquelle les nouvelles données par la presse et la radio ont été particulièrement déprimantes, j'ai pensé que le public serait heureux d'apprendre celles qui vont suivre :

— Les expériences de bombes atomiques sont mises au ban de l'humanité et entraîneront l'expulsion immédiate de l'O.N.U. de la nation qui s'en rendra coupable.

— Toute exportation d'armes est interdite : chaque pays devra conserver pour son propre usage le matériel de guerre de sa fabrication, évitant ainsi qu'il ne serve un jour contre lui-même.

— Les citoyens français partisans de régimes politiques pratiqués dans d'autres pays seront obligés d'aller y vivre pendant au moins cinq années consécutives.

— La vitesse des avions est limitée à 1.000 km à l'heure, toute vitesse supérieure étant nuisible à la conservation de l'espèce humaine.

— Une commission instituée au sein du Conseil de l'Ordre des Médecins infligera des sanctions sévères pour toute prescription d'antibiotiques abusive ou non justifiée.

— Une stricte réglementation sera appliquée aux alpinistes et spéléologues afin d'empêcher que les tentatives de sauvetage ne soient plus meurtrières que les accidents.

— Tout directeur de journal ou de publication, de maison d'édition ou de production de films qui aura été jugé coupable d'abaisser le niveau intellectuel des adultes ou d'inciter la jeunesse au vol à main armée, sera frappé d'indignité nationale et expulsé de France.

— Toute information sur les fiançailles, mariages, divorces et maternités des actrices de cinéma est interdite. Les contrevenants seront punis de travaux forcés. Les auteurs d'indiscrétions et rédacteurs de potins touchant à la vie privée des gens seront fouettés en place publique.

— Le gain annuel d'un acteur ou d'une actrice de cinéma ne pourra pas dépasser le salaire total de cent ouvrières d'usine.

— Toute personne ayant, dans la même journée, réalisé dans un jeu de hasard un gain ou une perte de plus d'un million de francs sera privée pour un an du droit de jouer dans un établissement public.

— Chaque citoyen devra porter en toutes circonstances le nom patronymique sous lequel il est inscrit à l'état civil. Il est interdit de changer de nom sauf dans les cas exceptionnels de noms désobligeants ou ridicules (ex : Voleur, Cornard, etc.).

— Les employés de services publics ayant choisi leur profession en raison des avantages qu'elle leur procure (sécurité, retraite, etc.) s'engageront par écrit à ne pas exercer un droit de grève qui a pour effet de brimer les citoyens les moins aisés. Tout préposé portant un uniforme et assimilé à un officier qui aura été reconnu coupable de grève, sera condamné à la dégradation.

— Les nouveaux romans seront adressés aux critiques et aux membres des jurys littéraires avec la seule indication de leur titre, à l'exclusion des noms de l'auteur et de l'éditeur. Ce n'est que lorsque les critiques auront donné leur opinion et que les Prix auront été attribués que les livres seront mis en vente avec les mentions complètes.

— Les P.T.T. n'achemineront plus dorénavant les cartes de nouvel an dont l'encombrement matériel et la fastidieuse obligation d'y répondre s'aggravaient chaque année.

— Le silence étant devenu le premier élément du confort, les hôtels seront tenus de faire figurer sur leur façade et dans les guides l'indication SSS ou SS ou S, proportionnelle à la qualité de leur isolation phonique. L'absence de ces indications contrôlées signifiera qu'il est impossible d'y goûter un sommeil reposant.

— Le bruit — diurne ou nocturne — est ajouté à la liste des délits inscrits au Code pénal.

— Tout véhicule dont le moteur produira un bruit perceptible à plus de vingt mètres pour une oreille normale sera mis en fourrière.

— Afin que Paris cesse de présenter durant tout le mois d'août l'aspect de Pompéi, la fermeture des boulangeries, teintureries, bureaux de tabac, restaurants, théâtres, etc., sera répartie sur toute la période d'été.

— Le mois d'août étant devenu le plus pluvieux de toute l'année est supprimé du calendrier. Le mois de septembre sera rabouté au mois de juillet et, éventuellement, au mois de juin.

Olivier Quéant.

1615. Le plan de Mathieu Mérian, merveille de précision, nous montre le palais et le jardin tels qu'ils étaient au début du règne de Louis XIII.

Documents Bibliothèque Nationale.

LES TUILERIES

Au cœur de Paris un grand espace vide, devenu jardin public. Philippe Erlanger va faire revivre, en deux articles, ce palais royal commencé en 1564, détruit en 1871.

CATHERINE DE MÉDICIS adorait Henri II qui, envoûté par Diane de Poitiers, avait cependant fait de son épouse une reine cendrillon. Après le tournoi où l'infidèle reçut dans l'œil la lance de Montgomery, elle ne voulut pas revoir le palais des Tournelles, théâtre du fatal accident. Le Louvre, encore noir de la crasse du moyen âge, était une bâtisse incommode et morose. Grande chasseresse, la Florentine aimait la campagne. Elle souhaitait aussi pouvoir disposer d'une maison lorsque Charles IX se marierait. C'est pourquoi elle acheta en 1564 de vastes terrains situés immédiatement après le gros mur d'enceinte qui coupait l'emplacement actuel du Carrousel. Une plaine riante s'y étendait avec des vergers, des labours, des moulins à vent, de vieux saules bordant la Seine. A quelque distance se trouvaient les gisements d'argile des tuiliers Urbain Poullart et Jean Auxbœufs. Ces deux pauvres hères allaient devenir les parrains d'un des hauts lieux de l'Histoire, car jamais on n'appela l'endroit autrement que « les Tuileries ».

Philibert Delorme reçut l'ordre d'y bâtir un palais plus beau qu'aucune demeure royale. Au moment de sa mort (1570), il avait édifié la rotonde et le dôme central ainsi que les deux galeries d'arcades : une admirable « ébauche de château ». Quant au jardin, c'était déjà un « paradis terrestre ». Jean Bullant, successeur de

LOUIS XIII enfant caracolait dans le jardin des Tuileries. Ce bronze de Francavilla fut envoyé par Marie de Médicis à sa ville natale, Florence.

Phot. Alinari-Giraudon.

Philibert Delorme, commença de construire le pavillon d'angle, puis brusquement la reine fit arrêter les travaux. Les Tuileries — elle s'en avisait tardivement — appartenaient à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois et ses astrologues lui avaient prédit qu'elle mourrait « près de Saint-Germain ». (Elle mourut effectivement assistée par un prêtre qui se nommait Julien de Saint-Germain.) Dès lors, Madame Catherine se contenta de rares promenades dans son jardin protégé par un solide bastion contre les remous des guerres civiles. C'est là que, le 22 août 1572, entourée du duc d'Anjou, de Tavannes, de Birague, de Gondi et du duc de Nevers, elle tint en marchant le Conseil dont allait sortir la Saint-Barthélemy.

C'est là que, le 12 mai 1588, au soir de cette Journée des Barricades où Guise aurait pu s'emparer de la couronne, Henri III feignit de chercher à oublier son malheur. Il franchit la porte donnant sur la campagne, rejoignit une petite armée de quatre mille Suisses et galopa jusqu'à Rambouillet, enlevant à son rival les fruits de la victoire.

Henri IV se rappelait cet épisode quand il ordonna de construire la fameuse galerie qui, longeant la Seine, relia le vieux Louvre aux Tuileries. Pour ménager la rencontre du bâtiment inachevé et de la galerie, Du Cerceau édifia un pavillon auquel Flore donna son nom gracieux. L'harmonie due à l'inspiration de Philibert Delorme n'y résista pas. Les Tuileries devinrent une « enfilade de constructions disparates, dépareillées, boiteuses ».

A travers les jardins, Louis XIII, enfant, chassa des fauves extraits de la ménagerie. Plus tard, il donna le palais à Gaston d'Orléans qui, ayant émigré au Luxembourg, le laissa bientôt à sa fille aînée, Anne-Marie-Louise, « première pair et première demoiselle de France », la Grande Mademoiselle.

Mademoiselle vécut aux Tuileries de 1627 à 1652. C'était la plus riche héritière d'Europe. Tout lui présageait un destin grandiose. Or, sa vie fut à ce point manquée que, pour la première fois, on parla des maléfices dont les expériences magiques de la Médicis auraient imprégné les Tuileries. Avant de contracter à quarante-cinq ans un mariage déplorable avec Lauzun, Mademoiselle faillit épouser deux empereurs, trois rois, une multitude de princes. Elle crut épouser Louis XIV en personne bien qu'il fût de onze années son cadet. Hélas ! les chimères de son esprit brouillon la conduisirent à faire canonner les troupes royales lors de la bataille de la porte Saint-Antoine, ce qui lui coûta plusieurs années d'exil, la perte du trône et même celle de son palais.

LA GRANDE MADEMOISELLE se fit peindre par Bourguignon sous le casque qu'elle portait dans les luttes de la Fronde, quand cette Bellone faisait la guerre à Louis XIV enfant, avec l'espoir de l'épouser.

Phot. Giraudon.

LOUIS XIV a passé par ici. Remarquez la nouvelle ordonnance du jardin, remanié par Le Nôtre, et la noble perspective du palais à la régularité parfaite.

Phot. Bulloz.

Document Bibliothèque Nationale.

JUIN 1662. Le jeune Louis XIV se tient au premier plan, flanqué de son quadrille, dans le plus magnifique carrousel qui ait jamais eu lieu à Paris.

Phot. Giraudon.

Après la Fronde, Louis XIV s'installa dans le Louvre vétuste, étouffant, facile à défendre. Les Tuileries lui plaisaient à cause des beaux jardins. En 1662, s'y déroula une fête prodigieuse. Cinq escadrons représentaient des Romains, des Persans, des Turcs, des Indiens, des Américains. Forêts de plumes et d'aigrettes, voies lactées de pierreries, ors, velours, brocarts, emblèmes, devises, trompettes, violons, cavalcades, joutes, galanteries... Ce carrousel éblouit si fort que son souvenir resta attaché à l'endroit où il étala sa splendeur.

Officiellement, il célébrait la naissance du Dauphin, mais nul n'ignorait sa signification véritable. Le Carrousel était un gage d'amour donné par le roi à sa maîtresse, Louise de La Vallière. Deux ans après, Louis XIV chargeait Le Vau d'achever le palais et Le Nôtre de transformer les jardins. A la place des carrés réguliers bordés de buis, d'ifs et de mûriers, surgirent les deux terrasses plantées d'arbres, la grande avenue qui perça le bastion Médicis changé lui aussi en terrasses, le bassin, les statues, les « parterres de broderie à compartiments entremêlés de massifs de gazon ». En même temps une aile neuve s'étendait vers la rue Saint-Honoré et le pavillon central subissait une fâcheuse métamorphose.

Pendant l'automne 1667, Louis XIV élut domicile aux Tuileries. La Vallière l'avait précédé. Pauvre La Vallière, récemment promue duchesse et favorite « déclarée » ! Ces honneurs accablants marquaient la fin de l'amour royal. L'infortunée toujours éprise n'avait plus d'autre charge que de couvrir aux yeux du monde la liaison doublement adultère de son amant et de la Montespan. Les deux femmes avaient même table, même Maison et partageaient un appartement que fermait une seule serrure ! Louis XIV passait, impassible, devant son ancienne maîtresse pour rejoindre la nouvelle. Il faisait voyager l'une et l'autre dans le carrosse de sa femme. Les badauds se demandaient naïvement s'ils avaient vu les trois reines.

La Cour du Roi-Soleil resta quatre années aux Tuileries, période où elle prit un aspect véritablement olympien, moins encore à force de magnificence qu'à force de placidité devant la dépravation

1721. L'émerveillement continue. C'est, par le pont Tournant, l'entrée de l'ambassadeur turc Méhémet Effendi, dont l'opulence fut enviée même à la Cour de Versailles.

30 MARS 1778. La délirante représentation de la froide **Irène** marqua l'apothéose de Voltaire à son retour à Paris. On sait que l'illustre vieillard mourut le mois suivant.

Documents Bibliothèque Nationale.

de ses hôtes. Puis, ne pouvant s'accommoder d'une ville puante et ravagée d'épidémies, elle s'en fut rayonner sur Saint-Germain, sur Versailles. Pendant quarante-quatre ans le roi ne devait plus traverser Paris qu'à la hâte. On s'émerveilla un jour de 1692 parce qu'il y avait passé une heure et demie !

Ayant été accusé à Versailles d'inceste et d'empoisonnement, le Régent voulait s'épargner des cauchemars. Il fixa donc le siège du gouvernement à Paris, la résidence royale aux Tuileries. Quels transports soulevèrent la capitale le 30 décembre 1715 à l'apparition du petit Louis XV, beau comme l'amour, venant prendre possession du palais ! Trois personnes moururent étouffées sur son passage.
Les flots de l'adoration populaire déferlaient chaque jour aux pieds du fétiche de la nation. Le dimanche, « si l'enfant jouait sur la terrasse, une foule de monde massée dans le jardin regardait en l'air les puérilités du maître de la France. Il y avait là des vieillards,

12 JUILLET 1789. Le temps des fêtes est passé. Dans deux jours la Bastille sera prise. Voici le régiment de Royal-Allemand qui entre aux Tuileries, sabre au poing.

Phot. Bulloz.

des religieux, de graves bourgeois et toutes sortes de gens qui tinrent levés leurs yeux durant deux heures entières ». (Dom Leclercq.) Mais souvent les adorateurs n'étaient pas aussi paisibles et, du haut du balcon, le maréchal de Villeroy présentait au souverain de six ans une multitude en délire :
— Voyez, mon maître, tout cela est à vous, tout cela vous appartient.
Le Bien-Aimé auquel les hurlements de ses sujets causaient grand-peur y gagna cette timidité panique dont le règne entier devait se ressentir. Combien il préférait, ceint d'un tablier blanc, planter des oignons de fleurs dans les parterres du jardin !
En 1722, la politique du cardinal Dubois refit de Versailles le temple de la monarchie. Le 14 juin, Louis XV quitta solennellement les

26 JUIN 1791. Parti des Tuileries à la faveur de la nuit, le carrosse royal, arrêté à Varennes, fut ramené à Paris en plein jour par une foule énorme et frénétique.

Tuileries vouées désormais aux avatars les plus extraordinaires. Des locataires innombrables et disparates les occupèrent d'abord. Des grands seigneurs comme le duc de Luynes ou la comtesse de Marsan, gouvernante des Enfants de France (un pavillon a gardé son nom), reçurent les principaux appartements ; des « particuliers, artistes et gens de lettres » se partagèrent le reste. Fragonard, La Tour, Isabey, Pajou, Hubert Robert, les Vernet, Greuze eurent leur atelier dans la galerie. Servandoni transforma le théâtre bâti sous Louis XIV et où avait eu lieu la « première » de « Psyché », puis, vingt-cinq ans après, Soufflot et Gabriel y reconstituèrent l'Opéra dont la salle avait brûlé. La représentation du « Castor et Pollux » de Rameau marqua cette résurrection le 24 janvier 1764. Là s'illustra la Guimard.

En 1770, l'Opéra permuta avec la Comédie-Française. L'apothéose de Voltaire pendant la représentation d' « Irène » le 1er avril 1778 eut lieu aux Tuileries. « Français, criait le vieillard, vous me ferez mourir de plaisir ! » Ce qui arriva en effet.

Le 1er décembre 1783, autre événement considérable : devant deux cent mille spectateurs entassés dans les jardins s'éleva le premier aérostat.

Livré jusqu'aux toits à une population hétérogène, le château se dégradait sérieusement quand, le 6 octobre 1789, à huit heures du matin, un courrier hors d'haleine vint apporter l'ordre stupéfiant d'apprêter les Tuileries de manière à y recevoir Sa Majesté le soir même. En douze heures, des centaines de locataires furent expulsés,

20 JUIN 1792. Environ un an plus tard, le peuple entre aux Tuileries avec le bonnet phrygien et les drapeaux de la liberté. C'en est fait de la couronne.

leurs logements hâtivement aménagés pour les personnes que la Révolution chassait de Versailles comme le roi et qui remplissaient deux mille voitures !

Axel de Fersen surgit, tenta d'apporter quelque remède à la confusion générale. Le ministre Saint-Priest le pria de se retirer, « sa liaison avec la Reine étant trop connue ».

La famille royale arriva « en des appartements sens dessus dessous, pleins d'ouvriers et d'échelles. Les meubles les plus nécessaires y manquaient, ceux qu'on y trouvait étaient délabrés, les tapisseries vieilles et fanées, les salles mal éclairées ». (« Souvenirs » de Pauline de Tourzel.)

Après quelques jours de campement, on s'installa : Louis XVI et ses enfants au premier étage, Marie-Antoinette au rez-de-chaussée. Cette séparation des deux époux consacrait un état de choses que le pauvre roi semble avoir accepté depuis le jour où, ayant reçu à la chasse un « avis » sur les relations de sa femme et de Fersen, il s'assit au bord de la route et fondit en larmes.

Une petite porte faisait communiquer directement l'appartement de la Reine et le jardin. La Fayette, responsable du château, en remit la clef à Fersen. C'est ce que le Suédois nomme en ses lettres son « chemin habituel ».

A l'automne 1789, il pourra ainsi passer une journée entière en compagnie de Marie-Antoinette. « Jugez de ma joie », écrira-t-il à sa sœur en lui contant la chose. Pendant tout le printemps suivant, il verra sa reine « librement chez elle ».

Le temps, hélas ! n'est pas celui des amours. La Révolution assiège les Tuileries et les événements historiques se succèdent à un rythme de plus en plus rapide : émeute qui empêche Louis XVI d'aller communier à Saint-Cloud ; fuite de la famille royale dans des conditions que l'imagination n'oserait concevoir ; retour tragique de Varennes.

Maintenant, le roi et la reine sont pratiquement prisonniers au château. Un soir de neige, le 13 février 1792, Fersen, de qui la tête a été mise à prix, réussit à s'y glisser par « le chemin habituel ». Pendant vingt-quatre heures il reste tapi chez Marie-Antoinette. « Couché là », notera-t-il en son Journal. Le lendemain soir, seulement, il rencontre Louis XVI auquel il propose en vain un nouveau projet d'évasion.

Le 20 juin, le peuple envahit les Tuileries, mais se retire. Le 10 août, il donne l'assaut final, les Suisses sont massacrés, une monarchie vieille de treize siècles s'écroule.

Philippe ERLANGER.

Photographies Giraudon.

Dans notre prochain n° : de Marie-Antoinette à l'Impératrice Eugénie.

LE JEU DES

Le jeu d'échecs est un des plus anciens du monde. On a prétendu qu'il était né sous les murs de Troie mais il semble plutôt venir de Chine ou de Perse. Jeu de la guerre, jeu de la cour, jeu de la vie, où chaque pièce est un symbole et a son rôle sur l'échiquier. Il revêt comme tout ce qui nous vient de l'Orient un caractère ésotérique ; il est un message de sagesse et de réflexion.

ROIS

1.

2.

1. Au cercle « Caïssa ». Dans cette nouvelle tour de Babel où, de gauche à droite, un Polonais, un Hongrois, un Français, un Allemand et un Espagnol se penchent sur une partie, les langues se fondent dans le langage universel des échecs, plus sûr que l'espéranto.

2. Un cours sur un échiquier géant. Mazzoni, étudiant en médecine, un des espoirs de la jeune génération et, à sa gauche, Boutenille, qui fut plusieurs fois champion de France, analysent une position difficile où les noirs seront irrémédiablement battus dès le coup suivant.

Le promeneur ouvre la porte de l'arrière-salle d'un café des grands boulevards. Il s'arrête, asphyxié par d'épais nuages de fumée et s'interroge, perplexe, sur le lieu mystérieux où sa curiosité l'a mené. Devant les silhouettes penchées sur de petites tables carrées il pense à quelque rendez-vous d'initiés, à une association d'érudits déchiffrant une langue perdue. Ayant reconnu un cercle d'échecs, le curieux comprend qu'il n'a pas tout à fait tort. Pour ceux qui aiment ce jeu au point de passer plusieurs heures par semaine au cercle « Caïssa » (tel est le nom de la nymphe des Échecs, fille de la Renaissance), les échecs réunissent toutes sortes d'aspirations confuses et de voluptés rares dans le champ clos de 64 cases bicolores que recouvrent 32 pièces d'une bien étrange allure.

Savoir y jouer et ne rien savoir.

La tête prise dans l'étau de leurs mains, deux joueurs commencent une partie. L'un d'eux s'écrie : « Vous voulez donc me jouer la défense orthodoxe ! » Ce sont là les premiers contacts du néophyte avec « l'Esperanto des Échecs ». Un vocabulaire technique désigne les « grandes manœuvres » de la partie. Il faut s'y initier pour progresser. Car il est impossible, avec l'intuition seulement, de toujours jouer les meilleurs coups dans des positions qui ont été analysées depuis des siècles. L'amateur qui pratique les échecs pendant ses vacances, aux heures de pluie, avec un vieil oncle, ne peut pas être ce génie infaillible. Trop content de connaître les règles d'un jeu qui lui paraissait d'abord si compliqué, il ne s'embarrasse pas de théorie et pousse ses pièces au hasard. Il sait bien que le but de la partie est d'acculer le roi dans une situation inextricable où il sera « échec et mat », que le pion avance de front et prend en biais, le cavalier saute par-dessus les pièces, le fou court en diagonale, et que le rayon d'action de la dame est presque illimité. Mais il ne lui viendra jamais à l'esprit que les échecs sont régis par des lois profondes et logiques. Une partie se prépare comme une bataille. Il faut avoir un plan et l'appliquer au mieux. Les manuels d'échecs lui apprendront cela. Avant de devenir un joueur de bonne force, et de préparer sa « licence de champion », il s'efforcera de saisir et de comprendre l'équivalent des quatre livres d'algèbre et de géométrie qui préparent l'écolier au baccalauréat. Le travail risque de rebuter bien des débutants, mais ceux qui l'entreprennent ne le regrettent jamais. Ils naviguent alors en grands capitaines sur la carte des variantes innombrables qui doivent leurs noms soit à la géographie comme « l'Attaque polonaise », la « Défense sicilienne » et la « Partie espagnole », soit à la musique comme le « Guico Piano », soit au vocabulaire purement échiquéen comme l'ahurissant « Gambit du Roi » ou la « Défense Ouest-Indienne ».

3.

3. Un « blittz ». Chaque coup est limité, et le joueur qui aura le premier atteint la limite du temps qui lui était alloué sera battu. Dans les dernières secondes, les adversaires sont si pressés qu'ils en oublient de réfléchir. Cette forme de jeu, très prisée, est particulièrement abrutissante. Les professionnels jouent de l'argent à la pendule avec des amateurs en leur rendant du temps. Certains en vivent, mais la qualité de leur style s'en ressent à la longue. Il ne faut donc pas en abuser.

4. Pièce d'un jeu siamois du XIX[e] siècle : la reine, en ivoire peint.

Qui sont les joueurs d'échecs ?

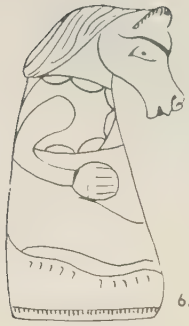
Oui, quels sont ces fous qui acceptent de transformer en une science, avec toute la perte de temps et d'énergie que cela implique, un jeu qui s'accorde de plus en plus mal avec la vie trépidante de notre siècle ? Les cercles d'échecs ne sont-ils pas des îles du Pacifique perdues au milieu de Paris, où des oisifs désenchantés trouvent le moyen le plus facile de fuir le monde réel ? Il semble que non. Les joueurs se recrutent en majorité parmi les laborieux qui cherchent leur plaisir dans le prolongement de leur effort. Des étudiants, des fonctionnaires, des professeurs et des ouvriers se confondent. Une loi mystérieuse veut que les chauffeurs de taxi et les officiers de marine soient tous de forts joueurs. Quant aux inévitables retraités qui terminent là leurs vieux jours, ce sont pour la plupart des militaires qui, n'ayant jamais réussi à bien jouer, aiment se retrouver entre eux pour assister à une partie quand ils ne s'endorment pas sur leur chaise. Les débutants les utilisent comme les boxeurs font des « sparring partners » avant d'aborder les tâches difficiles. A côté de nous, un jeune ajusteur qui préfère les échecs à la pêche, au sport et peut-être à la vie de famille, dispose ses pièces en vue d'une attaque contre le roi d'un vieillard barbu.

4.

Un peu d'histoire.

Mais ni l'un ni l'autre ne sait que cette partie, commencée depuis trois minutes à peine, se joue en réalité depuis plus de trois mille ans. A leurs gestes, à leurs mines attentives, se superposent d'autres gestes et d'autres visages tandis que le décor glisse lentement du Kremlin à la baie de San Francisco, des tripots bruyants d'Amérique du Sud au Café de la Régence, des grandes steppes de l'Asie centrale aux rives du Gange. Là, le Brahmane Sissa enseigne le « Schatrandsh » au fils d'un maradjah dont il parfait l'éducation par le divertissement. La légende veut que le prince, devenu un brillant stratège sur l'échiquier, remporte une bataille contre les troupes d'un royaume voisin. Pour récompenser celui qu'il considère comme l'inspirateur indirect de sa victoire, il demande à Sissa de formuler un vœu : « Sire, répond Sissa, donnez-moi autant de grains de blé qui se trouveraient sur l'échiquier en mettant un grain sur la première case, deux sur la seconde, quatre sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à 64. » Le chiffre astronomique de 18.446.073. 551.615 fut enfin aligné après de longs mois de recherche. Sissa avait entrevu les possibilités presque illimitées de son jeu.
Le jeu d'échecs prit, dès lors, un rapide essor. Des hommes illustres l'ont pratiqué avec ferveur. Citons Tamerlan, Alexandre et Charlemagne. Napoléon exilé à Sainte-Hélène y jouait avec son aide de camp Bertrand. Philippe II organisa une partie gigantesque avec sa cour où des esclaves noirs et des soldats remplaçaient les pièces. Au XVIII[e] siècle, pendant la grande vogue des automates, Metzel fabriqua un joueur d'échecs robot qui défraya la chronique. Mais c'était une mystification parce qu'un homme y était caché, qui faisait lui-même tous les coups.

5.



6.

5. Les « Has been » sont, comme les maîtres, enfermés dans leur tour d'ivoire. On raconte que, lors d'un bombardement d'Odessa, le cercle d'échecs fut complètement détruit. Mais deux joueurs miraculeusement indemnes furent retrouvés qui continuaient sans se troubler leur partie.

6. Cavalier d'un jeu, en bambou peint, provenant de l'île de Java.

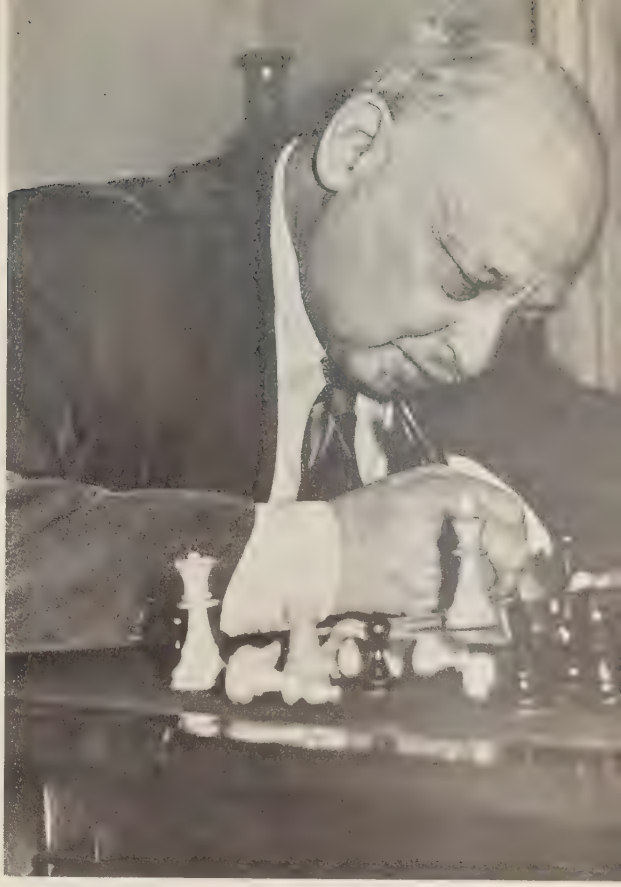
7. Jean Rostand est un fidèle habitué du cercle de Ville-d'Avray où il se rend tous les mercredis soirs. Il joue ici sur l'échiquier que son père, le poète Edmond Rostand,[1] avait acheté à Saint-Jean-de-Luz

7.

L'automate périt à New-York dans un incendie. On n'en fabriqua plus. Si Léonard de Vinci, Chopin, Franklin et Cecil Rhodes furent parmi tant d'autres des joueurs d'échecs passionnés, il faudrait citer aujourd'hui, parmi les personnalités les plus en vue pour d'autres raisons, M. Molotov qui s'absorbe en d'interminables parties intérieures lorsqu'il ne veut pas écouter des discours qui l'ennuient. Le célèbre dur du cinéma américain, Humphrey Bogart, est mort entre une bouteille de whisky et un jeu d'échecs, offert par Hemingway. Le metteur en scène Jean Delannoy est un excellent joueur. Pour Jean Rostand, les échecs sont une « incomparable diversion de l'esprit ». Le dramaturge d'avant-garde, Samuel Beckett, a emprunté aux échecs, jeu qu'il pratique souvent, le titre de sa dernière pièce : *Fin de partie*. Le jeune violoniste Robert Poulet, premier prix du Conservatoire à onze ans, emporte toujours avec lui une bibliothèque échiquéenne complète quand il part en tournée de concerts.
Enfin, le Russe Taismanki, pianiste virtuose de réputation internationale, est un des meilleurs joueurs du monde.

Les championnats et leurs vedettes.

Entre une partie amicale et une partie de championnat, la différence est grande. Si l'on songe que la durée moyenne d'une partie de tournoi est de cinq heures, que la même concentration doit être exigée pour chaque rencontre, que la compétition dure parfois quinze jours quand ce n'est pas un ou deux mois, il faut avoir une santé de fer. Aussi de fort brillants joueurs n'obtiennent-ils pas les résultats qu'ils sont en droit d'escompter, parce qu'ils n'ont pas la robustesse nécessaire. D'autres ne peuvent se plier — soit parce qu'ils ont une profession en dehors des échecs, soit par manque de sérieux — à la discipline draconienne et au repos qu'exige la préparation physique d'un tournoi.
Le célèbre Alhékine était une force de la nature. Il dut en grande partie à sa résistance de devenir un champion mondial. Tandis que ses rivaux préparaient les tournois par des vitamines et douze heures de sommeil, Alhékine s'enivrait et mangeait comme un goinfre. Mais son cas est unique. Alhékine mourut d'ailleurs en 1942, victime de sa voracité : il s'étouffa en avalant une cuisse de poulet.
Le temps semble révolu où Philidor, officier de cavalerie et auteur de quinze opéras-comiques, pouvait se permettre d'être un champion dilettante. Le grand joueur doit être un professionnel. Capablanca fut une des rares exceptions. En 1920, il cumulait les titres d'ambassadeur de Cuba à Londres et de champion du monde. Mais c'est une chose courante dans les petites républiques d'Amérique que de nommer à l'étranger les figures les plus représentatives du pays. Capablanca, déchargé de ses fonctions par un conseiller, disputait tout au long de l'année les grands tournois de La Haye, de Venise, de Moscou ou de Hastings. Aujourd'hui la situation de champion en Europe est très précaire. L'année dernière est mort à Paris le « grand maître » Tartacower, que les débutants connaissent pour avoir lu son manuel *le Bréviaire des échecs*. Tartacower, un des plus forts joueurs du monde, vivait presque en clochard. Hébergé par un cercle dont il balayait tous les matins le plancher recouvert de mégots, adulé l'après-midi, il gagnait misérablement quelques centaines de francs en mendiant avec hauteur des leçons mal payées. Toujours vêtu du même complet marron démodé, usé jusqu'à la corde, son plastron maculé cachant l'absence de chemise, Tartacower était une sorte de personnage à la Dostoïevsky, s'épuisant à vivre pour un rêve dont il était le seul à comprendre la grandeur.



Phot. Serge Rosenberg

Tartacower peu avant sa mort. Son influence sur la théorie du jeu est considérable. Il est l'auteur de deux livres fameux « les Échecs néo-romantiques » et « le Bréviaire des échecs ». Il écrivait, d'autre part, des essais spiritualistes et théosophiques.

Tour en corail, marbre jaune de Sienne et marbre noir, appartenant à un jeu italien.

Trois pièces anciennes. De gauche à droite : reine en bambou peint (Java XIX^{e}), fou en ivoire et bois de fer (style colonial anglais XVIII^{e}), cavalier en ivoire teinté (Second Empire).

Sur la page de gauche : « une simultanée ». Scherbatow lutte contre quinze adversaires qu'il battra tous. Les Russes sont les spécialistes de ce type de jeu. L'amateur de petite force aura la sensation flatteuse d'avoir croisé le fer avec un champion. Les grands professionnels parcourent le monde et sont un soir à Amsterdam, le lendemain à Rome, le surlendemain à New-York pour donner des « simultanées ». Spectacle passionnant.

Le paradis des échecs.

Si le joueur européen se doit d'être une espèce de mystique et s'il ne s'accommode pas toujours d'une gloire qui ne se monnaye pas, si en France les futurs champions sont aussi nombreux que les futurs ratés, il existe des raisons sociologiques à cet état de fait. Ce sont les mêmes raisons qui font de la Russie le dernier « Paradis terrestre » des échecs. Botvinik et Smyslov, les principaux joueurs russes, peuvent non seulement se consacrer uniquement aux échecs, mais l'État leur offre à chacun une voiture et une villa à la campagne. Leur gloire est telle qu'elle dépasse celle des actrices de cinéma. Lors des dernières « Olympiades », des milliers de spectateurs vinrent assister aux parties figurées sur des échiquiers géants qui pouvaient être vus à plus de deux cents mètres. En 1949, une jeune Française, M^{me} Chaudé de Silans se rendit à Moscou pour y disputer le titre mondial féminin. Elle l'aurait remporté si la fatigue ne l'avait pas trahie dans les dernières rondes. Des hebdomadaires

8.

8. Mme Chaudé de Silans, qui se rend tous les ans à Moscou pour disputer le championnat du monde féminin. Mère de quatre enfants, elle ne consacre pas aux échecs assez de temps. C'est pourquoi elle n'a jamais obtenu les résultats que son talent, son imagination débordante lui permettaient d'espérer. Elle habite une jolie péniche.

9. Une vue du championnat du monde féminin. Le tournoi se déroule dans un grand théâtre de Moscou. Le public est renseigné par des échiquiers géants. Il applaudit ou siffle les adversaires qui en sont souvent incommodés, on le pense bien.

9.

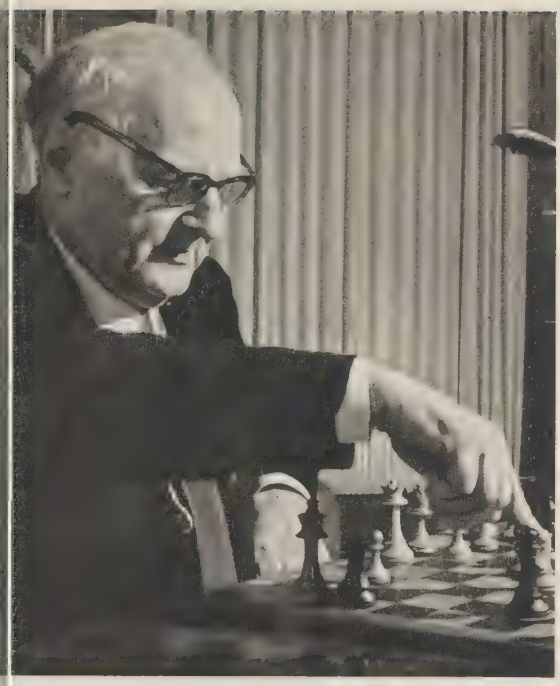
russes lui consacrèrent de longs reportages. A son retour à Paris, un seul journal lui réserva un entrefilet dans les dernières pages, ce qui indique bien la différence de popularité des échecs en France et en Russie où ils sont un véritable « jeu national ». Là, dès les classes primaires, ils sont enseignés aux écoliers au même titre que le dessin et les sports. Ceux qui se montrent doués pourront abandonner une partie de leurs études pour se faire entraîner par des maîtres. De quel œil verrions-nous nos fils délaisser le baccalauréat pour l'échiquier ?

Les phénomènes.

Mais on vient d'interdire en Russie une forme de jeu extrêmement spectaculaire, dite à l'aveugle, parce que les psychiatres considèrent qu'elle peut rendre fou à brève échéance et les spécialistes pensent qu'elle développe une sorte de « cancer de la mémoire » qui tarit les facultés inventives. Des champions comme Steinitz, Morphy, Alhékine, y excellaient. Aujourd'hui, l'Argentin Najdorf est capable de jouer et gagner simultanément quarante parties, les yeux bandés, contre des adversaires de bonne force. Pour cela, il doit se souvenir de 1.200 coups au moins, prévoir, déjouer et combiner plus de 20.000 coups éventuels sans confondre les échiquiers. La mémoire extravagante que ce tour de force implique nous rend sceptiques sur sa possibilité. En fait, les exhibitions de parties les yeux fermés tiennent plus du cirque que des échecs. Il faut tenir des hommes comme Najdorf, capable de jouer aveuglément quarante parties simultanées, pour des phénomènes, tout comme Inaudi, le prodige du calcul mental.

Champions de demain.

Le jeu d'échecs poursuit dans le monde son mystérieux destin. Tour à tour les peuples s'y passionnent puis le délaissent. Réimporté en Chine par les Russes, il y connaît le brusque engouement des masses. A Pékin, un institut vient d'être créé pour le « développement des échecs occi-



André Billy a été initié aux échecs par un vieux curé. Dans son ermitage de Barbizon, après une journée de travail, il livre depuis des années la même partie acharnée avec sa femme.

dentaux et chinois ». Les élèves qui préparent le « diplôme supérieur des échecs sont devenus si nombreux que des succursales ont été ouvertes dans presque toutes les grandes villes. Déjà des champions ont surgi. Lors des dernières Olympiades, les représentants de la Mongolie extérieure écrasaient l'équipe de France. Nul doute que les Orientaux ne disputent d'ici quelques années l'hégémonie mondiale à la Russie et retrouvent ainsi tout leur pouvoir sur un jeu qu'ils ont contribué à créer, un jeu qui s'est perfectionné hors d'eux pendant plus de deux mille ans. Les échecs ont leur évolution particulière en marge des grands courants historiques.

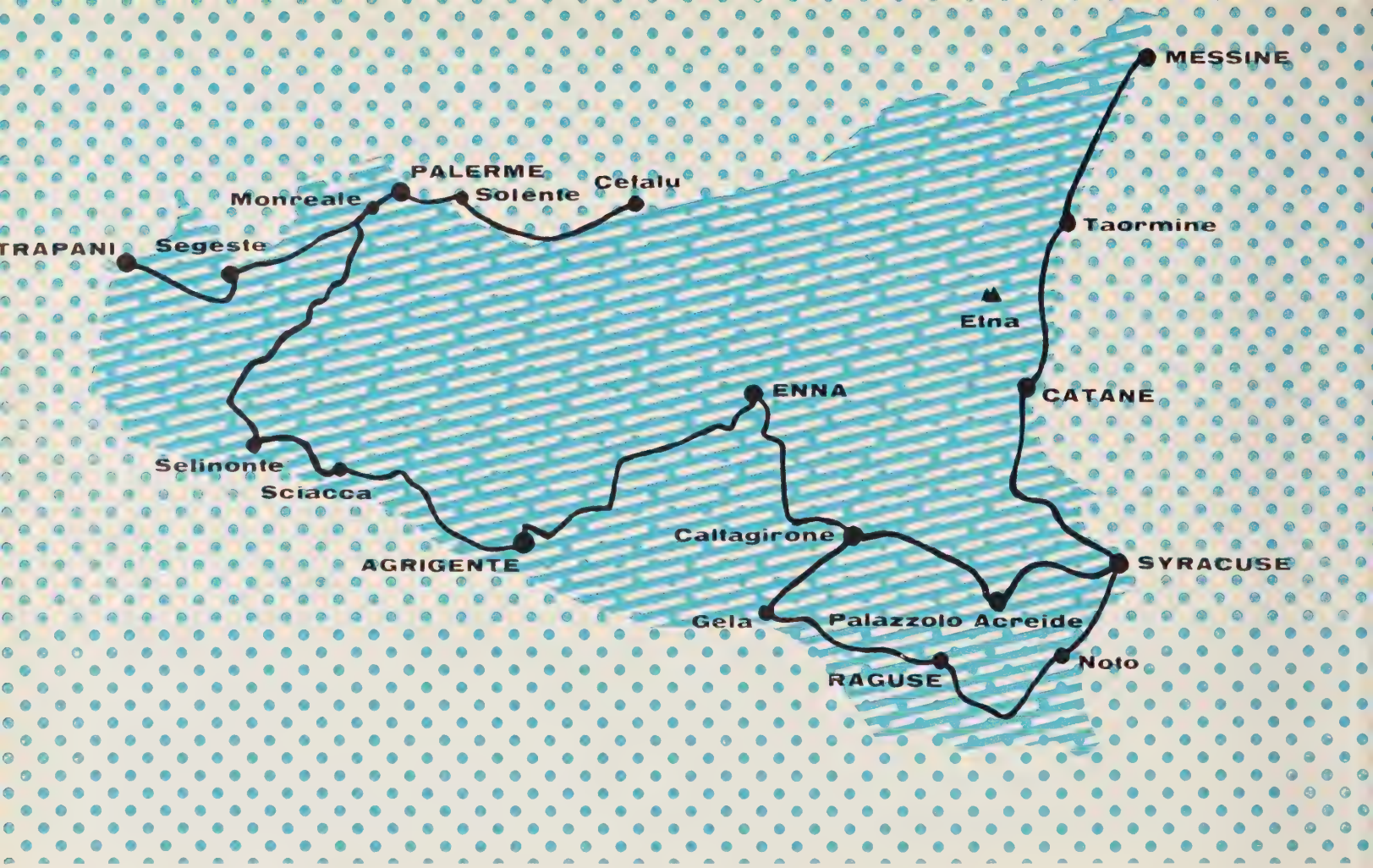
Les voluptés de l'amateur.

Einstein se servait des échecs pour démontrer la quatrième dimension. En prévoyant dans ses combinaisons une situation future, le joueur fait prévaloir en quelque sorte la relativité du temps. Toute partie se joue vraiment en marge de l'échiquier, dans un champ imaginaire où les hypothèses s'échafaudent. « Quel joli sacrifice ! » entend-on soudain. Nous comprenons seulement alors la beauté de la combinaison prévue longtemps d'avance. Mais quel n'aurait pas été notre émerveillement si l'étude approfondie de la partie nous avait dévoilé le monde magique des combinaisons qui n'ont pas eu lieu parce qu'elles ont été prévues et déjouées... sans avoir été jouées.

Chaque partie n'apparaît plus alors comme le cheminement d'une seule idée ; c'est toute une escorte bourdonnante d'idées qui l'accompagne, qui ramifie sa trajectoire visible et qui multiplie les émotions en leur conférant une ampleur et une somptuosité insoupçonnées du profane. La même différence sépare en musique une simple mélodie d'une fugue à plusieurs voix.

JEAN-EDERN HALLIER.

Reportage photographique Pierre Jahan.
(Pièces anciennes appartenant à la collection J. Maunoury.)



La Sicile

avec Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française.

Tout juste séparée du continent par un étroit bras de mer, ayant l'Afrique à ses pieds, l'Espagne à sa gauche, l'Asie à sa droite et l'Europe au-dessus d'elle, la Sicile, au plein cœur de la Méditerranée, était prédestinée à accueillir successivement ou simultanément races et peuples, religions et civilisations. Embouteillée de légendes et d'histoires, cette île quelque peu sorcière passe son temps à dérouter celui (ou celle) qui la visite pour la première fois. Elle n'est que contrastes et contradictions, oppositions et combats. Il y a dix, vingt Siciles en une seule. Aussi, au moment où vous l'abordez pour y rester deux semaines, n'aurai-je pas la témérité d'essayer de vous donner d'elle une « idée d'ensemble ».

Certes, il faudra voir — et bien voir — Palerme et Syracuse, Ségeste, Agrigente, Sélinonte ; il faudra entrer, les yeux grands ouverts, dans les églises à mosaïques des rois normands ; il faudra aussi, de Catane et de Taormine, oser contempler l'Etna, et — si toutefois l'on ressent pour ce genre de sport un goût, selon moi, pervers — entreprendre l'endurante ascension de ce monstre sacré. Mais ce ne sera pas là connaître la Sicile. On ne tombe pas du ciel à Enna ou à Ortygie, à Erice ou à Cefalù. Il faut s'y laisser conduire par les paysages, d'étape en étape, de détour en détour.

Bien qu'elle soit la plus grande des îles de la Méditerranée, l'antique Trinacria n'est point immense. Pour aller de Palerme à Syracuse, pas plus de 350 kilomètres ; à peine davantage pour aller de Messine à Trapani ; et ce sont des distances insignifiantes qui séparent les villes du littoral des villes de l'*hinterland* : Enna, « l'ombilic de la Sicile », est à 180 kilomètres de Syracuse, à 150 kilomètres de Palerme, à 100 kilomètres d'Agrigente. « On peut très bien, en quatre jours, voir tout ce qui mérite d'être vu en Sicile... », affirmait péremptoirement l'un de ces touristes qui ne voyagent que pour battre des records. Mais, Amicie, vous qui savez ce que vaut « le temps perdu », grâce à la petite Fiat qui vous attend sur le quai (regardez-la, elle est rouge d'émotion...) vous n'aurez pas, au bout de vos deux semaines — répétons-le — tout vu ; mais, de ce que vous aurez vu, vous n'emporterez point une esquisse hâtive, vite effacée ; ce sera un beau portrait, digne, par ses qualités de ressemblance et de fidélité, de prendre dans votre mémoire une place inamovible.

Cela dit, voici ce que je vous propose : vous trouverez ci-après, pour vos quatorze jours, quatorze itinéraires. Une sorte de promptuaire. Je vous offre la cire d'un rayon aux alvéoles vides ; à vous de les emplir de miel !

Première journée à Palerme. — Vous voici tête à tête avec la petite auto. Demandez-lui de vous conduire à deux pas, via Stabile, où vous avez une chambre retenue à l'Albergo Touring. C'est un « meublé » (nous ne tenons pas aux palaces). On vous y servira le petit déjeuner ; les autres repas, vous irez les prendre ici et là, amusément. De récente fondation, cet albergo a ceci de particulier qu'il occupe le huitième étage d'un immeuble neuf ; de là-haut, par-dessus les toits de tuiles couleur de rose sèche, vous jouirez d'une vue « pittoresque » et très suffisamment étendue sur cette Conca d'Oro qui, au point du jour, vous est apparue dans toute sa splendeur, du pont de votre paquebot napolitain. Bonne traversée, n'est-ce pas, et mer d'huile ? Vous voilà fraîche et dispose. Qu'il vous suffise donc de prendre contact avec cette chambre simple et gaie (elle possède une petite terrasse individuelle), où vous allez vous installer pour cinq jours et quatre nuits... Redescendons vos huit étages (deux ascenseurs). Ce n'est pas aujourd'hui que vous entreprendrez la visite de Palerme. Allez l'admirer du dehors et de terre. Pour cela, filez droit (7 kilomètres) sur Monreale, à mi-hauteur des pentes qui ferment latéralement la Conque.

Je désire que vous vous liiez avec la Sicile par l'une des plus belles églises du monde chrétien. Ce *Duomo* est typiquement palermitain : normand dehors, et, dedans, tout revêtu de merveilleuses mosaïques byzantines... Féerie du lieu ; et féerie du cloître (illustre) qui l'avoisine. Elle a beau savoir ce qui l'attend, l'Amicie qui sortira de ce cloître ne sera plus tout à fait l'Amicie qui y sera entrée. N'est-ce pas d'ailleurs pour de telles aubaines que l'on voyage ?... Déjeunez sur la terrasse d'une *locanda* (j'ai oublié son nom), tout de suite à gauche du *Duomo*. Vous vous y délecterez d'une tourte de *paste e animelle*, l'arrosant d'un robuste vin du pays, pourpre à en paraître violet. Après quoi : sieste dans le jardin public (celui d'un ancien couvent). C'est une forêt de gigantesques arbres équatoriaux, ombrageant des tapis de fleurs. Il s'achève en à-pic au-dessus de la vallée du fleuve Oréto dont les savantes irrigations arabes, toujours en fonction, fertilisent une Terre Promise ; et Palerme tout entière, *a sinistra*, s'étend jusqu'à la mer, entre ses deux glorieux promontoires, le Griffone et le Pellegrino. Ayant laissé en passant votre *vetturina* au garage, repartez à pied et gagnez, au bord de l'eau, un autre jardin. Soit, à l'ouest, celui de la Villa Igeia, qui est une forêt qui feint d'être sauvage, soit celui, à l'est, de la Villa Giulia qui, dessiné à la française, foisonne (d'où son charme ambigu) de plantes tropicales. Finalement, par le *Foro Italico* (c'est-à-dire par l'ancienne *Marina*, corso déchu mais qui fut jadis fameux), vous rentrerez dans Palerme et y dînerez. Voici les noms et adresses de trois *trattorie* recommandables : *il Pappagallo*, via Granatelli, *il Renato*, via Reale, et, à deux pas de l'hôtel, le *Caprice*, indigène malgré son nom français.

Deuxième journée. — Vous êtes dans « L'Ile des Temples » ; il convient donc de donner cette seconde journée à l'un d'eux. Ce sera le temple de Ségeste (à 60 kilomètres, vers le ponant). Partez de bon matin, munie d'un repas froid. Une superbe route circule d'abord entre mer et montagne parmi d'innumérables vergers-potagers ; sous les orangers, citronniers, amandiers et caroubiers, les légumes prospèrent goulûment. Après la traversée de deux ou trois villages fardés de rose-baiser et pavoisés dans toute leur longueur de géraniums arborescents, vous atteindrez Alcamo, petite ville sarrazine habitée par d'étranges grandes filles aux regards d'une fixité troublante, bâties comme des statues d'airain et qu'on dirait descendre d'une race née des mythologiques amours d'une mortelle et d'un dieu... Au delà d'Alcamo, l'on pénètre dans une sorte de Sierra. Y gîte le fameux temple. Vous ne le distinguerez guère que le nez dessus, tant la couleur grise et hâve de sa pierre est exactement celle du sol hâve et gris qui le porte... Est-ce un très beau temple ? Trapu, tassé, il a les jambes un peu courtes ; mais il est tout debout, et dans une si totale solitude qu'on en a le cœur serré... Vous pique-niquerez là, sans avoir envie de rire, adossée à l'une des colonnes non cannelées (c'est un temple inachevé), doucement encensée par le parfum presque imperceptible de minuscules iris à la pâleur d'hostie ; presque sans tiges, ils s'extirpent par centaines de cette aire chauve, on se demande comment.

Avant de vous éloigner de ce lieu à la funèbre beauté (vous êtes près d'un mort sans sépulture), ne manquez point de gagner, par un raidillon exigeant, le sommet du monte Varvaro : un théâtre antique vous y accueillera, précieux et précis comme un coquillage ; il a pour décor immuable l'espace illimité de la mer et du ciel.

Moins de 40 kilomètres séparent Ségeste de Trapani. Au plein ouest de l'île, c'est un port très vivant. N'y flânez pas : nous n'y sommes que parce qu'il fut le port d'Eryx, l'une des plus anciennes cités de la Grande Grèce. Juchée sur la mastodontesque presqu'île San Giuliano (750 mètres d'altitude), Eryx était pourvue d'un temple renommé, dédié à la Vénus des matelots. Montez jusqu'à Eryx (ou Erice), moins pour le temple vénusien dont il ne reste pas grand-chose, que pour l'incomparable vue, que pour la ville elle-même, saisissant pot pourri d'architectures diverses : murailles phéniciennes, débris d'un temple romain, cathédrale à la fois romane, gothique et renaissance, forteresse et tours féodales, et jusqu'à un palazzino espagnol, du plus pimpant rococo.

Troisième journée. — Elle sera exclusivement palermitaine. Uniques en leur genre, les plus beaux et précieux monuments de la ville sont dus aux rois normands qui, aux XII^e^ et XIII^e^ s., régnèrent sur l'île. Étonnante aventure — plus un conte qu'une histoire — celle des quatre frères Hauteville, petits hobereaux du Cotentin, qui, partis pour faire la croisade, s'arrêtèrent en Italie méridionale et s'y taillèrent des royaumes. Or, Roger, « le grand roi de Sicile », fut conquis par sa conquête. L'île était alors simultanément occupée par des Grecs de Byzance et des Arabes de Bagdad. Les deux vieilles civilisations méditerranéennes éblouirent le jeune barbare. Tout en restant normand, Roger, témoignant par là de la plus intel-

La Grande Grèce.

Cet épi de blé, ce profil, ce crabe ont été frappés par l'art grec, frappe impérissable et monnaies sans prix.

Photographies Marcel Lombard.

Dédié à Cérès, le temple de Ségeste reste debout et robuste au milieu des agaves, comme un parfait spécimen de l'architecture dorique. Erice, que le tourisme n'a pas encore profanée, domine ineffablement la mer : cédez à l'envie d'y passer la nuit dans l'une ou l'autre de ses deux petites auberges. Le cloître de Monreale érige une merveille chrétienne sur ce sol païen. Les « Vêpres siciliennes » y ont commencé.

Trois pas dans le ciel.

Photographies M.-A. Bertrand.

Phot. G. Viollon.

Marchand de glaces aux cornets en tiges, vendeur d'olives, verseur d'eau anisée... A qui faut-il donner la préférence ?

A Palerme le spectacle est dans la rue.

ligente tolérance, se fit khalife et basileus ; son chancelier était un caïd, son amiral, un grec syrien. La garde du palais était une garde noire. Des eunuques africains y surveillaient le harem, où de belles géorgiennes attendaient le bon plaisir d'un maître qui, d'ailleurs, était chrétiennement uni à une épouse chrétienne...

Peu de chose subsiste des palais et des jardins royaux qui entouraient Palerme « comme un collier entoure la gorge d'une jeune fille » ; mais, outre la cathédrale de Monreale (vous y allâtes hier) et celle de Cefalù (vous y irez demain), quatre édifices religieux, miraculeusement préservés, sont toujours là. C'est à leur visite que vous emploierez votre matinée. Tous quatre sont d'éblouissantes variations sur un triple thème : le mauresque, le byzantin et le normand. San Cataldo et la Martorana, posés côte à côte sur la même plateforme comme des fruits sur le même plateau, sont de style grec, mais leurs coupoles, rondes et nues, sont musulmanes et le clocher carré qui les domine est né de ceux de Caen. A San Giovanni degli Eremiti, l'Orient latin l'emporte. Du minuscule cloître qui le jouxte, je ne vous dirai rien : je ne commettrai pas la faute de dévirginiser l'édénienne surprise qui vous y guette !... Je devrais non plus ne vous rien dire de la Chapelle Palatine ; mais la renommée universelle de cette « merveille des merveilles » vous a prévenue. Sa beauté, toutefois, est de celles que ni l'image, ni la description ne permettent de se représenter. Dans le massif palais palladien où elle est emmurée, par cette porte basse, étroite, clandestine, où est-on introduit ? Dans une église chrétienne ? Dans une basilique latine ? Dans une mosquée ?... N'êtes-vous pas plutôt ici la captive d'une cachette ensorcelée ? Dans le repaire païen de la déesse Perséphone ? La Sicile, au fond des âges, appartint à cette immortelle. Nous en retrouverons, ailleurs dans l'île, le fantôme. Un fantôme ?... Qui sait ?

L'après-midi, vous la donnerez aux musées. Le Musée National, lorsque je me trouvais à Palerme, était encore un grand blessé de guerre ; on ne le visitait point. Les célèbres métopes de Sélinonte y ont désormais repris leur place. Peut-être n'y a-t-il pas en Grèce, sinon au musée de l'Acropole, d'aussi belles sculptures archaïques. Les plus anciennes, qui sont du VI^e^ siècle (*l'Enlèvement d'Europe*, *Persée et la Gorgone*), semblent venues du fond de l'Asie ; les plus belles sont du V^e^ siècle (*Zeus et Héra*, *Actéon dévoré par ses chiens*). A peu de chose près contemporaines des drames d'Eschyle, elles en ont la farouche grandeur.

Les œuvres du moyen âge et de la Renaissance occupent depuis peu le noble et gracieux palais Abbatelli, édifice du *quattrocento*. Vous y verrez *le Triomphe de la Mort*, vaste composition d'un romantisme transcendant ; montant un immense cheval d'Apocalypse lancé au grandissime galop, un hideux squelette décoche furieusement ses flèches sur une foule compacte de musiciens, de danseurs, de belles dames et de galants seigneurs, qui ne songent qu'à jouir de la vie. Stupéfiant chef-d'œuvre d'un artiste inconnu du XV^e^ siècle.

Quatrième et cinquième journée. — Vous savez maintenant vous débrouiller seule dans (et autour de) Palerme ; je me bornerai

Fromages et charcuterie, colliers d'oignons et d'aulx, les petits vendeurs ambulants ajoutent leur cri rieur au bruyant marché.

Photographies G. Viollon.

donc à énumérer ce que vous n'avez pas encore vu et que je souhaite que vous y voyiez. Par exemple, sur les hauteurs de la *riviera* orientale, Solunte ; c'est une ville toute romaine en cours de désenvelissement ; mêlée encore à la nature : les fleurs des amandiers pleuvent sur ses mosaïques, et l'on n'a point décapé outre mesure jusqu'à présent, comme à Pompéi, les dalles de ses rues.

Cefalù, aimable port de pêcheurs, que domine la plus normande des églises du roi Roger, est elle-même dominée par un imposant rocher de pierre blanche que le soleil, à son déclin, peint aux couleurs des mosaïques admirables dont le dedans de l'église est habillé. Montez au *Pellegrino*, pour y vénérer, dans la grotte où elle repose, sainte Rosalie, patronne de la cité. Et les villas !... Il y en a une bonne douzaine, de la Favorite à la Trabia, de la Tasca à la Valguanera ; c'est un luxe auquel les Palermitains, depuis les Arabes, sont restés fidèles. La plus célèbre est la *Palagonia*, où pullulent les fameux « grotesques » de caractère surréaliste pour lesquels Gœthe fut si sévère... Entrez dans la cathédrale, asile des somptueuses tombes royales et qui, fille ou sœur de celles d'Espagne, est une petite cité dans la grande. Négligez le couvent où huit mille momies de capucins montent la garde, tous debout dans des cercueils à couvercles de verre ; mais ne manquez pas — je vous en réserve, Amicie, la féerique surprise pour votre dernière journée — les oratoires décorés par Giacomo Serpotta, disséminés à travers la ville. Un peu l'aîné de Tiepolo, celui-là occupe Palerme comme celui-ci occupe Venise. Serpotta passa sa vie à mettre au monde, par milliers, rien que des jeunes filles et rien que des enfants ; et jamais il n'employa dans ce dessein une autre matière que le stuc ; un stuc immaculément blanc, qui a la fragilité de la coquille d'œuf et la pulpeuse matité de la fleur du magnolia.

Sixième et septième journée. — Le lendemain, vous quitterez Palerme pour une tout autre Sicile. En face de l'Afrique, la Sicile du Sud est elle-même africaine. Là vous attendent — pour vous surprendre plus encore, peut-être, que pour vous charmer — les copieuses ruines qui survivent (si l'on peut employer ici ce mot) à la ville grecque de Sélinonte. La route qui y mène traverse une contrée solitaire, hérissée d'agaves et de figuiers de Barbarie. Cent kilomètres pour atteindre Castel Vetrano. Après y avoir déjeuné (dans l'un des hôtels de la Société touristique Jolly), allez au Municipio faire vos compliments au beau petit *couros* de bronze déterré à Sélinonte, laquelle n'est plus qu'à treize kilomètres. Je crois qu'il est important de se souvenir, en l'abordant, que les Grecs qui, sur la côte d'une île étrangère, érigèrent cette immense cité et ces immenses temples, étaient des conquérants, des colons. Il s'agissait avant tout pour eux « d'en mettre plein les yeux » — si j'ose dire — de l'indigène. Cette démesure était voulue.

Oubliez donc les petits temples (par rapport à ceux-ci) de l'Attique et du Péloponnèse. Ils sont à l'échelle de la Grèce ; ceux-ci sont à l'échelle de la Grande Grèce, c'est-à-dire d'un empire colonial... Entre la double et complète solitude de la terre et de la mer, on peut éprouver, devant ce formidable et monstrueux amas de membres rompus, un sentiment (presque) de détresse. Ces débris colossaux ne reposent point en paix, comme, sous les pins d'Olympie, les débris dorés de l'Altis. Vous n'êtes pas à Sélinonte dans un cimetière, mais dans un charnier, dans un abattoir...
L'homme s'est enfui d'ici... Vous ne le retrouverez que dans la petite ville de Sciacca (40 kilomètres). Elle a tous ses remparts qui protègent ses églises, ses palais ; et ces belles églises ont leurs fidèles, ces beaux palais, leurs habitants. Vous aimerez vous ménager à Sciacca une courte halte avant de vous remettre en chemin. Arrangez-vous cependant pour arriver à Agrigente de manière à errer dans les ruines au soir tombant.
Il y avait sept temples à Sélinonte ; leurs débris sont tristement désignés par des lettres (le temple A ; le temple B, etc.). Il y a aussi sept temples à Agrigente : on les désigne par les noms des dieux auxquels ils furent dédiés. Aucun d'eux n'est complètement par terre. Si le temple de Castor et Pollux n'a plus

Les ânons siciliens, plus parés que des ouled-naïls, traînent des charrettes multicolores aux naïves enluminures, vraies pièces de musée.

Photographies G. Viollon.

que trois colonnes debout, celui de la Concorde, en revanche, est là tout entier, dans sa grandeur et sa magnificence, avec ses trente-quatre colonnes du plus beau style dorique, son architrave, ses frontons et jusqu'à sa *cella*. La cité grecque (Acragas) a conservé une partie de ses remparts (célébrés par Virgile). Rien d'inhumain ici ; et, au delà d'un vallon fertile, une ville moderne prospère sur le penchant d'une colline. Elle donne la vie aux temples auxquels elle doit son prestige... Dormez à Agrigente, soit à l'hôtel de Grande-Bretagne (de vieille réputation), soit au tout neuf hôtel « Jolly ». Le lendemain matin, vous irez saluer, au musée, le *couros* (de marbre), frère du *couros* d'hier ; et, dans la sacristie de la cathédrale, rêverez un instant à Racine et à Marie Bell devant le sarcophage romain où Phèdre fait ses plaintes.

Huitième journée. — Vous êtes à Enna. Deux puissantes divinités, Déméter qui règne sur la terre et Hadès qui règne dessous, se disputèrent, aux âges mythiques du monde, ce pays. L'aspect farouche de l'espace immense qui s'offre à vous (de la terrasse de votre hôtel, le bien nommé *Belvédère*) vous le dit éloquemment : c'est le dieu d'en dessous qui l'a emporté.

Il fallait que je vous conduise ici pour que vous vous rendiez compte *de visu* que la Sicile n'est pas toujours et partout « le pays où fleurit l'oranger ». La fable selon laquelle Perséphone règne tantôt sous la terre, tantôt dessus, est née d'une vérité. Lorsque l'épouse d'Hadès s'évade des enfers, les lieux de l'île où elle apparaît se revêtent des plus belles fleurs, des fruits les plus beaux. Ces grands morceaux de Paradis, vous les vîtes autour de Palerme et vous les reverrez, dès ce soir, autour de Syracuse. Cependant, ne vous éloignez point de ce site dramatique sans l'avoir un peu exploré. Aujourd'hui, Enna est une petite ville grave, fière de trôner juste au milieu de l'île (à 1 000 mètres d'altitude) ; fière aussi de ses monuments gothiques. Elle possède un trésor de vases sacrés, un petit musée, une petite *trattoria*. Faites-vous-y servir une de ces savoureuses *pizze alla siciliana*, non point plates et compactes comme les *pizze alla napolitana*, mais onctueuses, presque légères ; et, dans des flacons épais, un vin enflammé, couleur de roche, quelque peu madérisé...
En allez-vous d'ici par la route du Sud : 170 kilomètres et trois arrêts — avant d'atteindre Syracuse.
Premier arrêt : pour le lac Perguse. Ses eaux sont d'un vert vénéneux mais, dans ce pays pelé, ses rives sont restées miraculeusement aussi fleuries que le jour où la fille de Déméter (elle s'y tressait une couronne) fut brutalement razziée.
Deuxième arrêt : en un lieu nommé Casale, où l'on a mis au jour, dernièrement, une ville romaine. Il y a là (Roger Peyrefitte les a vues) des mosaïques à foison, « aussi belles que celles de Délos et de Naples ».
Troisième arrêt : à Palazzolo Acreide, pour un tout petit théâtre grec bien conservé et bien situé dans les gorges de l'Anapo, qui est le fleuve de Syracuse, où je vous ai retenu une chambre, au-dessus de la Source Aréthuse, à l'*Albergo degli Stranieri*.

Neuvième, dixième et onzième journée. — Syracuse est d'une part une grande ville ancienne, dont les ruines s'étendent sur la côte ; d'autre part, c'est une petite ville délicieusement vivante, qui occupe l'îlot d'Ortygie, si proche du rivage que le pont qui l'y relie n'est guère plus long que l'un des ponts qui franchissent la Seine. Cela va sans dire : vous logez dans Ortygie ; et je gage que vous aurez vite l'impression d'être accueillie dans un havre de paix, de grâce et de poésie.
Ortygie donne aussi peu l'idée de la vieillesse que l'Aphrodite de son musée, que ses sources aux mélodieux noms de nymphes, que les lestes dauphins qui gambadent pour l'éternité à l'avers de ses merveilleuses monnaies d'argent. Elle est toute blanche, soit faite de marbre, soit crépie de chaux. A l'exception d'un gigantesque Corso Matteotti, legs funeste de l'ère fasciste et stupidement bordé de hideux « buildings », elle n'a guère que des maisons peu élevées, de caractère oriental, presque toutes pourvues de balcons aux ferronneries délicatement ouvragées, venues d'Espagne.
Ah ! que j'aimerais être là-bas avec vous ! Le petit hôtel est devant la mer, au-dessus de la fontaine Aréthuse (quelque peu décevante, mais quoi ? C'est une nymphe à demi sirène, venue sous-marinement d'Arcadie ; et, depuis des siècles, les poètes rêvent d'elle et la chantent). Quelles belles flâneries ! tantôt le long des quais en terrasses qui font à l'île un anneau de promenoirs, tantôt dans un gentil dédale de ruelles si propres, si soignées, parmi des indigènes presque aussi détendus, aussi peu nerveux que les Vénitiens... Et, tout d'un coup, on débouche sur une place où s'élève, follement masqué par une façade berninesque, un temple antique. Il est là, comme en cachette, de païen devenu chrétien, et servant Marie après avoir servi Minerve. Ses colonnes, du plus pur dorique, sont taillées non point dans un tuf rustique, comme celles des autres temples siciliens, mais dans une pierre blond rosé, fine et délicate...
En face de ce *tempio-duomo*, il y a le musée ; et, dans ce musée, la fameuse « Vénus Landolina ». Ses longues jambes jaillissent de voiles en forme de conque, comme d'un calice d'écume. On l'a logée dans une toute petite salle, mais en face d'une large et haute verrière au delà de laquelle brille jusqu'au fond de l'horizon la mer qui l'a mise au monde. Baignée de lumière,

Dans Sélinonte, qui doit sa pathétique beauté à sa dévastation, les archéologues se sont enhardis à relever quelques colonnes. On sait que ses sept temples, de dimensions gigantesques, ont été renversés à l'époque grecque par un tremblement de terre. A Syracuse, les colonnes doriques d'un temple de Minerve subsistent dans une église consacrée à la Vierge Marie, utilisation fréquente des matériaux païens.

De Sélinonte à Syracuse.

Photographies Ch. Lejeune

Des colonnes brisées, plus belles peut-être de n'avoir plus à porter que le ciel, et la mer des Sirènes entre les cyprès... Voici Taormine.

Pour goûter les stucs de Serpotta — celui-ci reproduit la bataille de Lépante — il ne faut pas les comparer aux colossales mosaïques de la cathédrale de Monreale.

l'Aphrodite de Syracuse continue de vivre, de régner. Vous verrez : c'est une Immortelle !

La Syracuse antique est bien morte. Et je crois que l'on peut dire que ce n'est pas une très belle morte. Visite mélancolique ! De cette cité qui fut pendant cinq siècles la capitale du monde grec, le peu qui reste affleure du sol, ou y est enfoncé. Un vaste terrain vague déploie un éventail parsemé de plaies et de cicatrices. Les gradins du grand théâtre sont taillés dans une pente de roche. Du temps où Eschyle y faisait représenter *les Perses*, sa position, face à la mer, devait être magnifique. Aujourd'hui, le rivage s'est peu à peu étendu, de sorte que le décor est fait d'usines, de voies ferrées, d'assez tristes bicoques. Sur le plateau, un cirque romain n'a plus que ses substructions. Quant aux Latomies, dont les voyageurs vantent à l'envi les enchantements, ce sont des prisons à ciel ouvert ; des milliers d'orangers et de citronniers captifs y succèdent aux six mille captifs athéniens qui y furent enterrés vivants. L'une d'elles s'appelle « la Latomie du Paradis », quelle sinistre plaisanterie ! Vers l'ouest s'élève le château Euryèle, ouvrage de guerre datant de Denys l'Ancien, document unique et qui passionne à juste titre les ingénieurs.

Plus loin, la rivière Cyané serpente élégiaquement entre des rives où s'échevèlent des papyrus. Cyané était une compagne de Perséphone ; elle tenta d'empêcher Hadès de s'emparer de la petite déesse ; pour la punir, Hadès la métamorphosa en source. L'eau de cette source est purissimement bleue... Plus loin encore, les monts Hybla, réputés dans l'antiquité pour la suavité de leur miel[1]. Vous aurez plaisir à parcourir leurs vallées, tantôt riantes, tantôt sourcilleuses. Donnez-leur une journée. Quelques villes s'y prélassent, visiblement contentes de leur sort, sur cette côte bien exposée où tout pousse tout seul. Par des routes très suffisamment carrossables, vous irez de Noto à Modica, de Raguse à Vittoria, de Gela à Caltagirone. Ces villes se signalent à vous par de très originales et monumentales cathédrales : leurs façades effervescentes s'élancent hardiment jusqu'au sommet de leurs clochers ; à leurs pieds dévalent les marches innombrables de pompeux escaliers, et autour d'elles s'ordonnent sereinement d'autres édifices baroques.

Douzième, treizième et quatorzième journée. — Il faut, Amicie, que, Syracuse quittée, vous vous arrêtiez à Catane. Je vous assure que c'est une grande et belle ville. Sa vitalité, au pied (ou presque) de l'Etna, a quelque chose d'héroïque ; un héroïsme sans jactance : il a l'air de s'ignorer. Il flotte à Catane une atmosphère de bien-être qui se flaire vite, comme un parfum. Cette ville toujours menacée de mort, mais qui a toujours refusé de mourir, sait très bien jouir des richesses inépuisables de la campagne qui l'entoure. Ses forêts d'orangers et de citronniers (toutes les agrumes) sont célèbres ; et ses amandaies, ses olivaies, ses vignobles. Catane a un jardin public et un théâtre de capitale : l'un et l'autre dédiés à Vincenzo Bellini, son enfant chéri. Que le roi du Bel Canto soit le roi de Catane est une attention particulière du destin.

Taormine sera votre dernière étape, à l'hôtel Timeo, à côté du resplendissant théâtre grec — un peu trop tripatouillé par les Romains. Oui, je le sais : la situation de Taormine est « sublime » ; Taormine est « l'une des étapes obligées de tout voyage en Italie ». Cependant — j'ai honte de l'avouer — je ne m'y sens guère à l'aise ; et cela, pour deux raisons. Les indéniables beautés de l'endroit sont gâtées par le tourisme. La petite ville est devenue un caravansérail : vingt hôtels, trente pensions (et des centaines de « chambres meublées ») sur cette étroite langue de terre ! Et puis, seconde raison : la terrible, la fascinante, l'intransigeante présence, au beau milieu du paysage, de l'Etna... La phobie des volcans n'est pas une maladie épidémique, contagieuse ; hélas ! par malchance, je souffre de cette maladie-là !... Je vous souhaite très sincèrement de n'en être point atteinte. Mais je me récuse : ce n'est pas à moi, Amicie, de vous parler de Taormine. A votre retour, c'est vous qui m'en parlerez.

Jean-Louis Vaudoyer,
de l'Académie française.

Photographies Boudot-Lamotte.

En France :

10.000 RÉSERVES

DE CHASSE

Carte des réserves de chasse nationales en France, auxquelles doivent être ajoutées toutes celles qui sont constituées par les sociétés départementales, communales ou privées.

Carte illustrée par Flip.

La chasse française est en péril. Mais pour la sauver il existe de grands remèdes dont les principaux sont : créer des réserves et des centres d'élevage pour le gibier. C'est la politique appliquée par le Conseil Supérieur de la Chasse.

Cet homme n'a pas de fusil. C'est le bon pasteur des animaux de la forêt ; il les connaît, les soigne, les aime et les capture avec d'infinies précautions dans les réserves nationales. A gauche, un cerf Sika malencontreusement séparé de ses parents et que l'on élève au biberon.

L'AVENIR de la chasse française est à l'ordre du jour. Les cris d'alarme se multiplient. Nombre de spécialistes annoncent la disparition prochaine d'un gibier traqué par près de deux millions de fusils, empoisonné par les produits chimiques de l'agriculture, braconné systématiquement. Les uns proposent de réduire le nombre des permis en les faisant payer fort cher (mesure antidémocratique qui n'a aucune chance d'être adoptée) ; d'autres croient trouver la solution dans une réglementation sévère des chasses privées et communales ; dans la limitation des jours d'ouverture — l'ours, animal rare, ne peut, en France, être tiré qu'une fois par an — ; dans la fixation d'un nombre maximum de pièces au tableau de chaque chasseur : mesures effectives, certes, mais tendant à entraver considérablement le sport qu'elles prétendent protéger, et d'une application souvent difficile, sinon impossible.

Une des raisons majeures du dépeuplement — et celle dont on parle le moins — est l'emprise grandissante de l'homme sur la nature ; les refuges de solitude nécessaires à l'animal pour vivre et se reproduire diminuent rapidement : îlots que ronge une civilisation envahissante, que pénètre le bruit par la route et par les airs... Le gibier fuit vers les régions les moins habitées, hors de nos frontières. Pour le fixer, il faut donc lui offrir des espaces relativement calmes, restés, si possible, dans leur état sauvage et interdits aux chasseurs. C'est la solution adoptée par le Conseil Supérieur de la Chasse qui a pris l'initiative de créer ou de favoriser la création, sur tout le territoire métropolitain, de vastes réserves.

Un million d'hectares de réserves. Le résultat de cette politique est qu'il existe dès maintenant en France près de 10 000 réserves dont un millier approuvées par le ministère de l'Agriculture, c'est-à-dire instituées pour six ans. Elles sont, pour la plupart, l'œuvre de fédérations départementales de chasseurs ou de sociétés communales ; mais les plus importantes, aménagées à la suite de décrets ministériels, sur des terrains appartenant à l'État, sont dites nationales et se répartissent en quatre catégories : les unes destinées à la protection des oiseaux migrateurs et du gibier d'eau ; les autres au gibier de plaine, de bois et de montagne : immenses espaces où les animaux trouvent à la fois la tranquillité, la sécurité (grâce à une surveillance étroite et à la destruction des « nuisibles »), la nourriture (au besoin assurée par des cultures spéciales) et l'eau ; où ils vont, d'instinct, chercher un refuge en cas de danger.

C'est ainsi que, tout au long des 27 départements côtiers, et jusque dans les terres, des plans d'eau et de vastes étendues comme la Camargue permettent aux oiseaux migrateurs — si nombreux à passer au-dessus de la France — de faire escale ; que les cinq mille hectares du parc de Chambord abritent plus de six cents cerfs et biches et de nombreux chevreuils ; qu'à Belval, dans les Ardennes, le cerf est, sur l'initiative de François Sommer, lentement sélectionné ; qu'au Pic d'Ossau et dans la réserve pyrénéenne de Burrus, les isards, les grands coqs et les lacopèdes se multiplient ; que dans les Bauges et à Mercantour, dans les Alpes, vivent en paix les chamois, les marmottes, les perdrix blanches et, très haut sur les cimes frontalières, ces seigneurs du rocher, les bouquetins.

Des réserves aux terrains de chasse. Par quel processus ces parcs zoologiques, menacés de surpopulation, mais où ne pénètre aucun fusil, peuvent-ils servir les intérêts de la chasse ? Le gibier est réparti dans les régions où le tir est autorisé de deux manières : par rayonnement, chaque animal ayant besoin d'un espace vital déterminé qu'il ne peut plus trouver, à partir d'une certaine densité, et qu'il va chercher ailleurs ; et par la méthode des reprises : opération consistant à capturer des couples dans les réserves pour les relâcher dans certaines chasses déshéritées. Le gibier est poussé vers des filets et mis délicatement en caisses après avoir subi, s'il le faut, des piqûres calmantes. Dans le seul parc de Chambord, il a été repris en 1956 : 95 cerfs, 110 biches, 2 cerfs Sikas, 69 chevreuils et 26 mouflons. En Alsace et, dans une proportion beaucoup moindre, en Seine-et-Oise et Seine-et-Marne, 1 500 lièvres ont été repris et redistribués à travers la France.

1.

4.

3.

1. Grand cerf surpris par l'objectif à Chambord.

2. Dans certaines régions de France, le sanglier, quoique « nuisible », est considéré comme gibier en sa qualité de bel animal de chasse. Voici un vieux solitaire.

3. Chamois photographié dans la réserve de Mercantour.

4. Troupeau de mouflons acclimatés à la Sologne et vivant à l'état sauvage dans le parc de Chambord.

TROIS STADES
D'UNE « REPRISE »

1. Le filet est lentement déroulé tout au long d'un layon.
2. Un animal a heurté le filet qui s'est rabattu sur lui.
3. Les gardes avant de l'enfermer dans la caisse lui font une piqûre calmante.

A droite : faisanderie modèle de Chambord. Les jeunes faisans sortent des boîtes où les poules de basse-cour qui les ont couvés et fait éclore sont prisonnières.

1.

2.

3.

Œufs de perdrix grises placés dans les couveuses artificielles du centre d'élevage de Garancières en Seine-et-Oise.

Photographies Barbier-Petit, Schall, Auniac, F. et J. Sommer, J. Decaux.

Un million de faisans et de perdrix élevés chaque année. Pour repeupler les chasses, il existe un autre moyen : l'élevage, qui se pratique en grand dans certains parcs nationaux : en particulier à Chambord et aux Vaux-de-Cernay mais auquel s'adonnent beaucoup de propriétaires soucieux de conserver de belles chasses.

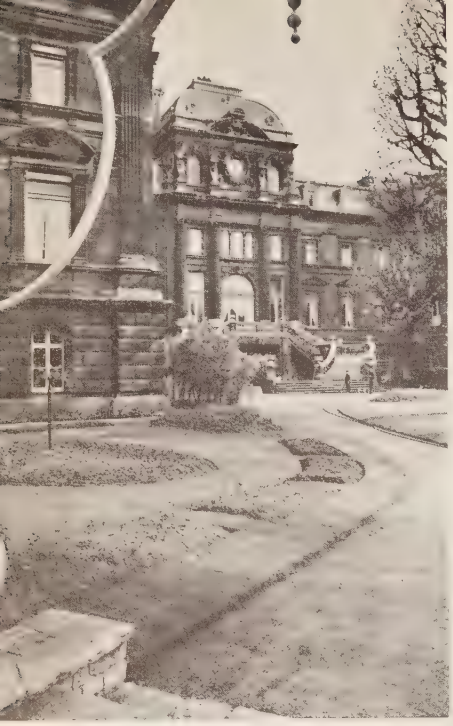
Le principe de l'élevage du faisan est fort simple : il suffit de reprendre des animaux en les attirant avec des grains en décembre et janvier et de les grouper dans les faisanderies à raison d'un coq pour quatre poules. L'acclimatation est rapide. Chaque poule pond en moyenne vingt œufs qui sont placés dans des couveuses ou confiés à des poules de ferme. Les faisandeaux sont transportés à un mois dans les bois où l'on veut les voir se fixer.

Pour les perdrix, l'opération est beaucoup plus délicate. Elle consiste à ramasser les œufs découverts lors de la fauchaison et qu'il s'agit de sauver en les portant le plus rapidement possible à un centre d'élevage pour les confier à des poules couveuses aussi légères que possible. Mais dès l'éclosion un problème se pose : trouver aux orphelins une famille. Car le perdreau ne vit pas isolément, mais en compagnie, c'est-à-dire avec ses parents et ses frères. Un seul moyen : l'adoption. Des couples stériles ou des mâles isolés, capturés au filet, n'hésitent pas à prendre en charge les jeunes, à les considérer comme leurs propres enfants et à vivre avec eux lorsqu'ils sont lâchés dans la nature. C'est une des plus curieuses et des plus touchantes manifestations de l'instinct animal. Un million de faisans et de perdreaux sont ainsi élevés chaque année.

Ce grand effort en faveur du repeuplement, joint aux nombreuses mesures prises pour sauvegarder les souches locales, permet d'affirmer, contrairement à ce que beaucoup se refusent d'admettre, que la chasse en France n'est pas condamnée. Avec la bonne volonté de tous, elle vivra.

LA MAZÈRE.

A proximité du château de Chambord, dont on aperçoit les toits : la faisanderie.



1.

LA PRÉFECTURE DE LILLE VIENT DE FAIRE PEAU NEUVE

Les préfets sont, en leur département, les grands seigneurs du régime. Seuls, après le Président de la République, les ambassadeurs et quelques grands fonctionnaires, ils occupent des palais où leur rôle est en grande partie représentatif. Certains d'entre eux ont insufflé une vie nouvelle à de grandes demeures d'aspect souvent conventionnel. C'est le cas du préfet de Lille.

2.

MONSIEUR LE PRÉFET ! Devant lui, la foule s'écarte, les services d'ordre s'affairent, les militaires se mettent au garde-à-vous et les fanfares municipales jouent « la Marseillaise ». Car il est à la fois le représentant de l'Etat et l'administrateur du département, l'exécuteur des volontés ministérielles et le détenteur de l'autorité provinciale. Il règne en quelque sorte sur un territoire dont ne l'éloigne aucun mandat parlementaire et sa demeure évoque la seigneurie de jadis qui centralisait tous les pouvoirs et où étaient reçus les grands personnages du royaume. Il accueille le Président de la République, les souverains étrangers et les ministres en déplacement. Les grands préfets sont donc ceux qui se montrent capables d'assumer ces tâches avec aisance et d'être aussi bien des administrateurs que des gentilshommes.

A Lille, la préfecture, vaste bâtiment construit en 1869 dans le style du XVII[e] siècle par l'archi-

1. Le bâtiment central et l'aile gauche de la préfecture, vus du jardin privé.

2. Le jardin d'hiver : la verrière est rompue par un large bandeau dentelé et par des rideaux jaunes : les sièges sont recouverts de chintz à fleurs multicolores. Sur la page de droite : la galerie desservant les appartements privés. Tous les meubles, en acajou, de style Louis-Philippe, ont été garnis de toiles de couleurs vives boutonnées et gansées de blanc. Entre les portes donnant accès aux chambres sont marouflés deux panneaux de papier panoramique de Mauny : « Paysages d'Amérique ».

1.

2.

1 et **2.** Deux aspects de la grande salle de réception conçue dans le style flamand. Les plafonds et les fenêtres sont habillés de bandeaux en satin de coton jaune, galonnés de rouge, et les murs couverts de damas à dessins anciens rouge et blanc. Les meubles en chêne foncé et poirier noir sont garnis de velours d'Utrecht. Les lustres et les appliques en cuivre sont hollandais. L'une des extrémités de la pièce constitue la salle à manger privée.

3.

3. Galerie desservant les appartements officiels. A droite, porte donnant accès à la chambre qui, depuis la visite de la reine Elizabeth, est devenue « la Chambre de la Reine ». A gauche, porte de la Chambre des chefs d'État. Les consoles Empire portent des sujets en bronze doré formant lampes.

4.

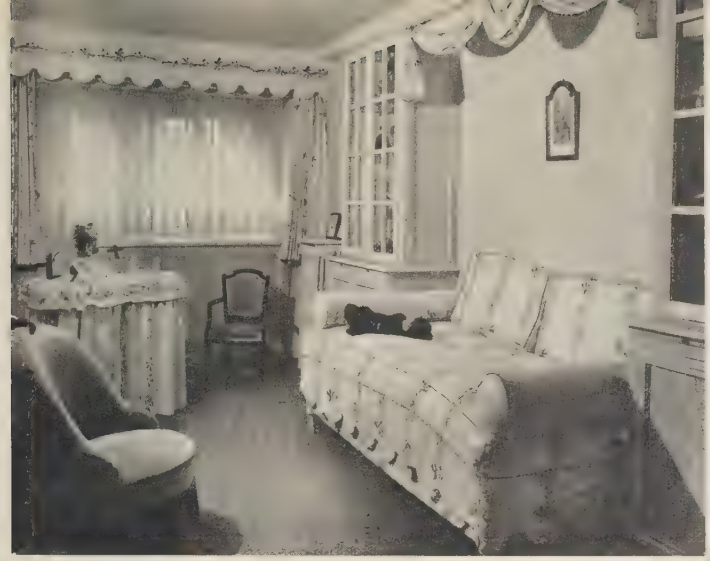
4. Plafond du Salon des Maréchaux orné de quatre peintures datant du siècle dernier : « les Saisons ».

5.

5. Un coin du salon Louis XVI. Sur la table ronde que cache un tapis de velours écarlate, jolie collection de bibelots et de tabatières flamandes.

6.

6. Le grand salon Napoléon III a été restauré avec le souci de conserver le caractère d'époque : sièges capitonnés ou garnis de passementerie et de bandes de tapisserie, meubles, peintures, boiseries, rideaux, plafonds constituent un ensemble très homogène.

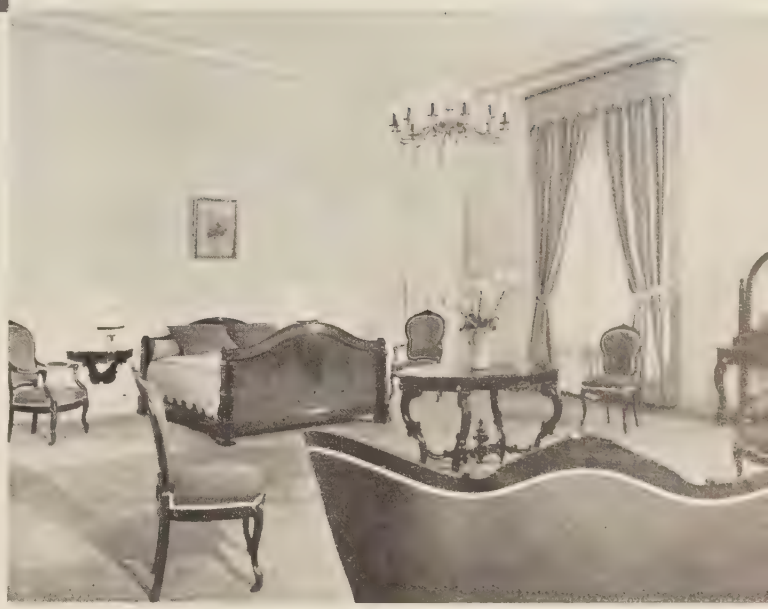


1.

tecte Marteau, vient d'être entièrement réaménagée par les soins du préfet actuel, M. Benedetti. Elle n'était jusqu'alors qu'un édifice faussement pompeux, cachant derrière de lourdes façades un décor ennuyeux. De multiples cloisons en rompaient, intérieurement, l'ordonnance ; le mobilier était disparate ; l'ensemble s'avérait indigne de la plus importante préfecture de France après celle de Paris.

Déjà au moment de la visite officielle que M. René Coty, Président de la République, a rendue au Nord il y a deux ans, un effort de rénovation avait été entrepris par M. et Mme Benedetti avec l'accord — car la préfecture est un bâtiment départemental — et l'appui financier du Conseil général ; et c'est lorsque la reine Elizabeth d'Angleterre eut manifesté le désir de s'arrêter à Lille que l'œuvre fut parachevée. Le vieux bâtiment administratif devint alors un chantier. La préfète, femme de goût, s'institua décoratrice, et fit exécuter les travaux sous sa direction par des artisans locaux. Puis, tapissiers et ébénistes lillois transformèrent les meubles existants pour les adapter au décor nouveau ; Mme Benedetti y joignit ses propres meubles et des objets personnels. « Il s'agit, disait-elle, d'exploiter d'abord tous les moyens du bord avant d'utiliser au mieux les crédits mis à notre disposition par l'Assemblée départementale. »

C'est donc à son ingéniosité que la préfecture doit, aujourd'hui, sa résurrection. Seule une femme pouvait sans doute accomplir le miracle d'insuffler du charme à cette grande bâtisse, et d'en faire une belle demeure dans la tradition française, c'est-à-dire élégante et personnelle, libérée de toute emphase et cependant adaptée aux fastes un peu guindés de la République. Un exemple à suivre...



2.

3.

1. Une chambre d'enfant. Percale glacée à fond blanc orné de motifs bleus et roses. **2.** Une des chambres de réception, de style Louis-Philippe. Les sièges sont garnis de toile bleue, verte ou rouge, boutonnée et gansée de blanc. **3.** La Chambre des chefs d'État est de style Empire. Papier peint à rosaces ; ensemble vert Empire et jaune d'or. Sur la page de gauche : le salon privé du premier étage. Face aux deux bibliothèques encastrées dans la boiserie du mur, de grandes baies ouvrent sur le jardin d'hiver.

Photographies Pierre Jahan

DE FENÊTRE EN FENÊTRE

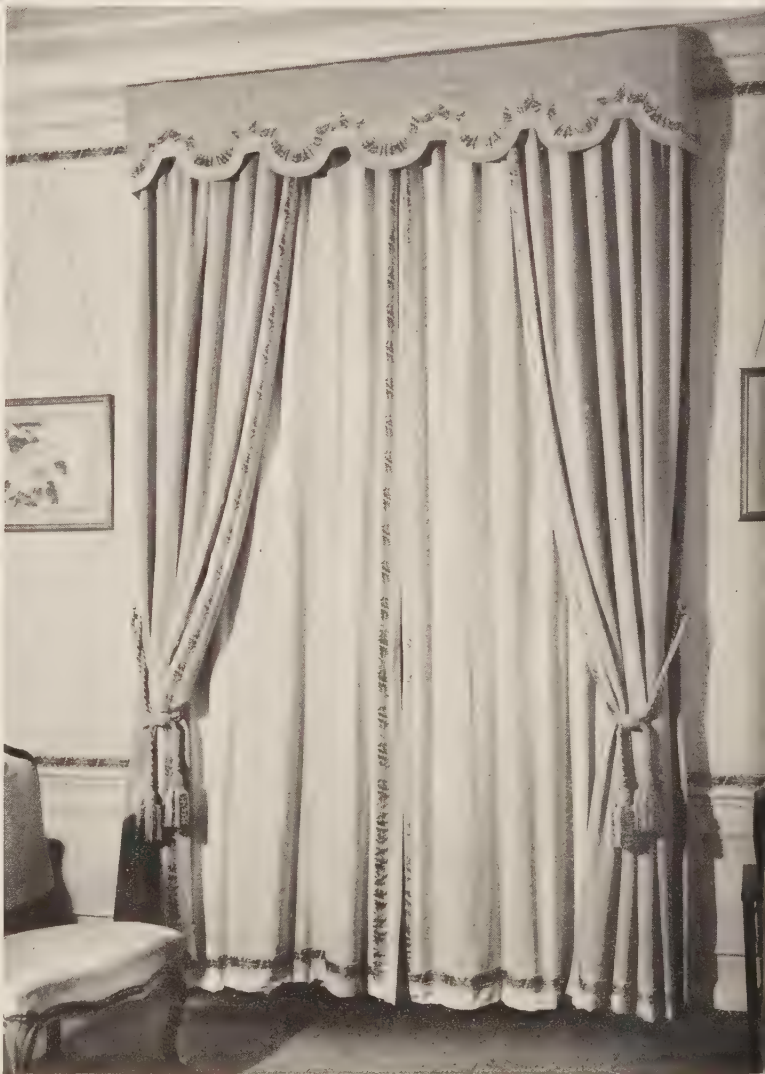
1.

1. **Dans un fumoir à la campagne.** — Le canapé dissimule le radiateur : deux paires de rideaux sont donc nécessaires : l'une drapée une fois pour toutes descend jusqu'au sol, l'autre, courte, affleure la tablette du radiateur. Chintz anglais multicolore sur fond bleu pâle. Embrasses de grosse passementerie.

2. **Dans une chambre de femme.** — Les doubles rideaux sont de la même moire blanche qui recouvre les murs. Les autres, retenus dans des embrasses, sont de moire crème. Un galon ancien, en camaïeu dégradé dans les tons blonds, les souligne, ainsi que les découpes à dents de la cantonnière.

3. **Dans une antichambre Restauration.** — Les rideaux de satin de coton rouge sont gansés de blanc et surmontés d'un bandeau drapé dans le style Empire. Embrasses blanches.

3.



2.

4. **Dans cette salle à manger Louis-Philippe,** le plafond est bas, aussi a-t-on surmonté les rideaux de taffetas jaune d'un lambrequin étroit ; les embrasses, taillées en forme, sont entoilées ; le tout est bordé d'une frange de soie.

5. **Le coin-repas d'un living-room.** — Ces doubles rideaux en satin bois de rose (de Lanty) sont surmontés d'un bandeau drapé dans le style Napoléon III, assez écarté de la fenêtre pour laisser place à un éclairage fluorescent. La passementerie est de même ton. (Nappe de Noël.)

4. Phot. Henrot.

5.

LES RIDEAUX FORMENT UN « DÉCOR »

Le retour à l'ornementation a ramené le règne du tapissier en restituant aux rideaux le rôle décoratif qu'ils ont eu constamment depuis le XVIIIe siècle. Suivant le tissu employé, leur couleur ou la forme de leurs draperies, ce sont les rideaux que l'on charge de donner son style à une pièce et de lui apporter un élément de somptuosité, de chaleur ou de gaîté. Aussi le choix d'un tissu et d'une couleur appropriés est-il d'une importance primordiale. Les tissus légers : faille, taffetas, moire, toile de soie, auxquels on peut ajouter les chintz, percale et toile imprimée, « tombent », en principe, mieux que les tissus lourds : velours de laine et de coton, toile de laine, drap et feutre, dont les plis naturels sont moins harmonieux. Entre les deux se placent les tissus moyens : satin, damas, velours de soie, reps et ottoman, qui se traitent comme les tissus lourds.

Généralement, les tissus légers ne se doublent pas, afin de garder leur couleur et leur transparence. S'il faut se protéger du jour, dans une chambre par exemple, il est préférable d'intercaler entre la fenêtre et le « décor » (ainsi que les tapissiers appellent les rideaux) un deuxième rideau droit, indépendant, de satinette noire, et non d'une autre couleur foncée, car seul le noir est opaque. Toutefois, si l'on veut empêcher un tissu léger d'être « mangé » par les rayons du soleil et par ceux, encore plus pernicieux, de la lune, on peut à la rigueur le doubler. Mais si l'on souhaite lui donner du poids ou, pour des raisons de chaleur, le rendre plus épais, il est indispensable d'intercaler une finette, sorte de molleton léger, entre la doublure et le tissu, sinon le doublage sera sans effet. Les tissus moyens et lourds se doublent toujours, ce qui augmente leur durée.

Tous les rideaux peuvent être habillés de passementerie, soit de même ton, soit de ton complémentaire ou contrasté. Pour les tissus légers, cette passementerie est une petite frange, unie ou « couponnée » (c'est-à-dire de deux tons mélangés). En effet, le galon, d'application ou bordant, ne peut être posé que sur un rideau doublé, sinon à contre-jour il apparaîtra forcément noir en raison de la transparence. Pour les tissus lourds, c'est seulement le style et la couleur du rideau qui doivent guider dans le choix de la passementerie. Celle-ci varie à l'infini, depuis la plus simple jusqu'à la plus compliquée et la plus somptueuse. Très en honneur au XVIIIe siècle, sous le Second Empire et à la fin du siècle dernier, elle connaît de nouveau un regain de faveur. Mais le sujet est si vaste et si important, que nous lui consacrerons bientôt un article spécial.

Il faut calculer pour l'achat d'un tissu léger le double de la dimension de la fenêtre, et pour celui d'un tissu lourd une fois et demie seulement. Dans ce calcul, on élargit la fenêtre d'au moins vingt centimètres de chaque côté (soit la longueur de la tringle) pour donner de l'ampleur au décor et dégager la partie vitrée quand les rideaux sont ouverts. Il y a lieu également d'y ajouter pour les retours environ treize centimètres de chaque côté, soit au total 0 m. 66 en plus de la largeur ouvrante de la fenêtre.

Tous les rideaux sont obligatoirement terminés dans le haut par une « tête ». Quand le haut du rideau est caché par un lambrequin, une draperie ou une boîte à rideau, cette tête est simplement froncée sur le « galon » de tête, qui supporte les agrafes et les anneaux pour répartir également l'ampleur du tissu sur toute la largeur. Quand le haut du rideau est apparent, celle-ci peut être : soit une tête bouillonnée rapportée sur le rideau monté, soit une tête à plis plats ou à plis creux dont l'ampleur est réparti par des pinces à espaces réguliers. Pour donner du style et de la richesse au décor de fenêtre, et augmenter la hauteur de celle-ci, les rideaux peuvent être coiffés : soit d'un bandeau, froncé comme un petit rideau, avec une tête rapportée de la même façon que pour les grands rideaux ; soit d'un bandeau plat appelé « lambrequin » ou « cantonnière », dont la forme, la découpe, les applications de galon ou de passementerie varient à l'infini ; soit de draperies, appelées « décor de dessus », avec ou sans chute sur le côté, de même tissu et de même couleur ou, au contraire, de tissu et de couleur différents.

Les rideaux peuvent être complétés par des embrasses assorties, soit en même tissu, nu ou orné de passementeries, soit en cordelière, avec ou sans glands.

Il est extrêmement raffiné de superposer au voilage d'une fenêtre ou même de remplacer tout à fait celui-ci par des « sous-rideaux », plus clairs ou plus légers que les décors de fenêtre et souvent de tissu contrasté. L'alliance de sous-rideaux en taffetas avec des rideaux de satin est particulièrement heureuse. Dans ce cas, le premier rideau reste, le soir, drapé dans ses embrasses et ouvert sur ce sous-rideau que l'on dissimule le jour en le tirant.

JEAN-PIERRE GUÉRIN.

Dans une chambre de femme. — Un lambrequin à triple draperie en taffetas de deux tons coiffe des rideaux retroussés par deux embrasses.

Dans un boudoir. — Rideaux de tapisserie d'Aubusson du Second Empire à la mesure de la fenêtre. Ils sont doublés de rideaux de taffetas rose.

Dans un living-room mansardé. — Pour rectifier des hauteurs de fenêtres différentes, le lambrequin de la grande baie a été drapé dans le vide, celui des petites fenêtres sur du plein. C'est le même broché rouge d'Yves Hallard qui orne l'ensemble. Les rideaux drapés de la grande fenêtre sont doublés d'autres rideaux droits en taffetas vert sapin. A gauche : effet nocturne : les rideaux forment avec les pans drapés une alcôve écarlate.

Dans un salon Louis XVI. — A gauche : la corniche formant boîte cache la tête des doubles rideaux, de taffetas bleu exactement accordé avec le tapis chinois. Franges et embrasses de passementerie. Voilages en Rhodia blancs. (Wanecq, décorateur.)

Dans une bibliothèque. — Ci-dessus : pour donner de l'accent à la fenêtre, les rideaux de satin de coton crème (de Neveu et Brunet) se superposent à d'autres en taffetas rouge. Ceux-ci se ferment le soir ; les autres restent drapés dans leur embrasse

Dans un bureau d'homme Empire. — Ci-dessous : ensemble en drap rouge souligné d'un galon noir. Le lambrequin est drapé plus simplement qu'à l'époque mais on retrouve néanmoins les deux pans qui sont caractéristiques du style Empire.

Dans une salle à manger Louis XVI. — A droite : parure de fenêtre en taffetas crème, souligné de passementerie verte. Le lambrequin, décidément très à la mode, est drapé en trois morceaux. Voilages en Rhodia blancs. (Wanecq, décorateur.)

Photographies P. Jahan et F. et L. Ivaldi

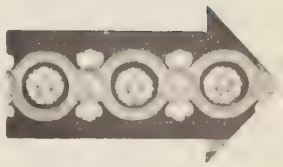
Itinéraire du samedi chez les

ANTIQUAIRES

EN matière de meubles, le Second Empire aurait dû marquer un apogée. Jamais aucune époque n'a eu à son service une aussi remarquable pléiade d'ébénistes en pleine possession de leur talent, auxquels il n'a manqué, pour savoir innover, qu'une impulsion comparable à celle de Percier et de Fontaine et la sollicitude du souverain. Dans les rêves utopiques de Napoléon III, l'art décoratif ne tenait guère de place ; il faisait partie du genre d'initiatives dévolues à l'Impératrice, qui n'était pas dénuée de goût, mais qui se montra toujours beaucoup plus encline à renouer avec les traditions de l'ancien régime qu'à découvrir du nouveau.

Il semble que ce règne ait obscurément pressenti qu'il était la conclusion d'une ère, ce qui explique que ses réalisations se soient en majorité bornées à une sorte de récapitulation générale, puisant à toutes les sources, se montrant beaucoup plus soucieux de grapiller çà et là des motifs ou des détails que de copier exactement. L'ensemble à la fois hétéroclite et cohérent qui en résulte tend plus à l'adaptation qu'au plagiat et comporte une incontestable unité. On ne peut nier qu'il s'en dégage un style, le dernier auquel un monarque ait attaché son nom.

Le grief le plus grave que l'on puisse formuler contre le mobilier du Second Empire, c'est son manque d'originalité profonde, sous une surcharge qui peut offenser le goût. C'est un pastiche de toutes les époques, depuis la Renaissance, mais toujours si différent de l'original que l'œil le moins exercé ne saurait s'y tromper. Quoi de



Mme Simone Valère, de la troupe Jean-Louis Barrault, a adopté le style Napoléon III : canapé, petite table-écran, bureau ; moquette d'époque.

LE STYLE NAPOLÉON III (1re partie)

CHEZ MAURICE CHALOM

Meuble à bijoux réalisé par Mesllin pour l'Impératrice Eugénie et provenant du Palais des Tuileries. Cette étonnante pièce en poirier naturel sculpté dans la masse est ornée de six panneaux qui sont l'œuvre de Labbé.

CHEZ PIERRE GIFFARD

Un magnifique lit d'époque Napoléon III, à décor de fleurs sur un fond noir (145.000 frs). Ci-dessus : détail d'un panneau du lit.

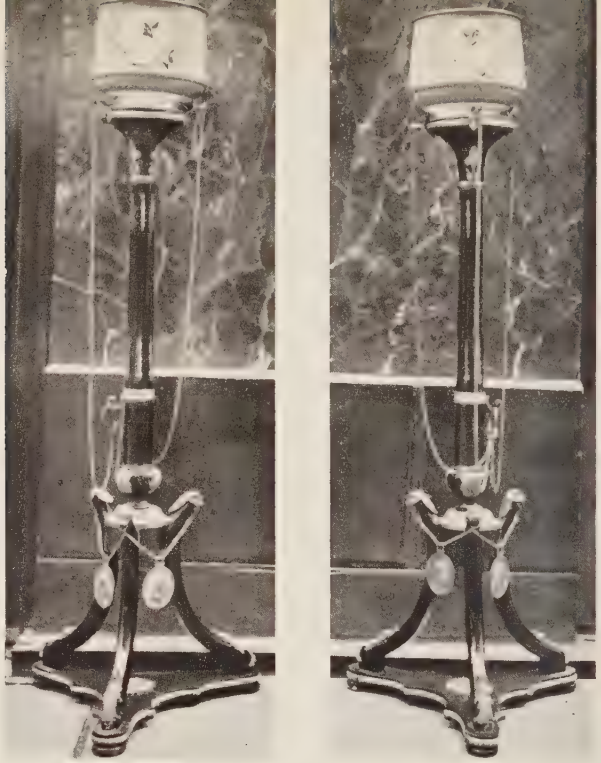
Paravent en bambou doré avec peinture à l'aiguille (85.000 frs). Se détachant sur le paravent, un guéridon rond à motifs de fleurs peintes (55.000 francs).

CHEZ PIERRE GIFFARD

Cave à liqueurs en palissandre, argent vieilli et nacre (45.000 frs). Ci-contre : incrustations du couvercle.

A LA GALERIE JACOB

Deux cache-pot de porcelaine bleu dur à décor fleuri sur pied de bois noir et doré (45.000 francs la paire).



CHEZ JACQUES DAMIOT

Coffret-écritoire en ébène marqueté de cuivre et de nacre et décoré d'un fixé. Signé Susse. (18.000 frs.)

CHEZ JACQUES DAMIOT

Meuble d'entre-deux en ébène incrusté de porcelaine, garniture de bronze doré, signé de Tahan, l'un des meilleurs ébénistes de Sa Majesté (150.000 frs).

comparable, en effet, entre des modèles sculptés à la main par les artistes d'autrefois et leur contrefaçon mécanique, à un nombre important d'exemplaires?

La mode des crinolines oblige à reléguer les sièges de formes sèches et strictes, en acajou et en palissandre, dont la vogue durait depuis cinquante ans. Et l'on se tourne tout d'abord vers une sorte de néo-Renaissance, plus italienne que française. Ce style-là est l'un de ceux qui s'implanteront pendant toute la durée du règne, dans le cabinet de travail et dans la salle à manger. Tout bureau comportera un meuble à deux corps, sorte de crédence à portes fermantes, dont l'austérité sera atténuée par l'adjonction de figures allégoriques, de chapiteaux, de rinceaux, de colonnettes, voire de plaques de porcelaine ou d'émail. Souvent exécuté en ébène, son aspect ne variera guère s'il est fait en chêne, en noyer ou en poirier, puisque ces bois seront noircis au goût du jour. Les salles à manger, en noyer ou en chêne, d'inspiration Renaissance elles aussi, sont solides, massives, abondamment sculptées. Les chambres à coucher, au contraire, adoptent les placages de bois clair, la marqueterie ou tout simplement le poirier noirci ; elles se composent quasi immuablement d'un lit, d'une armoire à glace, d'une commode plate avec marbre, d'une coiffeuse ou d'une psyché. Les fauteuils, comme la chaise longue au pied du lit, sans bois apparent, sont garnis d'étoffe. Dans le boudoir, quelques petits meubles plus gracieux qu'utiles, en placages d'essences exotiques.

Ce sont les salons, éblouissants d'ors et d'un luxe souvent criard, qui donnent le mieux l'idée d'une société où les parvenus abondent. Ornés de meubles de Boulle, surchargés, solennels, ils sont tout aussi volontiers Louis XIII que Louis XIV ou Louis XV. Les sièges à roulettes, agrémentés de bronzes, sont dorés ou noirs et couverts avec des tapisseries, du velours ou de riches soieries. Mais on y fait aussi une large place aux fauteuils crapauds, aux causeuses, aux divans qui existaient déjà sous Louis-Philippe et que l'on pare maintenant de passementerie coûteuse, de franges et de cartisanes. Voici cependant un nouveau venu, le « pouf », sorte de gros tabouret rond à roulettes dont la taille varie selon l'importance de la pièce et dont les proportions peuvent s'épanouir jusqu'à celles d'un canapé.

LE LOUIS XVI IMPÉRATRICE

Vers 1865, l'Impératrice se passionne de plus en plus pour tout ce qui touche à la reine Marie-Antoinette, et le goût se fixe de façon durable sur le style Louis XVI. Non contente de s'entourer des plus beaux meubles de cette époque, qu'elle emprunte au garde-meuble national ou même au musée du Louvre, elle en demande des répliques exactes à ses ébénistes habituels. C'est l'un de ses plus habiles fournisseurs, Georges Grohé, dont nous avons retrouvé un meuble légèrement antérieur, qui lui fournit les pièces les plus parfaites. Mais l'Impératrice n'a pas, comme nos contemporains, le goût des reconstitutions intégrales : dans les appartements impériaux, les sièges confortables voisinent sans scrupule avec les magnifiques spécimens d'Œben ou de Riesener. Bien entendu, ce retour au Louis XVI, sous de tels auspices, fait fureur, mais ses adaptations courantes ne sont pas plus convaincantes que celles des époques antérieures et ne sauraient faire illusion. Au même moment, le prince Napoléon, qui ne manque aucune occasion de contrer les initiatives de l'Impératrice, adopte le style pompéien pour la maison, aujourd'hui disparue, qu'il se fait construire avenue Montaigne, au numéro 27. Il ne sera suivi par personne, et cet essai ne laissera point de traces.

SAINT-SÈRE.

Dans notre prochain numéro : Les têtes de l'ébénisterie du Second Empire.

CHEZ ROUFFÉ
« AU MAUVAIS GOUT »

Meuble d'appui en poirier orné de bronze et de nacre (140.000 frs).

Bonheur-du-jour en ébène de style Louis XVI, orné de bronzes et d'incrustations de cuivre, à la manière de Boulle (130.000 frs).

Photographies Gisèle de La Bégassière

AUTOMOBILE 58 ET LA HAUTE COUTURE AU VOLANT

Les constructeurs, comme les grands couturiers, ont préparé leur Salon dans la fièvre et le secret. Et les portes du Grand Palais vont s'ouvrir sur leurs collections d'automne. La mode des capots, des ailes, des malles arrière sera révélée dans un scintillement de chromes et de peintures, dans un vacarme de haut-parleurs, sous une pluie de prospectus : atmosphère des grands lancements. La foule se précipitera sur les stands vedettes, avide de nouveautés, un peu déçue de ne trouver, en général, que des audaces de couleurs et quelques modifications de détails à peine perceptibles : infimes changements qui ont cependant pour les constructeurs une considérable importance, puisqu'ils constituent le millésime de la voiture ; tout en contribuant, certes, à améliorer le confort ou le rendement, ils servent surtout à démoder les précédents modèles... Et ceci explique pourquoi les services commerciaux de chaque marque exigent, jusqu'à l'ouverture du Salon, un mystère qui semble puéril lorsqu'il ne cache en réalité qu'un déplacement de cendrier ou un profil de feu arrière : il faut jusqu'à la dernière minute écouler les fins de séries.

DEUX TENDANCES : CONFORT ET ÉCONOMIE

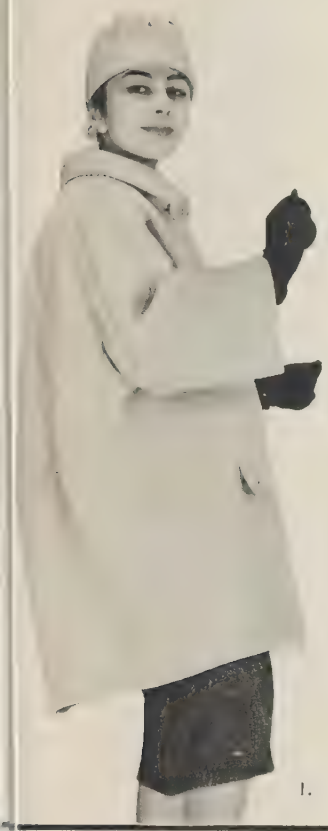
A l'heure où nous mettons sous presse, il ne semble pas que les grandes firmes aient préparé un coup de théâtre. Les bruits selon lesquels Peugeot présenterait une 5 CV, Renault une 8 CV, sont démentis. Les quatre grands s'en tiennent à la formule 57 qui peut se résumer ainsi : obtenir, sans réduction de puissance, une consommation n'excédant pas dix litres et un confort maximum ; bref, réaliser une petite voiture ayant toutes les qualités d'une grande.

OBJECTIF : MOINS DE 10 LITRES ET PLUS DE 100 A L'HEURE

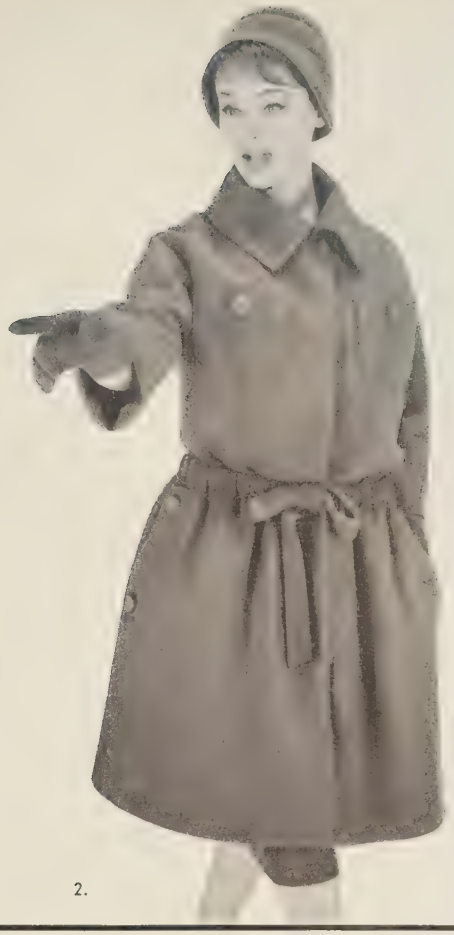
La dimension des voitures a toujours été le baromètre de la prospérité. Née encombrante, l'automobile réduisit ses proportions après la guerre de 1914-1918 ; ce fut alors une floraison de cyclecars, de 5 et de 6 CV : Citroën, Renault,

1. Le cabriolet grand luxe 403 est équipé du ventilateur débrayable qui se met automatiquement en marche à une certaine température du moteur. **2.** Simca a adopté les sièges 3D, à dix inclinaisons modifiables en marche et formant couchette. **3.** Les moindres réactions d'un moteur à toutes les allures sont scientifiquement contrôlées dans les laboratoires des Usines Renault à Billancourt.

1.



1.



2.

1. N° 1979. Manteau trois quarts blanc, forme ballon. L'ampleur donnée dans le dos par trois godets est resserrée à l'ourlet du bas. Emmanchure confortable. **Givenchy. — 2. Bois de Boulogne.** Ensemble robe et manteau trois quarts en diagonale beige. Les poches du manteau se répètent sur la robe dont la jupe est droite et le haut « saharienne », **Christian Dior.**

Amilcar, Salmson, Morgan, Rosengart, Mathis, etc. Mais les possesseurs de ces engins trépidants, légers, souvent inconfortables, ne s'en tenaient à cette catégorie que contraints et forcés. La petite voiture correspondait à de petits moyens. Avec l'euphorie économique retrouvée, vint la belle époque de Bugatti, Delage, Hispano, Talbot, Hotchkiss, Delahaye... En l'ère, dite « d'austérité », que nous traversons actuellement, il est normal que la courbe redescende. Mais la petite voiture n'est plus considérée, comme autrefois, en parente pauvre : elle représente une solution normale aux problèmes d'encombrement et d'économie. En abandonnant de son plein gré les joies de la grande puissance, l'automobiliste prétend ne pas renoncer à son ancien standing ; il n'éprouve aucune honte à placer son Isetta entre deux mastodontes américains. Le succès de la 2 CV Citroën et de la 4 CV Renault a tué les complexes d'amour-propre et créé même un certain snobisme, pour une fois bienfaisant : celui de la petite voiture. Cependant austérité ne signifie pas pauvreté ; les possibilités d'achat persistent, étayées par le développement du crédit. Et toute la production en dépend : les constructeurs ne sont pas enclins à réduire la qualité pour serrer les prix. Le client, surtout soucieux de diminuer les frais de consommation, d'entretien, d'assurance, d'impôt, continue d'exiger les perfections d'une grosse voiture : vitesse et confort. Il veut rouler

2.

3.

1. Hazel-nut. Sur un chandail de Korrigan exclusif et une jupe de flanelle, longue veste en cuir doblis mastic doublé de Kalgan de même ton. **Hermès. — 2. Mousquetaire.** En jersey beige et blanc, jupe droite et longue veste laissant la taille souple sous une ceinture nouée. **Jacques Griffe. — 3. N° 5.** Manteau de lainage écossais noir et blanc, aux emmanchures et poches spacieuses. **Balenciaga.**

1. 2. 3.

à 130 à l'heure et profiter des derniers raffinements de la technique ; il n'admet pas de renoncer à des performances que la réduction de poids rend cependant anormales et dangereuses ; il tient à prouver que sa propre voiture, bien que construite en série, est capable de surclasser toutes ses semblables : puéril orgueil auquel sont dus tant d'accidents.

DES MOTEURS TOUJOURS PLUS POUSSÉS

Cet état d'esprit, dont les ingénieurs sont bien obligés de tenir compte, pose un problème fort complexe : atteler un moteur très poussé, quoique de faible cylindrée, à une voiture qui, tout en étant logeable et confortable, reste assez légère pour permettre les grandes allures et soit assez lourde pour tenir convenablement la route. Toutes les marques ont trouvé cet équilibre en dessous de 8 CV : Peugeot avec sa 403, Simca avec son Aronde, Renault avec sa Dauphine, Panhard avec sa Dyna (la 2 CV Citroën étant une formule à part qui répond à des besoins précis sans aucun souci d'apparence ni de vitesse), et chacune d'elles, à ce Salon, apporte de petites retouches à des moteurs maintenant éprouvés.

Peugeot a conçu, pour son modèle de luxe — cabriolet décapotable — un ventilateur débrayable, se mettant automatiquement en marche à une température donnée. Le moteur devient plus silencieux, s'échauffe plus rapidement en hiver et acquiert de la puissance. Panhard présente son nouveau moteur « aérodyne » qui fit ses preuves au Mans et dont la particularité est une turbine de refroidissement donnant plus de puissance à bas régime. Simca s'attache à faciliter le passage des vitesses grâce à un relais à verrouillage spécial. Aux amateurs de voitures puissantes, il offre encore sa Vedette ;

1.

1.

2.

1. N° 154. Manteau simulant deux-pièces en gros lainage beige. L'effet de pèlerine dissimule l'ampleur reprise devant sous la ceinture. **Guy Laroche. — 2. Plaisir de France.** Chaud manteau en Walpurgis de Fred Carlin, dont l'aisance est donnée par un large soufflet dans le dos. Le col est une bande autonome fixée sous le menton. **Pierre Cardin.**

Photographies Gisèle de La Bégassière.

mais la Versailles et la Régence, mises au goût du jour, deviennent la Beaulieu et la Chambord, et il leur est adjoint une sœur jumelle : l'Ariane, beaucoup plus faible et dont le capot cache — au lieu d'un moteur 13 CV, 8 cylindres — un flash Simca, 7 CV, 4 cylindres.

Les 11 CV sont représentées par la Frégate Renault, qui devient « la Transfluide » avec direction adoucie, suppression des changements de vitesse grâce à une boîte automatique conçue économiquement, et par Citroën dont nous ne parlerons pas, étant donné son refus — peu obligeant — de fournir aucun renseignement avant l'ouverture du Salon.

UNE TOUTE NOUVELLE VENUE

Un des centres d'attraction sera sans aucun doute le stand Vespa où figurera une nouvelle 2 CV, deux cylindres à moteur arrière dont les prototypes semblent avoir fait leurs preuves : en montagne particulièrement. Le constructeur, cherchant à résoudre tous les problèmes que nous venons d'énoncer, présente un modèle qui, malgré ses dimensions réduites — deux places — est très logeable ; qui braque dans un rayon de 5 mètres et offre tous les avantages des autres voitures : 3 vitesses dont 2 synchronisées, freins hydrauliques, roues indépendantes, dégivreur, etc. Sa consommation est de 4 litres 7. Son succès peut être grand.

Nous ne pouvons clore ce chapitre consacré aux petites voitures sans parler des étrangers dont les efforts sont parallèles aux nôtres. L'Isard, allemande, 2 cylindres, 2 temps, moteur à l'arrière, portant 4 personnes, pour un encombrement de 2 m. 90, l'Austin, la Fiat, la Skoda résolvent chacune à sa manière les problèmes du confort et de l'économie.

ROGER BASCHET.

2.

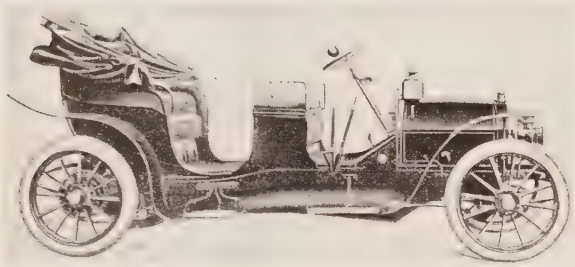
1. Le nouveau cabriolet Dyna, 4 places, désormais muni, comme toutes les Panhard, du moteur « aérodyne » à turbine de refroidissement, assurant plus de puissance à bas régime. **2.** La 2 CV Vespa à toit ouvrant comportant deux places et une banquette arrière et possédant tous les perfectionnements d'une grande voiture. Vitesse : 85 à 90 kilomètres.

Octobre 1907. - Il y a cinquante ans, comme aujourd'hui, le mois d'octobre était celui du Salon de l'Automobile et la pleine saison de la chasse. Voici, pieusement recueillies aux fins de comparaison, ces images du passé.

L'ALBUM DE

OUVERTURE DU SALON DE L'AUTOMOBILE

La nouvelle victoria 22 HP six cylindres Berliet, à châssis cintré et à cardan. Innovation sensationnelle : « le moteur, lorsqu'il donne un excédent de puissance, actionne un compresseur qui accumule de l'air dans un réservoir et le renvoie dans un cylindre au moment de l'effort, à la manière d'une machine à vapeur. » (Lu dans le Monde Illustré.)



Le X^e Salon de l'Automobile a ouvert ses portes. L'Automobile Club a assuré l'illumination du Grand Palais où brûlent près de 250.000 lampes, ce qui représente une dépense horaire de 4.775 francs. (Phot. L'Illustration.)

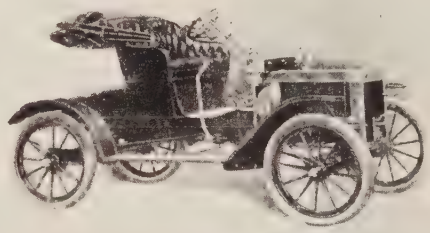
Les voitures utilitaires sont également présentes au Salon : voici un autobus 45 HP Eugène Brillié, fonctionnant avec la naphtaline. (Phot. le Monde Illustré.)

La production étrangère fait son apparition. Et les revues illustrées vantent dans leurs pages les qualités d'une nouvelle venue : la Ford. (L'Illustration.)

La célèbre Voiturette Américain

FORD

Simple, Souple, Silencieuse



Robuste, Rapide, Économique

4 CYLINDRES 15 HP

Complète avec Carrosserie..... 3.900 francs

Une nouvelle victoire de Clemenceau sur Jaurès... Ainsi s'intitule le stand Michelin, au Salon. Deux mannequins de cire représentent, l'un Jaurès suant et soufflant pour gonfler un pneu avec l'archaïque pompe à main, l'autre Clemenceau gonflant tranquillement, avec la nouvelle bouteille Michelin. (Le Monde Illustré.)

MON PÈRE

OUVERTURE DE LA CHASSE

Au petit matin, les chasseurs se sont retrouvés dans la cour, prêts à affronter la plaine et le bois. (Phot. Collection G. Sirot.)

Une novice à « l'ouverture du bois ». Le dessinateur Sabattier a fixé sa silhouette charmante. La jeune personne a pour porte-carnier un vieux garde qui ne peut que sourire de ses maladresses et de ses naïvetés. (L'Illustration.)

Le président Fallières participe à la première grande chasse présidentielle de la saison, organisée dans les tirés de Marly en l'honneur du corps diplomatique. (Le Monde Illustré.)

Comment on chasse le tigre avec confort et sécurité : la roulotte construite pour le Maharadjah Ranjitsinhji. Elle comprend une pièce principale, une salle de bains et un cabinet de toilette ; elle est tendue de maroquin vert avec motifs de bronze et meublée de larges divans. (L'Illustration.)

Chasseur éprouvé, cette jeune femme a adopté une tenue élégante et pratique. Elle n'hésite pas à porter le carnier, comme les hommes. (Phot. Coll. G. Sirot.)

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie Française

DEUX TRAGÉDIES A ATHÈNES

JE viens de voir *Médée* et *Hécube* à Athènes, au cours du Festival 1958. Quelle merveilleuse salle de spectacle ! Le théâtre de Dionysos, l'ancêtre, où furent créés les *Suppliantes*, d'Eschyle, la première de ses tragédies conservées, *Antigone*, *Œdipe roi*, tout Euripide, étant trop petit pour contenir une foule d'aujourd'hui et trop délabré, on jouait dans l'Odéon d'Hérode Anticus, son voisin, qui flanque lui aussi le roc sacré de l'Acropole. Au-dessus de nous, sous les projecteurs, le divin Parthénon, dont le marbre étincelant de blancheur, veillait sur la cité, bijou d'ivoire ou d'albâtre, contre le noir profond de la nuit. L'entonnoir des gradins était comble jusqu'au bord de spectateurs passionnés... Le mur du fond, de style roman, percé de quelques fenêtres en plein cintre, répercutait les voix des acteurs comme notre mur d'Orange. Une musique sobre intervenait parfois pour saluer l'entrée d'un personnage ou soutenir les choreutes, aux minutes espacées où elles se mettaient à chanter... Ces représentations touchaient, au moins par un point, au sublime. Je regrettais un peu qu'Eschyle et Sophocle ne fussent pas du gala. Mais, avant notre arrivée, on avait donné *Antigone*, avec la même splendeur et le même succès.

Quand je dis « sur un point », c'est que je songe aux chœurs. Nous n'avons encore rien vu de pareil à Paris, même lors de l'*Orestie*, de Barrault, qui avait trop raffiné, et écouté les métriciens patentés. Ici tout était simple et d'autant plus beau. C'est qu'on avait d'abord choisi, pour être les Corinthiennes qui assistent au crime de Médée et les captives Troyennes qui entendent Hécube gémir sur l'égorgement de sa fille Polyxène, sur l'autel, et sur le cadavre de son dernier fils, Polydoros, assassiné et lancé à la mer qui le déposa sur le sable, seize jeunes Athéniennes d'une rare beauté et d'une intelligence toute grecque. Leurs visages purs, toujours expressifs, la noblesse de leur silhouette, les plis de leurs vêtements, leurs chastes coiffures, dès qu'elles arrivaient dans l'orchestre, en cortège, nous donnaient le choc de la beauté parfaite. Elles se divisaient ensuite en deux groupes égaux qui s'entrecroisaient, se regroupaient dans l'épouvante, imploraient les dieux toutes ensemble, les bras levés vers le ciel. Elles parlaient aussi. Il y avait un solo. Une voix fine et nette, un fil d'argent, vibrait dans l'immense amphithéâtre, flûte ou violon... Puis tout le chœur ensemble parlait ; et les consonnes sortaient, à la même pointe du temps, comme si seize dactylos frappaient à la fois la même lettre... De temps en temps, une strophe chantée, sur une mélodie ingénue mais expressive, s'étirait dans l'air... On pensait à Sapho, porteuse de lyre. Et ces seize jeunes filles avaient des élans vers la souffrance, des reculs soudains, des sursauts, toutes ensemble. Voilà peut-être le secret de cette beauté chorale inventée par la Grèce : la multiplication. Un poing levé pour adjurer, au bout d'un bras de statue, c'est beau. Mais trente-deux poings levés ensemble, seize visages s'enfermant à la fois dans le pli du coude, seize agenouillements, quel effet cela produit sur l'âme ! Quelle puissance y prend l'intention du poète ! On a envie de les imiter, ces enfants admirables. Elles devinent et elles amplifient les émotions que le public doit éprouver, va éprouver, aiguisées et élargies... Elles sont le premier public de la tragédie. Et quel public intelligent, qui comprend et explique ce que pensent les personnages, pressent ce qu'ils vont faire, les encouragent ou les supplient pour qu'ils poursuivent ou renoncent !... Elles sont intégrées au drame. Elles ne veulent pas que Médée égorge ses petits. L'ambition basse de Jason leur fait faire seize moues de dégoût ; elles sont terrifiées quand on soulève le voile qui recouvre Polydoros gonflé et verdi par l'eau salée. Le directeur, M. Alexis Minotis, et le metteur en scène, M. Cl. Clonis, qui, après bien des essais, sont parvenus à ce résultat bouleversant, sont de grands artistes. S'ils n'ont pas dissipé tout le mystère qui entoure encore le chœur antique et désespère les archéologues, ils en ont du moins proposé une solution merveilleuse, aussi émouvante que celle d'Euripide.

L'éloge des protagonistes, femmes et hommes, sera plus rapide et moins chaud. Les artistes du Théâtre National Grec, je ne puis vous en donner une idée qu'en disant qu'ils ressemblent aux tragédiens dont nous disposons à Paris. Et ce n'est pas assez pour les hauts chefs-d'œuvre. Ils n'ont pas Marie Bell, dont leur vedette, Mme Paxinou, est assez éloignée. Ce qui lui nuit, dans mes souvenirs, c'est le contresens qu'elle a commis dans *Médée* ; mais elle a pris une petite revanche en *Hécube*. Car elle nous a présenté une Médée de petite taille, vêtue de brun, avec une écharpe ou ceinture verdâtre, de faible prestance et de très peu d'éclat. Or, Médée, la sorcière, la vamp caucasienne, la séductrice terrible, aujourd'hui supplantée et d'autant plus féroce, doit être grande, belle... Belle comme une Salammbô, et étrange comme elle. Car elle est, à Corinthe, l'Étrangère, la femme qui vient de loin, la barbare déjà criminelle, qu'on ne devine pas, dont le sang n'est pas le sang grec et qui, par son union avec Jason, n'a pu que le corrompre et promettre au peuple des princes métissés. Une mystérieuse ; et presque un épouvantail. La Grèce la rejette, comme les globules blancs du sang combattent un microbe mortel. Il doit y avoir, de la coiffure aux sandales, dans le teint, le coloris exalté des robes et une certaine quincaillerie bijoutière, un contraste éclatant entre elle et les Corinthiennes du chœur. Médée les « esbrouffe », et elles tremblent à l'idée de ses sortilèges. Or Mme Paxinou avait l'air, avant de crisper avec effort son visage et de se tordre les bras, d'une honnête matrone de la ville ; de la maîtresse d'école (classes supérieures) au milieu de ses pupilles. La voix manquait de raucité. Il faut que la voix de Médée rappelle le Caucase et ses rocs et ses pics ; que le doux parler grec durcisse dans sa bouche. Vous voyez ce que je veux dire. Et ce que je veux dire n'y était pas du tout ! Je suis navré moi-même d'être sévère envers une actrice renommée et qui dépense toute

son énergie, tout son potentiel, à soutenir des rôles formidables sous lesquels elle plie. Je suis heureux de le redire : elle est bien meilleure en Hécube. C'est qu'il y a moins loin de Corinthe à Troie que de Corinthe à Poti ou à Batoum. La civilisation troyenne devait ressembler, à de légères nuances près, à la grecque. Andromaque est presque une Grecque, telle que leur Euripide et notre Racine l'ont faite. Hécube est une vieille femme. Elle a eu des tas d'enfants. Son corps, d'où jaillissent des cris effrayants, lesquels s'achèveront en abois de chienne, selon la légende — mais Euripide nous les a épargnés — peut être un petit corps, réduit par les ans, la souffrance, la défaite, les perspectives de l'esclavage, la honte. Si elle a eu des parures d'or, les vainqueurs ne les lui ont pas laissées. Elle est déjà la vieille servante du Roi des Rois. Elle s'adresse à d'autres captives qui tremblent d'être bientôt souillées par les soldats ivres de leur victoire. C'est pour éviter cette dégradation que Polyxène accepte d'être sacrifiée aux mânes d'Achille. Mais le prêtre étranger ne la touchera pas. Elle se poignardera elle-même. Dans ce rôle de Polyxène une actrice, jeune et de fière beauté, Anna Synodinou, rivale montante, dit-on, de M^me^ Paxinou, a été remarquable. Son rôle est court : quelques attitudes, la surprise du sort qui la menace, puis son redressement et le discours de grand rhéteur par lequel elle défend sa thèse : mieux vaut le suicide que l'esclavage et une honteuse défloration. Vraiment, M^me^ Synodinou a été digne du texte d'Euripide.

Et ici, j'amorce, par une erreur, une remarque importante. Nous n'avons pas entendu le texte originel ! J'avais relu — en m'aidant parfois d'une traduction, il faut être franc — la *Médée* et l'*Hécube*, d'Euripide. J'espérais que, même à travers la prononciation moderne des Grecs, qu'ils croient juste mais les maîtres en Sorbonne, les Croiset, les Fougère et le bon grammairien Goelzer, m'ont persuadé qu'elle est fausse, — j'espérais, oui, reconnaître les vers d'Euripide et en avoir la pleine intelligence. Or je n'ai pas compris un mot de ce que disaient les interprètes ! La prononciation me déroutait ; et surtout, il fallait se rendre à l'évidence : Euripide était *traduit* en grec moderne par MM. Prevalakis pour *Médée* et par M. Mélachrinos pour *Hécube*. Déception... La rythmique du trimètre iambique, à laquelle Louis Havet m'a jadis soigneusement initié, je ne la retrouvais pas davantage. Un élève de l'École d'Athènes, qui sait le grec moderne admirablement, m'a dit que c'était de la prose, vaguement scandée par instant à la façon claudélienne. Mais des amis grecs soutenaient que c'étaient bien des vers réguliers, de treize syllabes, désormais, très réguliers. Alors, j'ai le vertige. Ce dont je suis sûr, c'est qu'à mon oreille c'était de la prose ; et une prose, malheur à moi, inintelligible...

Je nommerai seulement quelques interprètes masculins, comme M. Kotsopoulos (Jason), M. Canakis (Égée), M. Apostolidès (Créon) ; et encore les mêmes dans les rôles de Polymnestre (dont Hécube fait crever les yeux par ses servantes), Agamemnon et Ulysse. Bons interprètes moyens ; et dont la prestance ne frappait point. Ils ont pourtant à Athènes de beaux gars, des Achille, des Hector et même des Antinoüs... Mais le théâtre athénien paraît souffrir de la même crise que nous : une crise de beauté virile.

Pour la gourmandise que ces doux noms me donnent — on voudrait les garder en bouche comme des bonbons — je citerai ceux de quelques choreutes : M^lle^ Panayotou, Zafiriou, Diamantidou, Capitsinea, etc. A elles toutes les palmes.

Ce fut un voyage enivrant. Je voudrais dire longuement l'émerveillement que donne la route, entre les rochers d'or et la mer, qui mène d'Athènes au cap Sounion, où demeurent, comme des guetteurs, à la pointe d'un roc d'or, quelques colonnes du temple de Poseidon ; et celui qu'on ressent, pendant 240 kilomètres, sur la route de Delphes.

Quel étonnement devant ces pierrailles d'art ! D'Athènes à mi-chemin, dans l'Attique, rien que du rocher stérile et des semis de cailloux. Comment pouvait-on et peut-on encore se nourrir de ces déserts durs, hérissés, où poussent de rares oliviers et de maigres tiges de maïs ? En Béotie, on voit quelques champs rectangulaires, comme chez nous... Ce sont surtout des champs de coton et quelques verdures comestibles. Mais voici la masse grise, énorme, du Parnasse que l'on contourne. Et ce sont encore des étendues stériles, des escarpements vertigineux. Jusqu'au merveilleux rocher delphique où se voient les dalles qui, en serpentant, montent au temple d'Hélios. Au centre, une cavité rectangulaire, ténébreuse : c'est là qu'on descendait consulter la Pythie quand elle vociférait et écumait sur son trépied. Mais de là le paysage est d'une incomparable splendeur : une assemblée de croupes montagneuses d'un roux qui rosit au lever du dieu et étincelle... Entre deux croupes, un ruban bleu, d'un bleu d'aigue-marine : la fin du canal de Corinthe et le début du golfe, devant le petit port d'Itea. Au delà, les hauteurs, encore, de Corinthe, l'Acrocorinthe. Ces paysages s'embellissent de nos souvenirs littéraires, sans doute. Mais je crois, malgré cela, qu'on ne peut rien voir sur terre de plus noble ni de plus parfait.

R. K.

Le chœur harmonieux des Corinthiennes et M. Kotsopoulos, sous la chlamyde de Jason, entourent la premier rôle de la troupe, M^me^ Paxinou, dans le rôle de Médée, qui lui fut moins favorable qu'Hécube.

Sur les degrés inclinés de la scène de l'Odéon, les Troyennes qui composent le chœur d'Hécube prennent intensément part à l'action. Elles sont incarnées par de jeunes Athéniennes.

LA MUSIQUE

PAR CLAUDE BAIGNÈRES

PERSPECTIVES DE LA SAISON MUSICALE

Après la trêve de septembre où seul le festival de Besançon maintient en haleine les mélomanes et leur permet d'attendre sans être condamnés à une diète totale les harmonies de l'automne, les salles de concert ouvrent une à une leurs portes. Et voici que commencent les grandes migrations des virtuoses internationaux. Pour beaucoup, la France est une première escale, pour d'autres, ce sera la dernière au printemps prochain. N'est-ce pas un phénomène typiquement actuel que ces périples mondiaux de solistes et d'orchestres qui, de Paris à Calcutta en passant par Londres, New-York et Rio-de-Janeiro, iront défendre, au fil des jours et des kilomètres, le même programme, le même message pour susciter les mêmes enthousiasmes ou les mêmes réserves ?

Mais Paris n'est pas seulement un point où le génie, voire simplement le talent, international fait périodiquement relâche. Paris a ses musiciens sédentaires qui dans une large mesure sont les dépositaires et les créateurs du style français. Les quatre grandes associations symphoniques qui le dimanche se partagent à 17 h. 45 les suffrages des mélomanes reprendront en chœur leur activité le 6 octobre. A la tête de l'Orchestre Lamoureux, Igor Markévitch officiera Salle Pleyel dans un concert Berlioz, Gounod, Berg et Ravel. Lui succéderont : Josef Krips avec en soliste Pierre Fournier, Georg Solti et Schneiderhan, Jean Fournet qui le 10 novembre conduira le *Stabat Mater* de Poulenc. Puis Igor Markévitch reviendra le 17 novembre avec Clara Haskil ; le 22 décembre il présentera un portrait de la *Valse* de Weber à Strawinsky.

Albert Wolff inaugurera avec Primo Fabius la saison de l'orchestre Pasdeloup. Huit jours plus tard, Louis Martin conduira le jeune pianiste G. Tacchino dans le *Concerto* de Tchaïkowsky ; avec Louis Martin au pupitre, paraîtra ensuite la célèbre pianiste Éléonore Kræmer. Ciccolini, Zino Francescatti, Philippe Entremont, Arthur Grumiaux, Wilhelm Kempf, Samson François et Teresa Stich-Randall se succéderont au cours de l'année sur la scène de Chaillot.

André Cluytens qui vient de faire triompher l'école française au Festival de Bayreuth en dirigeant *les Maîtres Chanteurs* retrouvera bien entendu la Société des Concerts du Conservatoire ; quant à Roberto Benzi, il sera à la même heure sur la scène du Châtelet pour donner à l'Orchestre Colonne son premier élan de la saison. Ses aînés, Georges Sébastian, Paul Sacher, Georges Tzipine, Pierre Monteux, reprendront la baguette qu'il aura délaissée pour retourner aux études classiques.

Les orchestres étrangers seront peu nombreux cette année à Paris. Sir Thomas Beecham sera pourtant à Pleyel les 17 et 18 octobre avec le Royal Philarmonic Orchestra qui est la meilleure formation britannique. Il sera précédé le 6 à Gaveau par l'orchestre de Pforzheim dont on ne sait rien et qui éveille toutes les curiosités. Le 11 octobre, Strawinsky fêtera lui-même son soixante-quinzième anniversaire en dirigeant Salle Pleyel l'Orchestre du Sud-westfunk dans son ballet *Agon* qui n'a jamais encore été entendu en Europe. Enfin, du côté des chorales, l'ensemble de Dresdner Kreuzchor qui groupe plus de cent enfants donnera à la Madeleine un programme de musique sacrée.

Alors viendront les solistes qu'on a l'habitude d'entendre, mais que l'on retrouve toujours avec le même émerveillement : Nicole Henriot, le 14 octobre, Rubinstein le 22, le Quintette Chigiano le 27, Gérard Souzay le 23, l'illustre cantatrice Irmgard Seefried le 5 novembre, qui arrivera vingt-quatre heures avant le Groupe Corelli de Rome. Le 13 décembre, Vlado Perlemuter enchantera le public de Pleyel, où les Cosaques du Don paraîtront le 28.

Et il faudrait citer cinquante concerts où des artistes encore inconnus tenteront leur chance. Peut-être découvrirons-nous le successeur d'un Cortot, d'un Thibaud ou d'un Casals. Que nous soyons alors déçus ou comblés, il nous sera possible en 1958 de redécouvrir quelques valeurs sûres : le Wiener Oktett, le Quatuor Vegh, le violoniste Széring, Robert Casadesus, Kempff et, c'est encore un secret, Jasha Heifetz. Enfin, l'Amérique nous rendra pour un temps les grands chefs d'orchestre qu'elle nous a empruntés : Paul Paray, Pierre Monteux et surtout notre Charles Münch dont le retour marque traditionnellement l'apogée de la saison parisienne.

Souhaitons que de nouveaux noms viennent bientôt s'ajouter à ce tableau d'honneur pour démontrer la vitalité d'un art qui demeure à travers les siècles l'écho témoin de l'immortalité des âmes et des cœurs. C. B.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

SISSI IMPÉRATRICE (B). Évocation historique allemande, en couleurs. — CADRE - La cour de Vienne au commencement du règne de François-Joseph. SUJET - Scandale causé par les manières déplorablement libres de la nouvelle impératrice, frondant sans vergogne l'étiquette gourmée des Habsbourg. En opposition, son habile diplomatie, ralliant à la cause impériale les Hongrois rétifs, ralliement aboutissant au triomphal couronnement de Budapest. RÉALISATION - Marischka : Élégante et enjouée. INTERPRÉTATION - Romy Schneider : toujours aussi gracieuse, charmante, attachante ; Karlheinz Böhm : l'air un peu bien niais mais sympathique. NOTE - J'ai retrouvé ici avec plaisir tout ce qui avait fait le succès du premier *Sissi* : d'abord la suprême habileté à traiter cette histoire en conte bleu mais sans fadeur ; ensuite, le charme vraiment rare de Romy Schneider, fait de gentillesse sans apprêt, de fraîcheur, d'espièglerie, de sensibilité passant sans effort de l'enjouement à la gravité, pleine d'une autorité extrêmement nuancée ; puis, le faste des réceptions impériales, la somptuosité des costumes de cour, la grâce des crinolines et des uniformes emportés dans le tourbillon de la valse viennoise, l'imposant déploiement de foules en costumes pittoresques et colorés dans la scène du couronnement, la poésie romantique des paysages bavarois... que sais-je encore ? Bien sûr, les amateurs de sensations âpres pourront se gausser légitimement de cette souriante bluette. A la condition qu'elle ne soit pas trop fréquente, je trouve qu'une giclée d'eau de roses est encore ce qu'il y a de mieux pour balayer les résidus morbides, malsains, équivoques de tant de films « forts » ou « durs ».

Fatale erreur des républiques : offrir de vieilles barbes au lieu d'une jeune tête couronnée en carrosse de gala, surtout lorsque Romy Schneider est cette jolie Sissi Impératrice.

LES SUSPECTS (B). Film français d'espionnage. — CADRE - Service de la D.S.T., porte-avions et autres lieux. SUJET - Match serré entre une équipe bien entraînée de policiers spécialisés et un réseau clandestin supérieurement organisé ; match se terminant par l'interception d'un bimoteur transportant en Afrique du Nord les chefs du complot. RÉALISATION - Dréville : vigueur, intelligence. INTERPRÉTATION - Vanel : puissance massive et sobriété ; Jacques Morel : comique à froid percutant ; Anne Vernon, Yves Massard : gentils. NOTE - Film solide, soigné et d'intérêt soutenu. Le mécanisme de l'enquête policière, celui de la « cuisine » du repérage au radar et du lancement à bord du porte-avions sont captivants. Trois restrictions à

Vanel estime qu'à la D.S.T. on se doit d'être aussi bien « sapé » (soyons « actuels ») que les élégants forbans qu'on a mission de pêcher au lancer lourd dans la mare aux Suspects.

cette histoire, d'autre part très bien faite : d'abord, le couplet attendrissant touchant le misérable sort des « personnes déplacées », que l'on nous dit tâter successivement de toutes les polices d'Europe, toujours brimées, toujours expulsées pour « aller se faire condamner ailleurs », homélie au moins originale quand il s'agit d'espions ; ensuite, un certain arbitraire ici et là, notamment avec l'insigne maladresse du jeune inspecteur allant se jeter en plein dans la gueule du loup ; enfin, la drôlerie impassible des moindres interventions de Jacques Morel, dont le résultat le plus clair est d'amuser si bien que la tension dramatique s'en ressent très sensiblement. Par parenthèse, je ne m'explique pas comment les producteurs ne semblent pas deviner toutes les ressources inemployées de ce comédien.

Ah ! les femmes !... C'est par le film que Susan Hayward commencera à prendre la mesure de Kirk Douglas qu'elle médite d'accuser de forfaiture dans une Affaire ultra-secrète.

LES LAVANDIÈRES DU PORTUGAL (B). Comédie française fantaisiste, en couleurs et dyaliscope. — Cadre - Divers lieux de Paris et du Portugal. Sujet - Ardente rivalité entre deux agents de publicité pour la découverte de la lavandière portugaise idéale, destinée à illustrer la fameuse chanson pour le plus grand bien d'une marque de machines à laver. Réalisation - Pierre Gaspard-Huit : entrain et bonne humeur, sinon génie... Interprétation - J.-C. Pascal : de l'assurance et de l'autorité ; Anne Vernon : très gentille ; Paquita Rico : assez lourde et sans grands moyens. Note - Histoire passablement tirée par les cheveux, comme on pouvait s'y attendre, et mal équilibrée, de surcroît. On

Campez une Espagnole au bord de l'eau, donnez-lui à laver un chiffon (propre), oubliez le battoir et vous incarnerez en Paquita Rico le modèle déposé des Lavandières du Portugal.

y trouve des scènes qui pourraient être de comédie, d'autres qui sont de grosse farce, d'autres encore qui s'inspirent de l'opérette. Ce qu'il y a de mieux réussi ce sont les crocs-en-jambe, risettes venimeuses, coups de Jarnac et autres douceurs qu'échangent allégrement J.-C. Pascal et sa rivale Anne Vernon sur les routes et le long des lavoirs du Portugal. Ça ne va pas loin mais c'est drôle et prestement enlevé. Pour le reste... ce n'est pas grand-chose.

AFFAIRE ULTRA-SECRÈTE (B). Comédie satirique américaine de mœurs journalistiques. — Cadre - New-York et Washington. Sujet - Propriétaire d'un magazine à grand tirage, une jeune personne publie un article aussi incendiaire que résolument faux et concernant un général qu'elle a décidé de perdre... tout en l'aimant profondément (*sic*). Finalement, c'est elle qui perd la face (plus son journal) mais comme le général a de la grandeur d'âme et se targue en outre d'être un brave à trois poils... il l'épouse (*resic*) ! Réalisation - Potter : un peu bavarde mais bien menée. Interprétation - Kirk Douglas : de la prestance et du cran ; Susan Hayward : fine et spirituelle au possible et combien nuancée ... Charmante, vraiment. Note - Histoire piquante, surtout après certain tout récent scandale journalistique... Ces mœurs sont amusantes (pour nous) mais j'avoue que j'ai de la peine à croire (ou à comprendre) que la haute autorité militaire ait une telle boulimie de publicité gratuite qu'elle ordonne au général en question d'aller habiter (*sic*) pendant quelque temps chez cette péronnelle dont on attend naturellement un article laudatif. Encore plus difficile à admettre que ce foudre de guerre accepte de faire le pantin, surtout en public, entre les mains de ladite donzelle... Absurde, tout ça.

*On ne peut à la fois étrangler un homme et délier les mains d'une femme. En dépit des grimaces de Magali Noël, Yvan Desny tient à prouver d'abord qu'*O.S.S. 117 n'est pas mort.

O. S. S. 117 N'EST PAS MORT (B). Film français d'espionnage, d'après le roman de Jean Bruce (*). — Cadre - Région méditerranéenne. Sujet - Des fuites de documents ultra-secrets ont lieu à partir d'un de nos agents les mieux cotés. Ces fuites sont-elles de son fait ou de celui de son entourage ? Réalisation - Sacha : de la force. Interprétation - Yvan Desny, Magali Noël, Yves Vincent : bien dans le jeu. Note - J'ignore si c'est pour créer une atmosphère de mystère particulièrement dense mais ce film est la parfaite illustration de la vieille scie : un combat de nègres, la nuit, sous le tunnel du Simplon ! Une bonne moitié de l'action, à ce que j'en juge, se passe dans une quasi obscurité, où l'on devine plutôt qu'on ne les voit des larves indéterminées en action. De temps à autre un coup de lampe torche vous tire provisoirement d'embarras et une scène normalement éclairée achève de vous remettre en selle, mais quel effort pour scruter cette mare de goudron ! A part cela, un film réalisé suivant une recette éprouvée et ne ménageant pas les morts... Ah ! pour ça non ! M. L.

(B) Toutes personnes.
(*) Aux Presses de la Cité.

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

A LA GALERIE CHARPENTIER

École de Paris 1957.

Une fois encore, Raymond Nacenta, directeur de la Galerie Charpentier, et son collaborateur, le marquis de Masclary, s'efforcent de présenter, en plein Paris, en face de l'Élysée, plus de cent toiles judicieusement sélectionnées qui nous apparaissent un peu comme un véritable « tableau clinique » de la peinture contemporaine.

Voici d'abord les grands aînés : Picasso, Villon, Rouault, Segonzac, Chagall,

Vlaminck, Bissière. Installés dans leur gloire depuis longtemps établie, ceux-ci n'ont pas grand-chose à nous apprendre. L'intérêt primordial de l'exposition réside surtout dans la confrontation d'œuvres plus jeunes qui nous permettent de pressentir déjà ceux que l'avenir retiendra. Devant le talent, les classifications théoriques tombent. Marchand, Gromaire, Desnoyer, Goerg, Limouse, Chapelain-Midy, Caillard, Carzou, Despierre, Terechkovitch entre autres appartiennent à l'École dite « figurative ». Bertholle, Viera da Silva, Piaubert, Poliakoff, Hartung, Soulages, Kallos, Estève, Atlan sont de purs « abstraits ». Max Ernst, Domec, Labisse restent fidèles à l'esprit « surréaliste »; Clavé, Lapicque, Lanskoy, Bores, Garbell, Pignon, Chastel demeurent farouchement « indépendants » et chacun d'entre eux témoigne d'une personnalité attachante. Toute une pléiade de jeunes dont l'art marque en général un retour au réel, qu'ils se nomment : Fusaro, Commère, Sebire, Winsberg, Bardone, Morvan, Mouly, Rebeyrolle, Schenck, Artozoul, Sinko, donne beaucoup de fraîcheur à ce vaste ensemble.

Si cette manifestation nous laisse regretter quelques absences (j'en citerai deux au

DEUX ASPECTS TRÈS DIFFÉRENTS DE L'ÉCOLE DE PARIS 1957 : *Bardone, fidèle à la nature, a loyalement peint* le Printemps *(ci-contre) ; Bertholle, abstrait non totalement détaché du réel, voit ainsi* Venise la nuit *(ci-dessus).*

passage parmi ceux qui ont leur place dans l'École de Paris : Maïcé Le Baron et Sabouraud), du moins, par sa diversité, son intensité de vie, sa recherche de la qualité, nous console-t-elle des centaines d'expositions dénuées de tout intérêt qui nous sont imposées par des loueurs de cimaises.

UN GRAND OUBLIÉ : JEAN PUY

Galerie Vendôme.

C'est aussi parmi les « Fauves » que Jean Puy dans sa jeunesse triompha. Ses toiles figuraient à côté de celles de : Marquet, Matisse, Braque, Vlaminck, Valtat, Derain, dont les tons purs scandalisèrent les visiteurs du Salon d'Automne 1905. Il était juste de rendre enfin hommage à un artiste enfermé, à quatre-vingts ans, dans une solitude totale. Ses recherches sont aussi discrètes que son silence. Dans ses *Nus* comme dans ses paysages ou *Natures mortes*, l'étincellement de la couleur, plus tempérée aujourd'hui qu'autrefois, ne porte aucune atteinte à la plénitude sereine de la forme.

PLUS QUE JAMAIS

les grands peintres influencent la couture.

L'éblouissante rétrospective de Raoul Dufy, qui se prolonge pendant quelque temps encore au Musée de Lyon, prouve, dans les adorables tissus exposés, combien le talent de cet artiste fut enrichi par sa collaboration avec la Maison Bianchini-Férier. En dessinant des projets pour des robes ou des foulards, il donna encore plus d'élégance à son arabesque.

A l'occasion de l'entrée de Mme Dufy, sœur du grand peintre disparu, dans sa maison de couture, Lucile Manguin a eu l'amusante idée de montrer cinquante toiles du même Dufy et de son père, mort lui aussi après avoir été un des pionniers de l'École de Paris. Ces tableaux sont tous consacrés au thème joyeux des vacances. Avant d'assister à la présentation de la collection, les clientes françaises et étrangères peuvent constater combien il existe de rapports étroits entre les tons, la forme même d'une robe et la composition de toutes les œuvres ici réunies. Il est incontestable que ces deux maîtres, qui occupèrent, avec Matisse, au début du siècle, une place si importante parmi les « Fauves », usèrent d'une palette de tons purs dans laquelle la mode actuelle cherche encore une source de richesses.

CHEZ LUCILE MANGUIN : CES DEUX TABLEAUX VEULENT PROUVER QUE LES PLUS GRANDS PEINTRES ONT INSPIRÉ LES COUTURIERS DE NOTRE ÉPOQUE : *de Raoul Dufy* : le Port *(ci-dessus)* ; *de Manguin* : Saint-Tropez *(ci-contre).*

Jean Puy, injustement délaissé, reparaît avec plusieurs toiles nouvelles, parmi lesquelles on remarque la grâce et la pudeur de ce Nu assis.

SIMON-AUGUSTE
Galerie Saint-Placide.

Nul n'a oublié, à la fois, la beauté et la sobriété de son portrait de Léautaud qui figura, en 1956, à l'Exposition des « Peintres témoins de leur temps ». Cet intimiste qui déteste les couleurs heurtées a longtemps cherché sa voie dans des harmonies de deux ou trois tons, d'où la distinction de ses nombreuses représentations d'enfants dans des intérieurs comme *la Fillette au damier*, *aux fruits* ou *à la lampe*. Toutefois, ce besoin de pureté plastique aboutissait parfois chez Simon-Auguste à une certaine monotonie. En enrichissant sa palette dans presque tous les tableaux de son exposition actuelle, en y montrant en particulier des *Natures mortes* plus nourries, l'artiste a fait un pas utile vers la somptuosité de la matière.

De Mutafian : le Port (Galerie M. C. Coard).

JEAN COUTY
Galerie Katia Granoff.

Ce peintre a travaillé utilement dans sa solitude de l'île Barbe, près de Lyon. Une fois de plus, comme il l'avait fait pour son inoubliable tableau du *Père mort*, il cherche son inspiration dans tout ce que le réel peut avoir de profondément humain. Sa grande toile *les Ouvriers dans le trou*, en dehors de toute considération politique, nous semble une réussite dans le domaine de la peinture populaire. Il n'a pas hésité à représenter sa femme de ménage, qui a si bien compris son art, et aussi son sacristain tenant une bougie à la main. Cette dernière œuvre, par son intensité, sa présence spirituelle, montre que sans s'inquiéter des « mouvements divers » de la grand'ville Couty peut, en se renouvelant, demeurer fidèle à la merveilleuse leçon d'un autre réaliste, Georges de La Tour, un des géants du XVII[e] siècle.

La Femme de ménage, *par Jean Couty, est d'une humanité devenue rare dans l'art moderne.*

MUTAFIAN
Galerie M. C. Coard.

Né sur les bords de la mer Noire, devenu très vite Français, Mutafian a pour nous un mérite très rare : c'est d'avoir conservé toute la pureté de cet orientalisme qui imprègne encore ses plus belles toiles savoyardes ou bretonnes. Il équilibre par des noirs puissants ses bleus et ses rouges intenses, dont le mariage est pourtant très difficile. Nous aimerions qu'un artiste si personnel, parfois même utilement agressif, trouvât dans les grandes compétitions parisiennes la place qui lui revient.

R. B.

Par Simon-Auguste : Nature morte aux poires : *une toile récente où la couleur plus vigoureuse ajoute à la solidité de la construction.*

PROCHAINEMENT :

A partir du 25 octobre, la Galerie Romanet présentera son exposition « Enchantement du Réel », qui groupera les œuvres de cinq grands artistes de notre époque. Trois peintres : Yves Brayer, Roger Chapelain-Midy, Robert Humblot ; un sculpteur : André Arbus, et un tapissier, Jean Picart-le-Doux.

Tout début octobre, le Musée d'Art moderne offrira une rétrospective de l'œuvre de Rick Wouters, expressionniste belge. Le musée du Louvre prépare pour fin novembre, au département des sculptures, l'exposition des chefs-d'œuvre romans des musées de province, tandis que le Petit Palais projette pour la même époque une Exposition de ses Grands Donateurs, plus particulièrement les collections Dutuit et Todt, dont les pièces n'ont, pour la plupart, pas été exposées depuis vingt ans.

La Galerie Pétridès présente actuellement les dernières œuvres de Marcel François dans sa nouvelle tendance : natures mortes, paysages de Bretagne, compositions.

A l'occasion du dixième anniversaire de la fondation du Prix Fénéon, la Maison de la Pensée française exposera les œuvres des lauréats de ce prix.

La Galerie Louise Leiris présentera fin octobre l'Atelier de Juan Gris, vingt-deux toiles qui se trouvaient chez lui au moment de sa mort, et dont la majorité sont inconnues du public. La Galerie de France annonce Labisse, Magnelli, Manessier et Pignon. La Galerie David et Garnier prépare pour novembre une exposition Carzou.

A la Bibliothèque Nationale, après le XII[e] Salon national de la Photographie, se tiendra une exposition consacrée à Fontenelle, puis une autre, très attendue et importante, à Baudelaire.

LIVRES

PAR YVES GANDON

LES AMANTS
par delà le bien et le mal

Robert Margerit cultive avec bonheur les personnages d'exception qui, à l'occasion, peuvent être des monstres. Car c'est bien un monstre que cette Cléone d'Aigremore, dans l'ordinaire de la vie infirmière dévouée à son service d'hôpital et, à d'autres moments, sauvage maîtresse d'un Don Juan qui joue sur les deux tableaux. Ce dernier, Richard Artigues, dit Rico, jouisseur sans scrupules, découvre tout à coup qu'il aime sa bacchante, laquelle, cependant, ne lui dissimule pas son mépris. Il voudrait se l'attacher par le cœur et l'esprit autant que par les sens, et elle met à son éventuelle capitulation un prix odieux : l'ambivalent Rico arrachera le très bel adolescent prénommé Guy aux séductions de la cousine de Cléone, la ravissante Junie. Pourquoi ? Parce que Cléone — qui pour Rico s'appelle Irène — s'est fait un idéal de pureté qu'elle ne peut accomplir que par le truchement de Junie. On pense à la fois au *Docteur Jekyll et Mr Hyde*, et aux *Diaboliques*. Tout n'est pas clair dans cette intrigue meublée de singuliers personnages secondaires comme M. d'Aigremore, père du monstre, et Robert Margerit ne s'est pas soucié de la rendre parfaitement vraisemblable, en sorte que le lecteur accepte le coup de revolver final sans être tout à fait convaincu. A la vérité, ce qui importe à l'auteur, c'est de créer un monde qui lui appartienne, et on peut dire qu'à cet égard il a tenu la gageure. La monstruosité de Cléone a pour contrepartie la niaiserie patente du beau Guy que l'automobile passionne plus encore que les caresses de sa belle amie, elle-même assez insignifiante et gentiment animale. Tous ces êtres ont leur logique rigoureusement aménagée par le romancier qui les mène à la baguette en paraissant leur lâcher la bride. Un départ un peu lent accentue encore le caractère de fatalité romanesque où sont pris les héros de Margerit après le premier tiers du livre. On épiloguerait à perte de vue sur cette œuvre étrange, d'une sensualité orageuse, et qui marque une fois de plus le grand talent de son auteur. (Gallimard, édit.)

VOUS AUREZ DE MES NOUVELLES
histoires de tous les jours

Jean-Jacques Gautier a eu la coquetterie de rassembler dans ce recueil de nouvelles au titre cascadeur les brefs récits écrits alors qu'il ne songeait pas encore à faire carrière de romancier, puis des nouvelles au sens propre du mot, dont la dernière, *Mort d'une star*, date de 1957. Son livre ainsi conçu fait un peu penser à l'atelier d'un sculpteur où l'on découvre pêle-mêle des ébauches à peine dégrossies qui portent la marque de maîtres admirés, et des œuvres plus mûries où l'artiste a pris conscience de ses moyens. Jean-Jacques Gautier a d'ailleurs l'humilité de déclarer lui-même qu'il subit d'abord fortement l'influence d'André Maurois, dont le recueil : l'*Anglaise et d'autres femmes* l'avait frappé par la concision de la manière, et qu'il voulut imiter. C'étaient là d'utiles exercices. Je pense qu'il leur préfère, comme moi, des nouvelles bien construites comme *Notre Père*, et surtout *Monsieur Lebigue*, qui a toute la densité et les prolongements d'un roman véritable. Plus sec, plus sobre aussi que Maupassant — voyez par exemple *Silences*, peut-être le meilleur morceau du livre — Jean-Jacques Gautier serait bien inspiré de poursuivre dans ce genre si français de la nouvelle, que le public et les éditeurs moutonniers ont grand tort de négliger. (René Julliard, éditeur.)

DELPHES
le livre de l'Oracle

Que de gratitude on doit aux auteurs et à l'éditeur d'un tel livre ! L'autorisation de photographier, dans l'ensemble et le détail, le site et les fouilles de Delphes, n'avait jamais encore été accordée, et il faut dire tout de suite que M. Georges de Miré s'est montré digne de la faveur qui lui était faite. Il sait et dit dans son avertissement que la photographie est loin de garantir la ressemblance. Pour approcher la réalité du plus près qu'il se pouvait, il a multiplié les angles de prise de vue et a eu l'heureuse idée de braquer son objectif à des heures différentes, jouant ainsi opportunément avec la lumière et l'ombre. Admirez par exemple les six images de l'aurige de Polyzalos : chacune complète l'idée que nous en donnerait une seule. Il en va de même des quatre photographies de la merveilleuse statue d'Agias et de bien d'autres, sans parler des édifices et des vestiges architecturaux de tous ordres. On se sent naturalisé Delphein.

L'avant-propos de M. Charles Picard, le texte et les notices de M. Pierre de la Coste-Messelière sont de la même qualité. M. de la Coste-Messelière expose tour à tour, avec une érudition sans défaillance, les origines de la ville sacrée, l'histoire de l'oracle et du sanctuaire, l'évolution spirituelle et politique de l'Amphictionie hellénique. Il fait enfin l'historique des fouilles mêmes, où l'on sait que l'École française d'Athènes s'attacha avec une persévérance et un bonheur parfaits. Tout lettré conscient de sa dette envers la Grèce antique doit posséder ce livre dans sa bibliothèque. (Hachette, édit.)

PRIS SUR LE VIF
trente-trois portraits

Une préface crépitante, très 1925, de Paul Morand, présente l'auteur, Mme Denise Bourdet, à qui ce qu'on appelle le Tout-Paris littéraire et mondain n'a plus rien à apprendre. On le voit bien à son premier chapitre intitulé *les Salons de Paris*. Vous y découvrirez, s'il faut l'en croire, et il le faut, que les salons dits littéraires n'existent pratiquement plus. Pourquoi ? Voici : « Ce n'est pas l'art de la conversation qui se perd dans les salons, mais l'art d'écouter. » Ce préambule acquis, l'auteur entame sa série de portraits, qu'elle inaugure par celui de Mme Louise de Vilmorin. C'est du très joli travail. Certains de ses sujets — la plupart d'entre eux — lui sont familiers. Elle excelle à mettre en valeur leurs traits les plus pittoresques, et elle le fait dans un climat de sympathie qui rend le portraitiste aussi aimable que le modèle. Nous sommes assez loin de Tallemant des Réaux, plus encore de Saint-Simon, mais n'a-t-on pas le droit de sourire à ceux que l'on aime ? Il ne s'agit pas ici d'histoire littéraire ni de critique d'art, mais de témoignages où l'acrimonie n'a point de part. Reste que les historiens de notre temps trouveront leur pâture dans ces croquis lestement enlevés et que, pour faire le point, ils pourront toujours recourir à des mémorialistes moins généreux. *Pris sur le vif* (Plon, éditeur) est un livre à lire.

SONNETS SURRÉELS
un poète

Le Grand Prix de Poésie de l'Académie française, décerné pour la première fois cette année, est allé à un poète digne en tout point de cette palme exceptionnelle. André Berry n'est pas seulement en effet l'auteur du *Trésor des Lais*, de la *Course d'Entre-deux ports*, de l'*Ancien d'Europe* et de ces *Esprits de Garonne* dont les quatorze mille vers font un digne pendant gascon à la *Mireio* provençale de Mistral. Il a publié aussi de minces recueils comme les *Poèmes involontaires* et aujourd'hui ces *Sonnets surréels* (Rougerie, édit.), où il démontre que les régions les plus obscures de l'âme, si laborieusement explorées par un surréalisme balbutiant, n'ont rien d'inconnu pour lui. Tous les poèmes réunis sous ce dernier titre ont la même origine : ils figurent des rêves, tenant plutôt du cauchemar, et que le poète n'eut qu'à mettre en forme à son réveil.

La différence essentielle entre les *Sonnets surréels* et tels bégaiements selon l'orthodoxie surréaliste, c'est qu'André Berry, non seulement ne se croit pas tenu de traduire dans un langage hermétique et inconsistant les étranges phantasmes qui lui apparaissent dans sa vie nocturne, mais que, tout au contraire, il juge nécessaire de rester rigoureusement fidèle au message onirique en le restituant comme l'eût fait un Maynard ou un Mathurin Régnier. L'effet obtenu est saisissant. Lisez plutôt l'extraordinaire *Sonnet du ver de peau*, le *Sonnet des seins volés*, le *Sonnet de la création trop expansive*. Le lyrisme éthéré s'y mêle à un humour macabre ou à une fantaisie guillerette. Jamais peut-être André Berry n'avait été aussi original que dans ces brefs poèmes d'une riche substance volontairement condensée par un virtuose merveilleusement sûr de sa main.

Y. G.

RALLYE-BOUTIQUE

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

CONFORTABLE EN VOITURE

1.

1. Elle se sent jeune et alerte dans le deux-pièces de jersey indéformable, écossais foncé, au col transformable (29 000 fr.). Pour lutter contre le froid, elle y ajoute la veste « Chenonceau » en super-loden **(2)** dont les plis ne marquent pas (14 900 fr.) Chez Jones, 39, avenue Victor-Hugo.

3. Elle demande dans les bonnes maisons les gants signés Roger Faré bien étudiés pour le sport et la voiture. De 3 500 à 7 000 fr.

3.

2.

4. L'imperméable en nylon aéré de ton coquille d'œuf est utile et peu encombrant : il pèse 350 grammes et se plie au format d'une grande enveloppe (13 800 fr.) Chez C.C.C., 35, bd Haussmann.

4.

6.

5.

5. Elle choisit à la Sellerie Châteaudun, 25, rue de Châteaudun, un sac profond garni de nombreuses poches, en isard lavable, qui contient plus qu'elle ne peut y mettre (8 800 fr.).

6. Elle roule glace baissée sans crainte de se décoiffer, avec le carré de soie naturelle imprimé de dessins égyptiens, 6 800 fr., que présente Henry A la Pensée, 5, Faubourg-Saint-Honoré.

8.

9.

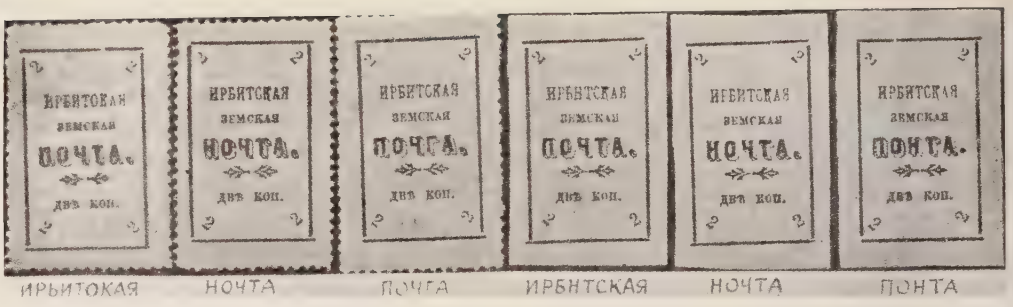
7. Elle a toujours une cigarette à portée de la main, dans le distributeur aimanté en box gold de Mestre et Blatgé, 46, av. de la Gde-Armée (1 290 fr.).

7.

8. Elle ne craint plus la panne simple, car elle a dans son coffre une trousse minimum à fermeture Éclair garnie d'outils chromés dont elle a appris l'utilisation. 5 370 fr. chez Mestre et Blatgé, av. Gde-Armée

9. Elle achète chez Cédric, 22, rue Royale, de souples mocassins de daim sans couture qui lui assurent un coup d'aisance dans les manœuvres (6

LES TIMBRES RURAUX DE RUSSIE



1.

2.

3.

1. Six types-erreurs du timbre à 2 kop d'IRBIT (Gt de Pensa). — 2. Timbre du district de BERDIANSK (Gt. de Tauride), tête bêche rare. — 3. District de LAICHEFF (Gt. de Kasan), tête bêche rare. — 4. Timbre du district ALEXANDRIA (Gt. de Cherson).

4.

5.

6.

5. Timbre du district de SADONSK (Gt. de Woronej), le talon servait de reçu et était détaché du timbre. — 6. Timbre du district de KOSELETZ (Gt. de Tchernigov), tir. 250 — 24 pièces connues.

L'ÉTENDUE de l'Empire de Russie, dont la surface de certaines provinces était supérieure à celle de la France, l'éloignement de beaucoup de communes de plus de 50 kilomètres de la ville de district la plus proche, le manque de communications entre la ville et la campagne, non reliées par le chemin de fer, l'absence de bureaux de poste dans les villages incitèrent de nombreuses communes (oujésd) à organiser un service postal local desservant les sites dépourvus de bureau de poste.

Les mairies locales centralisaient le courrier des habitants et le faisaient parvenir au bureau le plus proche. En même temps elles rapportaient le courrier adressé aux habitants de la commune.

De cette façon naquirent les timbres-poste ruraux (Zemstwos) qui servirent à affranchir aussi bien le courrier destiné entre villages de la même commune et la ville qu'à l'extérieur, mais dans ce cas les lettres devaient également être affranchies par des timbres de l'État. Ces timbres servaient en même temps de timbres taxe et étaient apposés sur les lettres adressées de l'extérieur aux habitants de la commune.

Le premier bureau qui employa des timbres locaux fut celui de Schlusselbourg (Gouv. de Saint-Pétersbourg), qui émit un timbre en septembre 1865. Ce timbre fut unique dans ce district.

La poste rurale fut légalisée par oukaze du Sénat du 27 août 1870, publié par le ministère de l'Intérieur le 5 septembre 1870.

Le service des postes rurales se développa rapidement, ce qui incita le gouvernement à donner par décret du 12 juin 1890 un statut définitif, obligeant les communes à organiser un service régulier gratuit ou payant à leur convenance.

Il fut émis depuis 1865 jusqu'en 1917 environ 3 000 timbres-types, sans compter de nombreuses variétés. Les postes rurales furent supprimées en principe après la révolution soviétique, mais par exemple le district d'Amour, qui n'émettait pas de timbres, émit 2 timbres en 1919. Les soviets locaux de Bielosersk, Louga (Province de Petrograd), Perm et Tcherdyn (province de l'Oural) émirent des timbres en1918 qui remplacèrent les anciens ruraux. Ces timbres ont eu une existence très courte et sont très rares.

Les timbres de Wenden, repertoriés dans tous les catalogues (on ne sait pas pourquoi), sont des timbres ruraux au même titre que les autres.

Sur les 33 gouvernements pourvus de communes (zemstwos), 162 communes seulement émirent des timbres sur les 345 communes qui avaient été créées.

Au début les timbres furent confectionnés par les communes elles-mêmes, d'où le grand nombre de variétés. Certaines impressions furent rudimentaires, un cadre avec le prix, parfois même fait par un cachet à la main, d'autres, par contre, étaient imprimés avec soin, dans des couleurs variées, souvent en plusieurs couleurs. Certains s'inspiraient de timbres étrangers, par exemple la commune de Griasovetz imprima de jolies vignettes ressemblant aux timbres suisses, danois, bavarois, hongrois, etc.

En 1884, certaines communes confièrent l'impression de leurs timbres à l'imprimerie de l'État à Saint-Pétersbourg, qui établit 5 types dont l'impression est très soignée. Deux de ce types furent adoptés dans plusieurs communes, ce sont les types dits d'Ardatof et Bachmutch.

Les oblitérations étaient au début faites à la plume, plus tard on employa soit des cachets spéciaux, soit des cachets de la commune ou même des cachets personnels du percepteur (Schatzk).

Certains timbres ne furent émis qu'à quelques centaines d'exemplaires, dont la grande majorité est perdue; ils sont rarissimes. Le manque de documentation existant à l'époque, l'absence de catalogues empêchèrent les amateurs de les rechercher, certaines communes refusaient même de les vendre aux collectionneurs qui les demandaient en disant qu'elles en avaient besoin pour les usagers.

C'est en dehors des frontières russes que la collection de timbres ruraux se développa.

Le premier ouvrage paru sur ces timbres fut édité en 1875 par la maison Moens à Bruxelles, qui inclut également les ruraux russes dans son catalogue de Russie édité vers la fin du XIX^e^ siècle.

Divers ouvrages en anglais parlèrent des timbres locaux russes, mais généralement sans indiquer de prix. Les ouvrages les plus connus sont *The catalogue of the Russian Rural Stamps*, édité par Skott à New York en 1896, et l'album-catalogue de Stanley Gibbons, édité à Londres en 1899.

En 1908, le grand philatéliste et joaillier bien connu Fabergé commença l'édition d'un catalogue-étude des timbres ruraux. Cet ouvrage extrêmement complet parut par livraisons jusqu'en 1916. En tout 20 fascicules parurent qui formèrent trois volumes de grand format de 900 pages. La guerre et la révolution interrompirent la parution de cet ouvrage capital, qui s'arrête à la lettre L. Pendant la tourmente presque tout le stock fut détruit et les quelques exemplaires existants sont extrêmement rares.

Après la première guerre mondiale, c'est-à-dire à l'époque où les postes rurales cessèrent d'exister, deux catalogues parurent, un en russe et en anglais édité en 1925 par les Soviets et rédigé par Chouchine, et l'autre, très complet, en allemand, rédigé par l'architecte Schmit en 1934, lequel possédait une des plus belles collections de ces timbres qu'il offrit au musée postal de Berlin. Il donne une cote assez juste des timbres en marks.

Actuellement, le nombre de philatélistes collectionnant les timbres ruraux augmente non seulement aux États-Unis, mais également en France. Aux ventes Harmer à New York certains timbres ont été vendus plus de 1 000 dollars. En Belgique, une jolie collection, mais très incomplète, a été vendue plus d'un million. Même en France ces timbres obtiennent des prix élevés, surtout sur lettres; même les plus communs se vendent 3 000 à 4 000 francs.

Si un catalogue était édité, il est indéniable que cette collection infiniment passionnante prendrait un très grand essor.

A. PRÉJBIANO.

ÉCHOS et INFORMATIONS (SUITE)

Au Salon du Bâtiment et des Travaux Publics.

Le Salon international du Bâtiment et des Travaux publics, qui eut lieu à la porte Saint-Cloud, revêtit cette année une particulière importance. On y remarquait le pavillon des « Fermetures F. M. B. Vendome », œuvre du décorateur Jean Bard, où étaient présentés les différents modèles de volets, de portes d'ateliers, de garages, de magasins, en bois ou en métal.

DANS L'ÉDITION

■ *La Neige qui brûle.* — Juste réparation de ce qui fut une longue omission : Raymond Escholier vient de consacrer un livre (Arthème Fayard, édit.) à Marie Noël que, dès 1930, Montherlant saluait comme le plus grand poète français vivant.
En termes émouvants, il nous conte sa vie à Auxerre et donne enfin à Marie Noël sa vraie place dans l'histoire et dans le domaine de l'esprit.

■ L'érudition, le pouvoir d'évocation, la connaissance la plus fine du cœur féminin et une sorte d'intimité avec la grandeur s'unissent dans cette exacte biographie de la duchesse de Longueville, *l'Ame de la Fronde*, par Jeanine Delpech (librairie Fayard). Sujet délicat, à cause des singuliers rapports de cette princesse avec ses deux frères, le grand Condé et le faible Conti. La confusion de la Fronde n'était pas non plus facile à débrouiller. Mais tout devient clair, plausible, vivant et vibrant sous la plume de l'historienne.

■ En partant d'une observation exacte, Christine Garnier rejoint toujours le monde des poètes. Jamais ce don de troubler la réalité jusqu'au rêve n'a été plus insinuant que dans son dernier livre, *les Cendres de la Nuit* (Jeheber, éditeur). C'est le roman d'une nuit de Paris, vécu dans un poste de police. Alertes, crimes, désespoirs, tout ce que l'ombre met dans sa hotte nous est rendu ici avec une cruauté feutrée et un grand pouvoir de suggestion.

■ *Le Fil de la vie.* — Max-Pol Fouchet a réuni en un volume (Robert Laffont, édit.) des improvisations qu'il a prononcées devant les caméras de la Télévision française : cette émission hebdomadaire a pour titre « le Fil de la vie » qui est aussi celui de ce recueil. Chacun de ces textes, qui traite d'un problème humain d'actualité, est riche en réflexions : le moraliste y perce sous l'historien, donnant à cet ouvrage une rare densité spirituelle.

■ A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du Syndicat professionnel d'Entrepreneurs de Travaux publics de France, les Éditions « Science et Industrie » viennent de publier un ouvrage qui, « par le texte et l'image » met en lumière la contribution que, depuis trois quarts de siècle, l'Entreprise française des Travaux publics n'a cessé d'apporter au développement de la richesse nationale.

VIENT DE PARAITRE

L'HOMME QUI DIT NON

le nouveau roman d'Olivier Quéant

Un homme - Jean - ennemi des concessions, dit « non » à certaines mœurs actuelles de la presse, de la littérature, des arts, du cinéma. Ce maniaque de l'absolu dit même « non » à l'amour par crainte d'un déclin ! Vous jugerez vous-même son attitude en lisant cette cinglante satire où des scènes émouvantes alternent avec des tableaux comiques peints sur le vif. Un livre tendre et cruel.

QUELQUES OPINIONS

« Il me semble que ce héros qui dit « non » à tant de choses devra accepter le succès. »
GÉRARD BAUËR

« Un tableau très convaincant et à peine chargé de ce terrible monde mercantilisé ! »
GABRIEL MARCEL, de l'Institut.

« L'homme qui dit « non » provoquera, sans doute, quelques polémiques, mais personne ne niera jamais sa qualité fondamentale : il est profondément de notre temps. »
LE FIGARO

« Avec ce livre, Olivier Quéant affirme les plus belles qualités de romancier, d'un romancier qui n'oublie pas sa mission d'homme. »
PIERRE DESCAVES (RADIO)

« Vous aimerez une verve qui a de la concision abrupte et une hautaine densité. »
HENRI CLOUARD « ARTABAN »

« Ce roman traduit une soif d'authenticité, une attitude courageuse. »
« PANORAMA CHRÉTIEN »

« Rien chez le héros de Quéant qui ressemble à l'espèce d'âme dont le roman quotidien fait une si banale consommation. »
« LA LIBRE BELGIQUE »

« C'est le livre le plus significatif que j'aie lu ces dernières années, aussi le plus sensible et le plus sobre. « L'Homme qui dit non » m'a révélé un écrivain de grande envergure. »
MARCEL PRIST, « LA NOUVELLE GAZETTE DE BRUXELLES »

« ... Je n'ai pas quitté ce livre et la fin m'a enchanté. »
LA VARENDE.

ÉDITIONS PIERRE HORAY

UN SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT DANS L'ÉDITION

L'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN

(1850-1950)

Un siècle de Théâtre et d'Histoire de Paris

(Art dramatique, Opéra, Ballet, Variétés, etc.)

LE PREMIER VOLUME (1850-1914)

A PARU

Antoine, Bakst, Julia Bartet, Becque, Sarah Bernhardt, Bruant, Cappiello, Caruso, Chaliapine, Claudel, Cocteau, Copeau, Courteline, Craig, Debussy, Diaghilev, Dranem, A. Dumas, Eleonora Duse, Isadora Duncan, Feydeau, Loïe Fuller, Mary Garden, Gémier, Y. Guilbert, Lucien Guitry, Jarry, Karsavina, Félia Litvinne, Lugné-Poe, Maeterlinck, Matisse, Mayol, Mounet-Sully, Paul Mounet, Nijinsky, Anna Pavlova, Picasso, Polaire, Paul Fort, Réjane, Rostand, Rouché, Ida Rubinstein, Segond-Weber, Stanislavski, Stravinsky, Toulouse-Lautrec, Vuillard, etc.

Avec la collaboration de

Mmes Simone, Dussane, MM. Jean Cocteau et Robert Kemp, *de l'Académie française*, Léon Moussinac, Paul Fort, etc.

★

C'EST UNE ÉDITION « PLAISIR DE FRANCE »

★

BULLETIN DE COMMANDE

à retourner rempli, daté et signé, soit à PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS-IXe, soit à votre libraire, soit à notre représentant.

Je commande (1) *exemplaires de* \ ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN 1er volume, au prix de 5.500 fr. l'exemplaire.

Je verse aujourd'hui la somme de _____ *francs par chèque bancaire, chèque postal* (PARIS 5070-63) *ou mandat postal* (2).

DATE : _____ SIGNATURE : _____

Nom : _____

Adresse : _____

1) Indiquer le nombre d'exemplaires. — (2) Rayer la mention inutile.

CE QU'ILS EN PENSENT...

Jean-Jacques GAUTIER (Le Figaro) : « *Un ouvrage remarquable... Je ne sais comment s'y sont pris Gilles Quéant et ses collaborateurs, mais ils ont réussi à rassembler plus de trois cent cinquante images d'un passé vivant, qui nous donnent, presque toutes, l'impression du jamais vu...* »

Luc MONEYRON (Le Parisien Libéré) : « *Cet ouvrage n'est pas seulement plaisant, il est somptueux... C'est aussi un ouvrage de synthèse où la science et l'érudition savent revêtir un visage agréable...* »

LE BRETON GRANDMAISON (Combat) : « *L'Encyclopédie, outre son attrait qui lui vaudra une large audience, constitue une « documentation » de premier ordre pour les techniciens du théâtre et un instrument de travail pour les metteurs en scène, les comédiens, les décorateurs, les critiques dramatiques...* »

Yves FLORENNE (Le Monde) : « *Un ouvrage sans prix pour quiconque appartient au théâtre ou simplement aime le théâtre...* »

Lou BRUDER (France-Observateur) : « *Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au théâtre éprouvaient depuis longtemps le besoin d'un ouvrage de synthèse faisant enfin le point de l'art dramatique moderne. C'est une chose accomplie... L'Encyclopédie du Théâtre contemporain : la somme du théâtre de notre époque...* »

Marc HERISSE (Arts) : « *Du Boulevard du Crime aux Ballets russes, en cent ans de vie parisienne, les principales figures du théâtre français n'ont pas encore vieilli...* »

Robert KANTERS (L'Express) : « *L'Histoire du théâtre c'est celle de ces êtres réels, les acteurs, les décorateurs, les metteurs en scène, qui brûlèrent leur vie pour la prêter à des êtres imaginaires. Et c'est une histoire qui ressemble beaucoup à l'autre...* »

Mme SIMONE : « *Un livre qui installe enfin l'art du spectacle à une hauteur méritée...* »

Gabriel MARCEL (Les Nouvelles littéraires) : « *L'iconographie a été admirablement choisie...* »

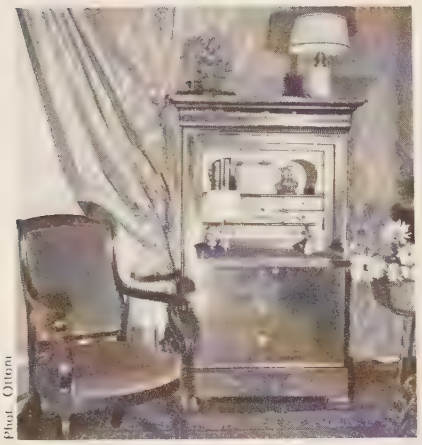
Victor SAYAC (Nice-Matin) : « *C'est un ouvrage brillant, qui ravira tous les amateurs de théâtre.* »

André PARIS (Le Soir de Bruxelles) : « *Le livre qui nous fournit enfin ce panorama du théâtre d'hier et d'aujourd'hui qu'il fallait chercher jusqu'ici par fragments dans vingt ouvrages différents, un livre vivant, un livre « parlant »... Une remarquable encyclopédie du théâtre contemporain.* »

Jacques LEMARCHAND (Le Figaro littéraire) : « *Un ouvrage passionnant à feuilleter et passionnant à lire... Oui, c'est bien d'une encyclopédie qu'il s'agit.* »

Gustave JOLY (L'Aurore) : « *Le dessein était ambitieux. Sa réussite est certaine... Sa présentation est somptueuse, son illustration nous révèle maints documents inédits.* »

en flânant dans Paris



Phot. Ollemi

Secrétaire romantique doublé bois clair : 55.000 Fr
Fauteuil acajou velours vert amande : 35.000 Fr
Jardinière cuivre et fer forgé : 15.000 Fr
Lampe porcelaine ancienne décorée à tube : 9.000 Fr

THÉRÈSE PELLERIN

ÉCLAIRAGES ANCIENS
MEUBLES - BIBELOTS Fin XVIII[e] et XIX[e]
DÉCORATION

100, Rue de Longchamp, Paris 16[e] - Pas. 06-53

Corbeille à papiers, photogravure "Vieux Paris" bordée sanglar noir : 4.900 Fr.

NOHALÉ

88 bis, rue Saint-Dominique - 72, avenue Kléber
24, avenue Mac-Mahon - 16, avenue Mozart
CADEAUX - LISTES DE MARIAGE - DÉCORATION

Meubles époque Charles X
Bois clair, bois foncé incrusté
Fauteuils crapauds
Opalines
Lampes inédites

CRINOLINE

31, Boulevard Raspail, Paris 7[e] - Bab. 15-83

ROUARD

CÉRAMIQUE - VERRERIE
SERVICES DE TABLE - ORFÈVRERIE
LISTES DE CADEAUX DE MARIAGE

34, Avenue de l'Opéra, Paris 2[e]

CATALOGUE SUR DEMANDE

Ensemble d'éclairage en bronze et cuivre verni, inaltérable, verreries en opaline
lustre : 22.000 Fr, applique : 8.800 Fr pièce, lampe de chevet : 6.200 Fr

A L'ABBAYE AUX BOIS

LUMINAIRES - ANTIQUITÉS - DÉCORATION

27, Boulevard Raspail, Paris 7[e] - Lit. 51-61

C.C.P. 14.398-17 Paris

Vison saphir

FOURRURES RENEL

5, Avenue Victor-Hugo - Kle. 70-61

REDUCT 30 % export

Ravissantes petites clochettes d'importation anglaise en fine porcelaine blanche ; sur les fils entrelacés, un semi de fleurettes en porcelaine bleue, rose ou jaune
4 tailles (de 7 à 11 cms), 4 sons,
Fr : 1.500, 1.800, 2.100 et 2.300

chez

HUGONET

65, Rue la Boëtie à PARIS
et à CANNES et CASABLANCA

en flânant dans Paris

Porte-pipes, box, piqûre sellier
Chauffe-cognac, monture métal argenté
Etui-bridge, box, piqûre sellier
Cendrier métal, décor émail
Briquet à gaz, porcelaine décorée
Boîte à cigarettes, métal, couvercle décor émail

En vente chez

KIRBY BEARD

5, Rue Auber, Paris - Opé. 24-65

Ouvert du Lundi au Samedi inclus

Phot. Jean Collas

Table télévision acajou verni et bronze doré (60 x 50 H. 67) : 46.900 Fr

UNE EXCLUSIVITÉ DE

JACQUES FRANCK

372, Rue Saint-Honoré, Paris 1er - Ope. 34-58

Verrerie Suédoise de couleur, existe en bleu, vert et rubis

GEORGE PESLE

CADEAUX - DÉCORATION

18, Rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 52-32

(entresol)

Coiffure " Coquillage "

Création de

MICHEL KAZAN

3, Place du Théâtre Français, Paris - Ope. 66-64

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

Pathé-Marconi poursuit ses collections « Gravures illustres » et « Luxe-Standard » dont je vous ai déjà vanté les belles réalisations et l'intérêt éducatif. Il y incorpore les principaux enregistrements beethovéniens, brahmsiens, wagnériens, straussiens par lesquels un Furtwængler, un Toscanini, un Gieseking, un Edwin Fischer, un Robert Casadesus, un Menuhin, un Quatuor hongrois affirment leur supériorité. Il accueille une gravure intégrale d'*Aïda* de Verdi, où rayonne la voix d'or de Maria Callas, entourée de protagonistes de classe, des *Poèmes chantés* de Milhaud, où Janine Micheau se montre sensible et compréhensive, un divertissant comprimé pianistique d'Erik Satie, confié aux doigts experts d'Aldo Ciccolini, tandis qu'Arthur Rubinstein signe les intégrales des *Mazurkas* et *Polonaises* de Chopin, que Léonid Kogan et Andrei Mitnik nous donnent de valables versions des deux premières *Sonates* de Brahms pour violon et piano, que J.-S. Bach est dûment traduit à l'orgue par Edouard Comette, au piano par Yvonne Lefébure. La musique polyphonique est représentée par la célèbre *Messe du Pape Marcel* de Palestrina avec les Chanteurs de Saint-Eustache, et la musique d'orchestre par une excellente cire groupant les trois poèmes symphoniques beaucoup trop négligés aujourd'hui de Balakirev ; *Russia Islamey* et l'admirable *Thamar*. Le maître brésilien Hector Villa-Lobos, dont vous savez la fluviale production, dirige lui-même sa monumentale *Symphonie* « Vitoria », son *Cinquième Concerto* pour piano avec la pianiste Félicia Blumenthal, et voit enregistrer son amusante suite pour piano, *la Famille du Bébé*, propice au talent éprouvé d'Aline van Barentzen. André Jolivet est honoré avec son *Epithalame* vocal et sa *Suite Delphique*. Une présentation impeccable, des notices détaillées assurent le succès durable de ces collections. Souhaitons qu'il permette à Pathé-Marconi d'étendre davantage ses prospections sur tant d'ouvrages de maîtres contemporains qui, tant chez nous qu'à l'étranger, sont injustement minimisés, malgré leur solide valeur, au bénéfice de productions exclusivement poussées par les serviteurs d'une mode passagère. Emettons le même vœu en ce qui concerne Philips, dont l'activité reste grande. Il lance une intégrale — une de plus — des *Neuf Symphonies* beethovéniennes, naguère parue en Amérique, et à laquelle les noms de Bruno Walter, le dernier survivant des grands chefs de sa génération, et de la Philharmonia de New-York ne peuvent qu'assurer l'admiration des musiciens. J'y reviendrai. J'en dirai autant du *Concerto* de violon de Brahms, devenu, après celui de Beethoven, le plus exploité du genre par les grands virtuoses internationaux. Nul ne méconnaîtra, je pense, le style, la clarté, l'élégance de l'interprétation de Zino Francescatti, devenu, depuis la tragique disparition de Jacques Thibaud, le prince du violon français. L'orchestre d'Eugène Ormandy le seconde à souhait.

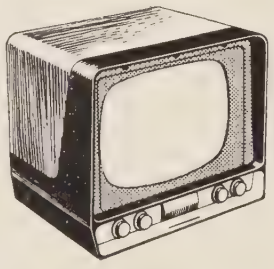
La célébration du soixante-quinzième anniversaire d'Igor Strawinsky nous vaut la réimpression des disques publiés naguère sous sa direction, dont je ne vous apprendrai pas la valeur documentaire, et la sortie de cires nouvelles d'une réussite technique accomplie : l'*Oiseau de Feu* et *le Sacre* par Eugène Ormandy, *Petrouchka* par Dimitri Mitropoulos, les *Noces*, la *Messe* et l'*Ave Maria* par Félix de Nobel. Voici par ailleurs, dus au Quatuor Juilliard qui y affirme sa classe, les trois derniers *Quatuors* à cordes d'Arnold Schoenberg, les *Cinq Mouvements* et l'unique *Quatuor* d'Alban Berg que j'ai écoutés, pour ma part, avec un constant intérêt, car l'utilisation des procédés réputés pour l'instant les plus « avancés » n'y entrave pas l'expression d'un sentiment poétique et de dons musicaux qui, pour moi, comptent avant tout en art.

Chez Deutsche Gramophon, quelques réalisations de choix dominent le dernier catalogue. Citons d'abord l'enregistrement intégral d'*Orphée et Eurydice* de Gluck, auquel la collaboration de Maria Stader, Rita Streich, Fischer-Diskau dans le rôle principal, Ferenc Friczay étant au pupitre, s'impose par la réussite de la prise de son et la parfaite appropriation du style à la musique. Même ceux qui peuvent lui préférer l'enregistrement antérieur, réalisé chez Decca par le regretté Clemens Krauss, ami intime de l'auteur, et plus qualifié que quiconque pour exprimer sa pensée, s'inclineront devant la version que nous offrent Franz Konwitschny et son bel orchestre de Dresde de la *Symphonie Domestique* de Richard Strauss, dont on peut discuter comme Romain Rolland la donnée initiale, mais non la richesse musicale et la maîtrise instrumentale. On écoutera aussi avec grand intérêt le poème symphonique de Paul Hindemith : *Harmonie du Monde*, qui ne semble pas avoir gagné, comme naguère *Mathis le Peintre*, à passer du concert à la scène.

Sans oublier, chez Ducretet-Thomson, la mise en vente des « Documents Musicaux » dus à Telefunken, qui nous permet d'entendre Edouard Grieg, Debussy, Granados, interpréter leurs œuvres, et Ferrucio Busoni, celles de Liszt, et d'apprécier ainsi les progrès faits depuis par la technique du disque, je tiens à vous signaler dans ce trop rapide survol, au Chant du Monde, un fidèle enregistrement de la musique de scène écrite naguère pour le *Quatorze Juillet* de Romain Rolland, où tour à tour Auric, Honegger, Ibert, Koechlin, Lazarus, Milhaud, Roussel donnent la mesure de leurs talents et de leurs tempéraments très divers. La même firme nous offre un nouveau choix de *Pages Célèbres* de Gabriel Fauré pour piano par Jacqueline Eymar, le *Deuxième Concerto* de Prokofiev, où Léonide Kogan déploie ses beaux moyens de violoniste, et un ballet, *Gayaneh*, d'un orientalisme un peu conventionnel, qui n'est pas une des meilleures œuvres de Katchaturian.

Gustave Samazeuilh.

Aux 24 violons du roy
LE DISQUAIRE DES TUILERIES
LE MEILLEUR CHOIX DES DISQUES CLASSIQUES ET VARIÉTÉS
•
INSTALLATION DE HAUTE FIDÉLITÉ
•
UNE SÉLECTION DES MEILLEURS ÉLECTROPHONES
5, rue Cambon, Paris 1er - Ope. 62-69

TELEAVIA
LE TÉLÉVISEUR LE PLUS MODERNE

the music shop
67, rue Pierre-Charron - Champs-Élysées - ÉLY. 05-30
DISQUES
ÉLECTROPHONES 3 et 4 VITESSES
RADIO - TÉLÉVISION
CHAINES HAUTE FIDÉLITÉ A PARTIR DE 93.000 fr.
DEPUIS 21 ANS LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES GRANDEUR NATURELLE

33.000 frs

26.000 frs

35.000 frs

CLIPS OR

Créations exclusives de

WORMS

JOAILLIER

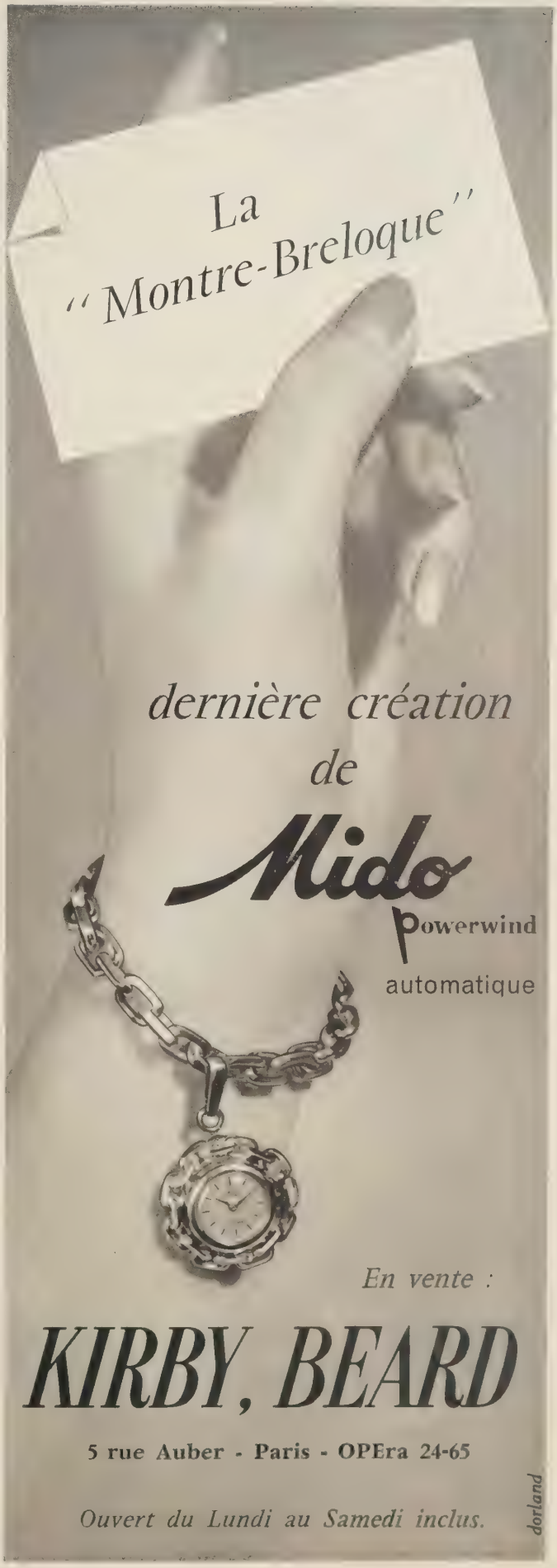
7, Rue Royale, Paris

- Les Roses "Plaisir de France" 20.000 frs / 33.000 frs (ci-dessus) / 44.000 frs
- Le Narcisse 26.000 frs (ci-dessus)
- Le Porte-Fleurs 35.000 frs (ci-dessus)
  modèle déposé système breveté S.G.D.G.

et aussi...

- L'Orchidée 22.000 frs
- Le Cyclamen 22.000 frs
- La Pensée 24.000 frs

SPÉCIALITÉ DE PERLES DE CULTURE



Mioland & Lelogeais

Tuerlinckx & Cie successeurs

188, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris-10e - NOR. 80-94

Reproduction de meubles français et étrangers
de musées et de collections particulières
du Moyen Age au XIXe inclus

Vente au négoce

Tout Paris par

NORDIA

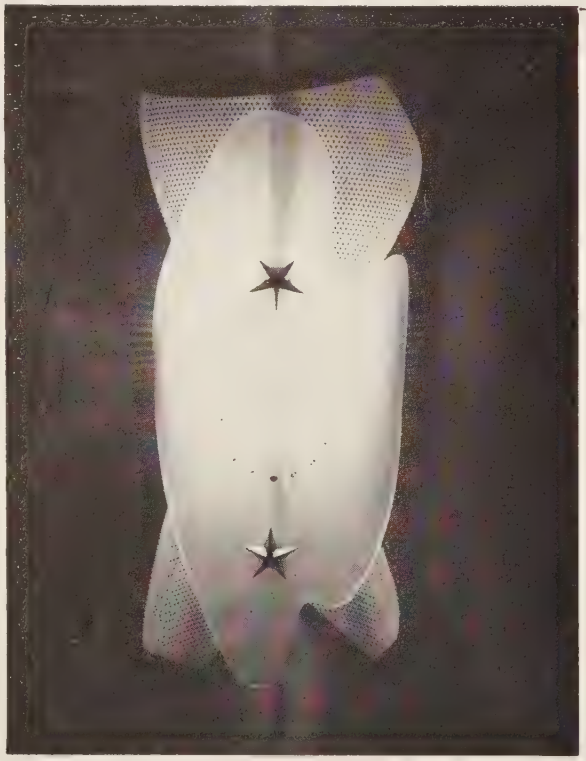
fait faire ses rideaux

VOILE RHODIA
VOILE SUISSE
VOILE TERGAL
MOUSSELINES

VENTE AU MÈTRE
CONFECTION
INSTALLATIONS

Pub André J BARRY

222, FAUBOURG SAINT-HONORÉ TÉL.CAR.01-64 WAG. 53-40



ASSELBUR

luminaires

67, RUE DE REUILLY, PARIS - DID. 69-31

LANTY

SPÉCIALISTE DE TISSUS D'AMEUBLEMENT

GRAND CHOIX SÉLECTIONNÉS ANCIENS ET MODERNES

Damas, Lampas, Velours, Perses anciennes, etc.

INSTALLATIONS, SIÈGES, LITS, CANAPÉS, RIDEAUX, VOILAGES

61, av. Franklin-Roosevelt 8e — Ély. 67-47

12, av. Victor-Hugo 16e — Klé. 36-90

Phot. Jean Collas. Publicité Simonnet.

PIÈCE DE SÉJOUR

Table ronde (avec allonges) et bahut en frêne verni et laqué vert bouteille. Chaises en frêne recouvertes de satin paille.

SPADE

décorateur

MOBILIERS DE QUALITÉ

réalisés dans nos ateliers

DÉCORATION GÉNÉRALE

80, AVENUE PAUL-DOUMER
PARIS-XVI[e] — TÉL. : KLÉ. 34-11

Ateliers :
8, rue des Réservoirs, Paris (XVI[e])

Visitez notre nouvelle exposition

Lit rotin : 18 000 fr.

GALERIE MAISON ET JARDIN

38, rue de Courcelles, 38
PARIS-8[e] - WAG. 66-70 et 01-21
CATALOGUE ET DEVIS SUR DEMANDE

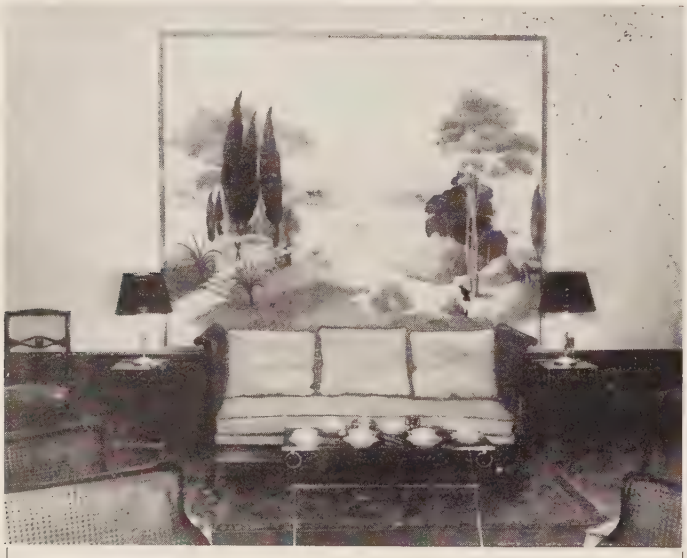
MANOR

133, Bd Haussmann, Paris
(près avenue Percier) - Bal. 61-63

MEUBLES
TISSUS ANGLAIS
INSTALLATIONS COMPLÈTES

Ameublement et Décoration en styles anglais anciens ou interprétés dans le goût actuel

SPÉCIALISTE DU SIÈGE



Intérieur anglais, lit de repos et fauteuils cannés, coussins en velours côtelé jaune, le panneau décoratif est peint à la main.

G. CAILLARD

DÉCORATEUR

46, rue du Four, Paris 6e. — Lit. 85-72

•

TISSUS — TAPISSERIES — SIÈGES — CADEAUX

Reliez vous-même

vos collections de

PLAISIR de FRANCE

avec les

RELIURES MOBILES " ACLÉ "

Pour permettre à nos lecteurs de relier eux-mêmes facilement et rapidement leurs collections de *Plaisir de France*, nous mettons à leur disposition des reliures " Aclé ", en vente à nos bureaux ou envoyées sur demande.

Ces reliures sont pratiques et bien présentées : plats en parchemin, dos et coins en simili-cuir bordeaux ; titre frappé or au dos.

Chaque volume comprend un semestre.

PRIX DE LA RELIURE

pour un semestre : Fr. **900.**

clés de montage : Fr. **150.**

Envoi franco de port à partir de 2 reliures

Clés fournies gratuitement pour une commande de 4 reliures.

TISSU - *Porte à Musique* - PAPIER PEINT - *Porte à Musique*

NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"

SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES

chez tous Décorateurs « de classe »

ET 29, RUE BONAPARTE PARIS VI - DAN 94-95

Phot. M. Lepinay.

GALLOT

S. A. R. L.

•

DÉCORATION - TAPISSERIE

•

58, avenue de Suffren, Paris - Suf. 39-09

POUR LE **CONFORT** ET L'**AGRÉMENT** DE VOTRE INTÉRIEUR,
ERTON, LE PRODUCTEUR ÉDITEUR, PRÉSENTE :

Salon Marvel

Créations de
F. Schatti
G. Jacquemard

Dans un cadre agreable de plus de 1500 m² vous trouverez, en application des merveilleuses techniques d'aujourd'hui, la gamme etendue de nos Salons, Fauteuils et Canapes transformables. Vous decouvrirez tout le confort de la maison sous forme d'ensembles completement installes par une equipe de decorateurs experimentes.

Vous y verrez aussi le prestigieux fauteuil "HOP-RELAX", expression des therapeutiques de relaxation, dont la ligne elegante et les etonnantes possibilites de detente seront une revelation pour vous.

ERTON introduira dans votre interieur une atmosphere de bien-être qui definira pour vous la douceur de vivre. Son bureau d'etudes dirige par Henri CAILLON, Decorateur A. E. E. B., est gracieusement à votre dispositio[illegible]

[illegible] de tapisseries et ceramiques [illegible] de larges facilites de paiement. Livraison franco dans toute la France. Documentation n° 28 sur demande. Exposition [illegible]

ERTON

LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS : 16, r. Fabre-d'Églantine XII[e]
LILLE : 63, bd de la Liberté

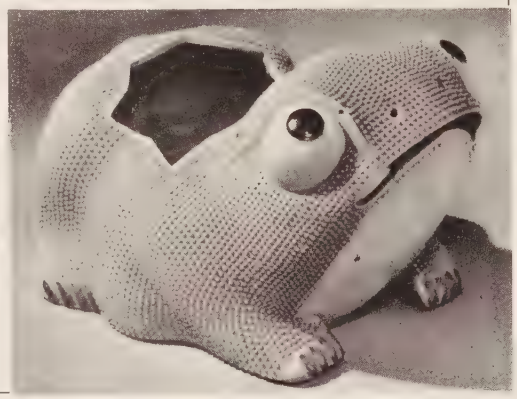
Concessionnaires
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH, 59, Cours de Verdun

BALA KRISNA - Bronze de patine claire. Art du sud de l'Inde. XVII^e-XVIII^e siècle

GOBARD
J.-C. MOREAU

INDE - CHINE
SUD-EST ASIATIQUE

16, avenue George-V
Paris. Ély. 44-86



Crapaud en biscuit. Art chinois, époque Kien-Long (1743-1796)

Époque KHANG-HI. 1662-1723

MALLIÉ & C^ie

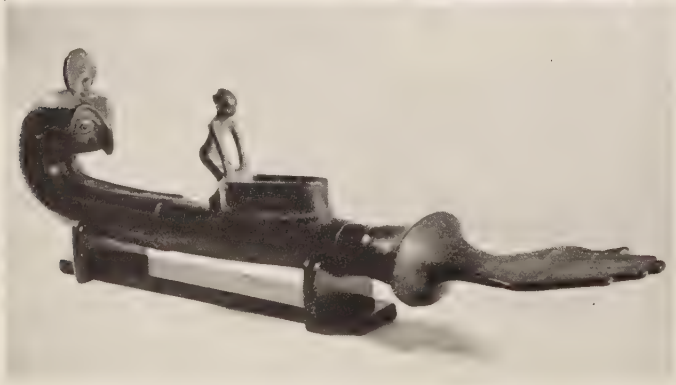
11, rue des Saints-Pères, Paris-6^e - Bab. 32-05

Tête égyptienne, début de l'époque saïte

ORIENT
OCCIDENT

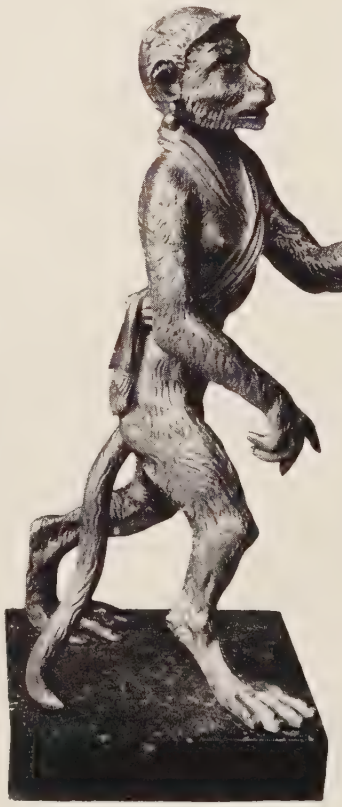
5, rue des Saints-Pères
PARIS-6^e

Encensoir égyptien, bronze Nouvel Empire (long. 46 cm)



Phot. Sousse Ohana.

MARTHE
BASCHET



Objets d'art
Bronzes anciens

1, RUE SAINT-SIMON
(213, bd Saint-Germain)
TÉL. LIT. 11-77

Bronze doré XVIII^e siècle

MARC REVILLON D'APREVAL

OBJETS D'ART ET MEUBLES
DU XVII^e ET XVIII^e

1, rue Montalembert, PARIS (7^e) — LIT. 54.35
(entre les rues du Bac et de Beaune)

Phot. Chadefaux

Le meuble d'époque dans son décor, par

VIEL

2, rue des Saints-Pères — PARIS-7^e
Lit. 06-96 Lit. 18-22

Sujet en porcelaine de Saxe et de Chine du XVIII^e, monture en bronze au C couronné.

AVELINE & C^ie

DÉCORATION

ANTIQUITÉS - TABLEAUX MODERNES

20, rue du Cirque, Paris. — Ély. 51-63

LA DEMEURE ENCHANTÉE

Marguerite La Boissière

Lampes - Opalines - Bibelots
DÉCORATION

10, rue Berryer, Paris-8^e (Carrefour Friedland) - Car. 18-86

DÉCOR « RIVAGE » (2 m. 12 × 1 m. 22. Prix : 1.020 fr.)
de la collection NEW-LOOK 58

PAPIERS PEINTS EXCLUSIFS

ÉDITEUR

KISSEL

DÉCORATEUR
15-17, rue des Fripiers
(Galerie du Centre)
BRUXELLES — Tél. 13-00-09

TISSUS D'AMEUBLEMENT - STYLES ET MODERNES

PLUS QUE JAMAIS
INVESTIR... c'est CHOISIR

Le choix devient actuellement plus difficile

Lisez chaque semaine

L'OPINION

Économique et Financière

« Le journal le mieux informé de la Bourse »

Abonnement un an : **1.500 fr.** — 6 mois : **875 fr.**
Essai un mois : **120 fr.**
Ne se vend pas au numéro

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e — C.C.P. Paris 5110-71

L. MIRO

Expert près le Tribunal Civil de la Seine
15, rue Laffitte, Paris - 9e - Pro. 58-59

Spécialité de TIMBRES rares et classiques et de pièces de qualité de tous les pays

●

Achat de collections aux plus hauts prix

Suggestion pour cadeau à un philatéliste :
MONACO : Série Grace Kelly, émise en l'honneur de la naissance de Caroline de Monaco. 9 timbres neufs : 325 frs.

COMPAGNIE DE LA CHINE ET DES INDES

GALERIE D'ART

39, avenue Friedland
Paris (8e) - Ely. 93-28

●

Peinture sur soie, Chine
Époque Kien Long - XVIIIe

TOUS LES MEUBLES en MERISIER
de Style Rustique

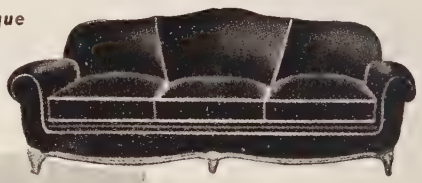
ARMOIRES ANCIENNES
de nos Provinces
depuis
14.900 frs

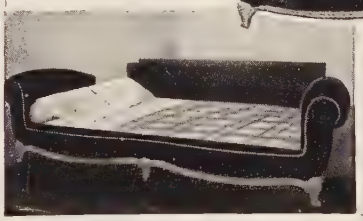
Marthe SAUVANEL
11, Rue de Léningrad, PARIS (Métro Europe ou Rome)

DANS VOTRE SALON — DANS VOTRE STUDIO

un canapé-lit élégant et pratique

LA NUIT
UN LIT POUR 2 PERSONNES
TRÈS SOUPLE
(COUCHAGE 1 M. 40)





LE JOUR
UN CANAPÉ SALON 3 PLACES
GRAND CONFORT
FERMÉ LE LIT RESTE FAIT

G. LE PRIOLE
6, Bd Voltaire, Paris - Vol. 26.25

Malesherbes Photo.

SUPRADIA

Médaille de Vermeil Foire de Paris, Breveté S. G. D. G.

tablette de radiateur moderne, en glace, marbre, etc.

Pose instantanée

●

Stabilité parfaite par ressorts formant colliers

Évite le noircissement des murs
Décore les appartements
Humidifie l'air chaud

NOTICE FRANCO
Mon **VOUILLOUX**, 4, RUE DE LABORDE
PARIS (8e) (Près Gare St-Lazare) LAB. 14-92

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE TRANSPORTS MARITIMES

L'AMÉRIQUE DU SUD

PAR MARSEILLE

Paquebots

« BRETAGNE » et « PROVENCE »

(20.000 t.)

●

SERVICES RÉGULIERS POUR L'ALGÉRIE

Passagers et Marchandises

●

LES ANTILLES FRANÇAISES

●

PARIS : 5, RUE DE SURÈNE — MARSEILLE : 70, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

Ligne « Chapiteau » lancée par Luis Mariano et les Coiffeurs Inspirés dans leurs salons

Les Coiffeurs Inspirés

MARIO et LEO
PATRICK et CARLO
130, Fg-Saint-Honoré - ÉLY. 78-65
LEONARDO
119, Bd du Montparnasse - ODÉ. 75-56
JOSÉ et ARTURO
PIERRE et RENÉ
Gare de la Bastille - DOR. 96-69

THIÉBAUT

La plus jeune des Maisons Centenaires

30, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS-VIII, OPERA 29-03

FAITES CONFIANCE POUR LE CHOIX ET LA QUALITÉ DES

OIGNONS A FLEURS DE HOLLANDE

à

THIÉBAUT

qui vous présente sous son contrôle et sa garantie :

1 **DES OIGNONS A FLEURS EN PROVENANCE DIRECTE DES PLUS GRANDES CULTURES DE HOLLANDE**

2 **LE COLIS PRINTEMPS HOLLANDAIS** expédié contre remboursement des Cultures Hollandaises sans aucuns frais de port ni de douane (valeur 3 740 Fr.) pour le prix de 3 000 Fr. et comprenant :

20 Tulipes Red Emperor Mme Lefeber ● 20 Tulipes doubles hâtives 10 Tulipes Darwin Red Pitt ● 10 Tulipes Darwin Yellow Giant ● 10 Tulipes Perroquet Black Parrot ● 20 Crocus jaunes extra ● 20 Muscaris Armeniacum ● 10 Narcisses. Soit : 120 Bulbes de 1er choix.

3 La Documentation **OIGNONS A FLEURS D'AUTOMNE** vous sera adressée gracieusement, en vous recommandant de **PLAISIR DE FRANCE.**

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

JOHN TAYLOR & SON
FONDÉE EN 1864 — *TÉL. 900.67-68-69*
LA CROISETTE — CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43

CAP D'ANTIBES
VÉRITABLE VIEUX MAS
Énorme cachet

Grand living - Salle à manger
4 chambres - Bain - Douches
Garage - Jardin 2.600 m2 - Piscine
Vue sur mer

A VENDRE MEUBLÉ - PRIX RAISONNABLE

A 90 km Ouest de PARIS
GENTILHOMMIÈRE
Belle réception. 5 chambres.
Tout confort.
Maison de garde. Fermette.
Tennis. Piscine.
5 ha. en parc splendide. Prés.
Agrément et rapport.

GUÉRIN & Cie
24, rue La Fayette, PARIS-9e — Pro. 28-51
Spécialiste de la propriété de caractère

La Résidence des Coteaux
SAINT-CLOUD
VAL D'OR
A SOUSCRIRE :
APPARTEMENT 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - PARC - GARAGES
PRIMES A 600 F.
Distributeurs :
LA FRANCE IMMOBILIÈRE
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris 8e (Concorde) ANJou 17-55

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

PLAISIR DU SPECTACLE

BAL DU MOULIN ROUGE
Place Blanche — Mon. 00-19
Le plus somptueux
SPECTACLE DE CABARET
au prix le plus modique
ATTRACTIONS INTERNATIONALES
French Cancan
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
Dimanches et Fêtes à 15 h.

MOGADOR
PRÉSENTATION NOUVELLE
d'Henri VARNA
JACQUES JANSEN
dans la célèbre opérette
VIENNOISE
DE Franz LEHAR
La Veuve Joyeuse
JENNY MARLAINE

UN ÉVÉNEMENT
L'ŒUF
A L'ATELIER

DEUX ANES
JEAN-MARC
TENNBERG
LES CHANSONNIERS
et la revue d'actualité
DE MOLIÈRE A MINOU

MICHODIÈRE
FRANÇOIS PÉRIER
dans
BOBOSSE
d'ANDRÉ ROUSSIN

Sensations
Super Revue a grand Spectacle
CASINO DE PARIS

Paire d'oiseaux en blanc de Chine, époque Kieng-Lung XVIIIe siècle, socle bronze doré

R. RICHER
ANTIQUITÉS DE LA CHINE
226, Fg-Saint-Honoré
PARIS-8e — Wag. 26-79

•

Magasin ouvert jusqu'à 23 heures
les mardi et jeudi

GALERIE PAUL PÉTRIDÈS
53, rue La Boétie - Paris 8e - Bal. 35-51

MARCEL FRANÇOIS
Œuvres récentes
du 8 au 26 octobre 1957
Vernissage le 8 octobre à 16 heures

DANS NOTRE NUMÉRO DE NOVEMBRE :

UN GRAND REPORTAGE : le « dernier carré » de l'aviation française, par Roger Baschet.

UNE ÉTUDE HISTORIQUE : Les Tuileries (2e partie), par Philippe Erlanger.

UNE ÉVOCATION : Maurice Ravel, par Claude Baignères.

EN MARGE DES LETTRES : Histoire du Libelle, par Paul Lorenz.

UN LIBELLE DESSINÉ : le Cirque infernal, par Philippe Jullian.

DE LA DÉCORATION :

— Intimité d'hier, maison d'aujourd'hui, par Saint-Sère.

— Des tissus : brocarts anciens, impressions modernes, par Anne Fourny.

L'ITINÉRAIRE CHEZ L'ANTIQUAIRE : le style Napoléon III (2e partie).

... ET NOS CHRONIQUES HABITUELLES.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, AFRIQUE DU NORD et UNION FRANÇAISE	Fr. 5.900	3.000	7.200	3.650	550
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	600 envoi franco
(Envois poste recommandée : ajouter 540 F. pour un an) (France + Étranger 270 F. pour 6 mois)					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 65, rue Picard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	Fr. B 94
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4º andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.500	—	Cr. 1.800	—	Cr. 135
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	—
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
DANEMARK. — A. S Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire	Pts. 640	330	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	600 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 6-10-0	3-10-0	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C	H. Fl. 70	36	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	—
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	—
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 64	33	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	210	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rue Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720	Fr. s. 75	40	Fr. s. 7.90
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 64	33	—
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 2298
Printed in France. — Dépôt légal 4e trimestre 1957.

Imprimeur nº 601.
Éditeur nº 6.

Brumes

Claude Massot

LE GALION